

UNIVERSITÉ DE PARIS

LES URSULINES DE PARIS
SOUS L'ANCIEN RÉGIME

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris,

par

Anne BERTOUT

Licenciée ès lettres classiques, Diplômée d'études supérieures

Élève de l'École des Hautes Études

Ancienne élève de l'École du Louvre.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT

56, RUE JACOB, 56

1935

LES URSULINES DE PARIS
SOUS L'ANCIEN RÉGIME



Digitized by the Internet Archive
in 2026

UNIVERSITÉ DE PARIS

LES URSULINES DE PARIS
SOUS L'ANCIEN RÉGIME

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris,

par

Anne BERTOUT

Licenciée ès lettres classiques, Diplômée d'études supérieures

Élève de l'École des Hautes Études

Ancienne élève de l'École du Louvre.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT

56, RUE JACOB, 56

1935



BIBLIOGRAPHIE

MANUSCRITS

Annales des Ursulines du premier Monastère de la Congrégation de Paris, rue Saint-Jacques, comprenant les cinquante premières années de leur établissement (Conservées au Monastère de Clermont-Ferrand)¹.

1. Les *Annales* des Ursulines du premier Monastère de la Congrégation de Paris, rue Saint-Jacques, comprenant les cinquante premières années de leur établissement, furent écrites, comme les *Chroniques*, par la Mère de Pommereu, dite de Sainte-Paule; elles renferment les plus précieux renseignements sur le grand Couvent. A la mort de cette illustre religieuse, une lettre circulaire fut adressée aux divers Monastères :

« De Sainte-Ursule de Paris, rue Saint-Jacques, ce 6 décembre 1699.

« Ma Révérende Mère,

« Nous venons de perdre notre très chère et très honorée sœur Marie-
« Augustine de Pommereu, dite de Sainte-Paule. Je vous assure que
« notre douleur égale la grandeur de notre perte; vous le comprendrez
« sans peine, et vous ne refuserez pas d'entrer dans nos sentiments,
« pour peu que vous fassiez attention que c'est elle qui, par un vrai
« zèle pour la gloire de notre saint Ordre, en a composé les *Chroniques*,
« et que son ouvrage a mérité l'estime des habiles gens... Elle a encore
« fait cinquante années des *Annales* de notre maison, un abrégé de
« la doctrine chrétienne qui a été admiré de plusieurs docteurs en Sor-
« bonne, à qui son humilité l'avait soumis quoiqu'elle n'eut pas des-
« sein de l'imprimer. Elle travailla aussi beaucoup aux règlements
« de notre institut, dans le temps de leur impression. La dévotion

Livre où sont couchés les actes des élections des Supérieurs, Visiteurs et Supérieures du Monastère de Sainte-Ursule à Paris, commençant par un bref catalogue des Supérieurs, Visiteurs et Supérieures, qui ont gouverné et conduit le susdit monastère. (Conservé au Monastère de Québec).

Registre des entrées des élèves au couvent de Paris, de 1704 à 1761. (Conservé au Monastère de Québec)¹.

Archives nationales :

L 1078-LL 1713 : *Monuments ecclésiastiques, couvents de femmes.*
S 4764 à 4768-4770 : *Domaines ecclésiastiques et communautés de femmes.*

H⁵ 4184-4185 : *Livre comprenant les maisons, rentes sur la ville et sur particuliers, pensions et autres revenus du Monastère de Sainte-Avoye.*

H⁵ 4186 : *Registres des pensions des demoiselles pensionnaires et dames en appartement commencé en 1763.*

X^{1a} 8647-8650 : *Registres du Parlement.*

Archives départementales de Mende :

H 348 à 351 : *Registre des actes de vêtture, noviciat et profession*

« particulière qu'elle avait à notre père Saint-Augustin, à Sainte-Ursule et à ses compagnes, lui a fait dresser de petits offices et les « litanies que vous avez vues sans doute. Dans ses jeunes années, « elle a fait de jolis ouvrages en vers qui ont beaucoup d'agrément, « et qui lui attirèrent les louanges des beaux esprits; mais tout cela « ne lui donna pas le moindre sentiment de vanité... Notre très chère « sœur a vécu parmi nous plus de soixante ans, et est morte dans la « soixante et dix-septième année de son âge.

« Sœur Madeleine BRUSCOLY DE LA PASSION. »

1. Ces documents, recueillis après la Révolution par une élève du grand Couvent, M^{lle} de Moore, et remis en 1835 à l'abbé Maguire, aumônier des Ursulines de Québec, lors de son voyage en Europe, nous ont été communiqués par le monastère canadien.

du Monastère de Sainte-Ursule situé au faubourg de la ville de Mende. Procès-verbaux et actes de réception.

ÉDITIONS

I. — Études particulières.

Constitutions des religieuses de Sainte-Ursule de la Congrégation de Paris, divisées en trois parties, à Paris, chez Gilles Blaisot, près de la porte Saint-Martin, MDCXLVI, avec privilège du Roi.

Les Chroniques de l'Ordre des Ursulines, recueillies pour l'usage des religieuses de cet Ordre, par M. D. P. V.

A Paris, chez Jean Hénault, imprimeur-libraire juré, rue Saint-Jacques, « à l'Ange Gardien », MDCLXXIII.

Journal des illustres religieuses de l'Ordre de Sainte-Ursule avec leurs maximes et pratiques spirituelles, tirées des Chroniques de l'Ordre, et autres mémoires de leurs vies, composé par une religieuse du même Ordre au Monastère de Bourg-en-Bresse. A Bourg-en-Bresse, chez Joseph Ravoux, imprimeur et libraire, MDCLXXXIV, avec approbation et privilège.

Règlements des religieuses Ursulines de la Congrégation de Paris, divisés en trois livres, à Paris, chez Louis Josse, rue Saint-Jacques, « à la couronne d'épines », MDCCV, avec privilège et approbation.

Histoire de l'Ordre de Sainte-Ursule, depuis la fondation jusqu'à nos jours, divisée en quatre parties. A Paris, chez Nyon, libraire, rue Saint-Jean de Beauvais et à Orléans, chez Charles Jacob, imprimeur-libraire, rue Saint-Sauveur, MDCCCLXXVI, avec approbation et privilège du Roi.

R. P. JEAN CRASSET. — *De l'instruction de la jeunesse, prêchée aux Ursulines de Sainte-Avoye le jour de Sainte-Anne.* Paris, MDCLXXXII.

Méditations pour les retraites sur les devoirs des religieuses et de celles qui instruisent les jeunes filles, avec un exercice de saintes pensées en forme de prières pour l'office divin, la Sainte Messe, et pour toutes les actions de la journée, composées par une Supérieure des Ursulines de Montargis, de la Congrégation de Paris. A Paris, chez J.-B. Delespine, imprimeur-libraire ordinaire du Roi, rue Saint-Jacques, « à la Victoire et au Palmier », MDCCXLII, avec approbation et privilège du Roi.

R. P. PLACIDE GALLEMANT, récollet (1559-1630). — *La vie du vénérable prêtre de Jésus-Christ, M. Jacques Gallemant*, docteur en théologie de la Faculté de Paris, premier Supérieur des Carmélites en France, conduite dans toutes les expressions de la sagesse et perfection chrétienne. A Paris, chez Edme Contenot, rue Saint-Jacques, à l'enseigne du « Bon Pasteur », près des Mathurins, MDCLIII, avec privilège et approbation.

A. DUVAL. — *La vie admirable de sœur Marie de l'Incarnation*, religieuse converse en l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel et fondatrice d'iceluy en France, appelée au monde la demoiselle Acarie. Paris, 1622.

II. — Études générales.

DOM JACQUES DUBREUL. — *Le théâtre des Antiquités de Paris* où est traité de la fondation des églises et chapelles de la cité, université, ville et diocèse de Paris, comme aussi de l'institution du Parlement, fondation de l'Université et Collège. Avec supplément, Paris, MCDXXXIX.

Histoire des Ordres monastiques, religieux et militaires. A Paris, chez J.-B. Coignard, imprimeur et libraire ordinaire du Roi,

rue Saint-Jacques, « à la Bible d'or », MDCCXIV, avec approbation et privilège de Sa Majesté.

H. SAUVAL. — *Histoire et recherche des Antiquités de la ville de Paris*, Paris, Moette, MDCCXXIV.

DOM MICHEL FÉLIBIEN. — *Histoire de la ville de Paris*, revue, augmentée et mise à jour par Dom Guy-Alexis Lobineau, justifiée par des preuves authentiques et enrichie de plans et d'une carte. Paris, G. Desprez, MDCCXXV.

ABBÉ J. LEBEUF. — *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris*. Paris, Prault père, 1754.

Rectifications et additions par F. BOURNON. Paris, Féchoz, 1883-1893.

FÉNELON. — *Traité de l'éducation des filles*, 1689.

TH. LAVALLÉE. — *Histoire de la maison royale de Saint-Cyr* (1686-1793).

TH. LAVALLÉE. — *Mémoires des Dames de Saint-Cyr*, 1863.

III. — Études critiques.

L. POSTEL. — *Histoire de sainte Angèle Merici et de tout l'Ordre des Ursulines*, depuis sa fondation jusqu'au pontificat de Sa Sainteté Léon XIII. Paris, 1878, Poussielgue.

H. DE LEYMONT. — *Madame de Sainte-Beuve et les Ursulines de Paris* (1562-1630). étude sur l'éducation des femmes en France au XVII^e siècle. Lyon, 1890.

L. BOUTHORS. — *Sainte Angèle Merici et les origines de l'Ordre des Ursulines*. Abbeville, 1898.

J. LORIDAN. — *Les voyages à Rome des Ursulines de Flandre* (1684-1732). Tours, 1898.

J. MOREY. — *Anne de Xainctonge et les Ursulines au comté de Bourgogne* (1567-1901). Besançon, 2 volumes.

G. FAGNIEZ. — *La femme et la société française au xvii^e siècle.*

H. BREMOND. — *Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours.* Paris, Bloud, 1920-1933.

A. DE LUPPÉ. — *Les jeunes filles dans l'aristocratie et la bourgeoisie à la fin du xviii^e siècle.* Paris, Champion, 1924.

A. ADAM. — *Le vénérable César de Bus, fondateur des Ursulines de France et des Pères de la doctrine chrétienne.* Avignon, 1927.

Marie de l'Incarnation, Ursuline de Tours, fondatrice des Ursulines de la Nouvelle France : écrits spirituels et historiques, publiés par Dom Claude Martin, de la Congrégation de Saint-Maur, réédités par DOM ALBERT JAMET, moine de Solesmes, de la Congrégation de France, avec des annotations critiques, des pièces documentaires et une biographie nouvelle. Paris et Québec, 3 vol., 1929-1935.

L'ordre de Sainte-Ursule. — Imprimerie polyglotte vaticane, 1931.

Chanoine L. CRISTIANI, doyen de la Faculté catholique de Lyon. — *La merveilleuse histoire des premières Ursulines françaises*, contribution à l'étude du sentiment religieux en France, au début du xvii^e siècle. Dépôt chez Vitte, 1935.

AVANT-PROPOS

DE L'ÉDUCATION DES FILLES

Le règne de Louis XIII semble, dans la longue vie de la France, un moment de jeunesse charmante et de forces vives; « et quel temps fut jamais plus fertile en miracles? » Après le grand repos où veillait Henri IV, on se reprit aux plaisirs d'ú monde : grâce au rétablissement des fortunes, voici que des hôtels confortables, de vastes châteaux renferment tapisseries, meubles et peintures; de riches bourgeois réunissent des collections précieuses. Et nous connaissons assez bien, par Philippe de Champaigne, les beaux visages graves des maîtres de la maison.

D'autres domaines encore se reconstituent : dans le calme d'un temps épris de grandeur d'âme, sous le gouvernement d'un roi juste et sévère, les monastères anciens se sont raffermis; d'autres vont s'ouvrir, comme le bouquet spirituel éclos des longues tristesses de la fin du siècle : la grâce souriante de saint François de Sales encourage le zèle de M. de Bérulle; M. Vincent de Paul entraîne les âmes charitables; la gloire du Val-de-Grâce est, au faubourg

Saint-Jacques, voisine de la Visitation, sans assombrir l'éclat de Port-Royal.

Dans les cloîtres ou à leur foyer, M^{me} de Chantal, Jacqueline Pascal, M^{me} de Rambouillet nous sont familières. Mais on serait curieux de pouvoir fréquenter les filles des princesses cultivées de la Renaissance, celles des échevins de la ville de Paris ou des nobles châtelaines provinciales. Si Rabelais, si Montaigne les aident à élever leurs fils, si les Jésuites ont ouvert leurs collèges, qui prendra soin des petites filles, tant qu'un prélat spirituel et tendre n'en aura point souci? Certaines de ces enfants, plus privilégiées, auront des précepteurs choisis : elles leur font honneur quand elles se nomment Madeleine de la Vergne ou Marie de Rabutin-Chantal. Armande et Bélise nous sont moins sympathiques; mais qui donc, dirons-nous, a instruit Henriette et Eliante qui feront un jour le bonheur de Clitandre et de Philinte?

Nous voulons croire qu'elles passèrent plusieurs années dans un couvent, un de ces couvents de nouvelle et stricte observance créés tout spécialement pour l'éducation. Au début du xvii^e siècle, l'introduction des Ursulines en France, et leur adaptation aux nécessités de ce temps, marque une date essentielle de la pédagogie féminine. Les Archives Nationales conservent sur cet Ordre bien des documents inédits, qui se rapportent surtout à l'administration des deux maisons parisiennes où nous nous limitons; par contre, les Ursulines gardent encore des *Annales*

manuscrites (1612-1662) et des *Chroniques* (1673) du xvii^e siècle. On aimerait lire un journal d'élève, une correspondance : de telles pièces sont rares, et les quelques mots de M^{me} de Maintenon sur son séjour au couvent du faubourg Saint-Jacques ne sauraient nous contenter. Les deux précieux petits livres des *Constitutions* (1646) et des *Règlements* (1705), les registres du Grand Couvent dispersés à la Révolution jusqu'à Québec, nous servent plutôt de guide très ferme pour reconstruire la maison et refaire l'emploi du temps.

Les noms des religieuses, ceux des élèves indiquent aussi le milieu social du monastère et l'éducation qu'on y demandait : les pensionnaires, qui furent sans doute jusqu'au nombre de cent, devaient plus tard ne point être de petites femmes savantes, mais des maîtresses de maison gracieuses et expérimentées. Nous n'avons point à parler ici des externes qui recevaient dans des bâtiments séparés, et gratuitement, l'instruction, tradition maintenue sous des formes différentes dans l'Ordre des Ursulines (entretien d'un orphelinat, d'une école populaire); mais seulement des jeunes filles de la noblesse et de la bourgeoisie.

Elles apprenaient donc à lire, à coudre, à compter, à faire des ouvrages d'art, à tenir une maison; on veillait beaucoup à leur maintien, à « la conservation de leur taille, la propreté et autres choses semblables qui ne sont qu'accessoires de l'Institut des Ursulines, mais néanmoins si nécessaires que c'est bien

souvent l'attrait qui porte les personnes de qualité à leur confier leurs filles... ». Et surtout, dans ce siècle profondément religieux, on les instruisait chaque jour, avec grande application, du catéchisme.

Ainsi, plus tard, seront-elles toutes prêtes à goûter les charmes de l'esprit : comme M^{me} de Sévigné, elles parleront de Nicole, elles aimeront La Fontaine, elles iront en Bourdaloue; et comme tant d'amies de la belle marquise, elles élèveront tendrement maint petit chevalier, tremblantes pour quelque fièvre où Fagon est sans remède et Diafoirus sans voix.

Le siècle n'était pas fini que l'opinion applaudissait au fameux traité de FÉNELON composé pour M^{me} de Beauvilliers (*De l'éducation des filles*, 1689). Redoutant l'ignorance du monde, où laisse l'éducation de certains cloîtres, il confie les petites filles à une gouvernante avertie qui demeure sous le contrôle maternel. Le XVIII^e siècle adoptera ces principes familiaux avec la ferveur sensible dont il se pare; le couvent devient le refuge des orphelines, et des enfants au foyer de qui la vie mondaine est le premier devoir. Saint-Cyr (1685) en est le symbole, dessiné d'ailleurs sur les méthodes des Ursulines. — ROUSSEAU ne manque pas de renchérir et fait de Sophie l'ornement de son temps, enfant unique d'ailleurs, comme l'est Émile, et qui ne sait rien du pittoresque désordre de caractères et d'habitudes que présente la réunion de plusieurs frères et sœurs.

L'*Encyclopédie* allait suggérer aux femmes le goût des sciences; à l'éloge de beaucoup d'entre elles, ces

sciences furent aimables : l'interlocutrice de Fontenelle nous fait songer aux plus jolis dessins de Carmentelle; M^{me} de Buffon était aussi gracieuse et frêle que les roses chères à son seigneur. Il est probable que les Ursulines, avec leur sage principe d'évolution, ne manquèrent pas de se conformer à cette mode.

En tous cas, les noms inscrits aux registres dénoncent peut-être l'influence de Fénelon, au début du XVIII^e siècle : les élèves sont des orphelines; ou bien elles ont leurs parents dans une colonie, à moins que ce ne soient de gros bourgeois de province ou des financiers. Et voilà qu'apparaissent aussi les dames pensionnaires.

Mieux vaut cependant, plutôt que de s'arrêter à des théories souvent et savamment redites, essayer de les illustrer par des documents sûrs et s'efforcer à faire revivre ces couvents d'autrefois. L'étude des origines, du recrutement, des relations extérieures, aide à déterminer l'esprit d'un ordre enseignant, les limites de ses programmes. Ainsi de vieux règlements aux feuillets jaunis, des visages calmes de religieuses, les voix joyeuses des pensionnaires nous diront tour à tour ce qu'était et ce que pouvait être alors l'éducation des filles.

CHAPITRE PREMIER

LES PREMIÈRES URSULINES, EN ITALIE ET EN PROVENCE

L'histoire des Ursulines commence à la façon d'un conte de fées, ou d'une pastorale : il était une fois une bergère qui gardait ses blancs troupeaux, dans la bruyère. « Or se chante ». Car c'est aussi dans un paysage de rêve, à Desenzano, sur les bords du lac de Garde, que s'étend le petit domaine de la famille d'Angèle Merici. Pour elle, attentive et recueillie, elle s'en va priant, et menant son troupeau tout le long du lac bleu ¹.

Le x^v^e siècle s'achève : la république de Venise est puissante et riche ; ses palais à mine fière s'élèvent auprès de la mer ; ses états sont fertiles et rians. Elle applaudit aux premiers triomphes d'une école de peintres aux palettes harmonieuses : le concert champêtre de Giorgione éveille sa gloire, le Titien la déploie, elle se repose avec le Corrège au sommeil

1. L. BOUTHORS, *Sainte Angèle Merici*, ch. 1, page 21.

L. POSTEL, *Histoire de Sainte Angèle Mérici et de tout l'Ordre des Ursulines*.

d'Antiope, tandis que s'avancent le Tintoret et Véronèse. Cependant, à Venise, comme dans toutes les principautés italiennes, la vie facile endort les courages; au foyer, les vertus domestiques s'éteignent; l'ambition, l'amour du faste conduisent les chefs des grandes cités; le sentiment religieux étioilé se réduit à des cérémonies d'un apparat somptueux; les monastères ne se dérobent point aux faveurs du monde et le cloître se ferme à peine.

I

Sont-ce des anges qui descendent vers la bergère agenouillée? Et quelle nouvelle apportent-ils à la terre? Angèle en extase contemple avec ravissement la vision sainte et croit entendre une voix : « Sache que tu dois fonder dans Brescia une compagnie de vierges semblables à celles-ci. »

Longtemps encore, elle conservera dans son cœur la prophétie dont elle prépare avec ferveur l'accomplissement. Et voici qu'on l'attire à Brescia. Avec son âme d'apôtre, elle observe la vie commode de ceux qui l'entourent; mais vite distinguée par sa bienveillance et par sa bonté, elle retient et attache : « sa grâce est la plus forte ». Bientôt, elle groupe des jeunes filles des meilleures familles; elle les exhorte et les instruit; ce sont les premiers essais de l'éducation chrétienne. Les pauvres sont visités, réconfortés; on réunit de petits enfants à qui l'on apprend

avant tout le respect de Dieu et de ses commandements, et l'obéissance à leurs parents ¹.

Au mois de novembre 1535, vingt-huit femmes dévouées s'unissent pour fonder la Compagnie de Sainte-Ursule. L'humilité de la Fondatrice remettait aux mains de l'illustre martyr de Cologne, tant honorée au Moyen Age par les Universités et surtout par la maison de Sorbonne, le soin de bénir et de fortifier son Institut. Les premiers statuts en font, sous l'autorité d'une Supérieure générale, une association séculière vouée à l'éducation des petites filles, pour la renaissance de la piété². Dans le même temps (1540), Ignace de Loyola établissait la Compagnie de Jésus.

En 1540, Angèle Merici mourait (elle fut canonisée en 1807), laissant à ses filles un tendre *testament* : « Sur le point de partir de ce monde, je vous laisse « en ma place... je vous supplie de graver dans votre « esprit et d'imprimer dans votre cœur toutes vos « filles, chacune en particulier, et tout ce qui concerne « chacune d'elles... Je vous supplie de les conduire « avec une main douce et suave, et non impérieuse- « ment et avec âpreté; mais en toutes choses cher- « chez à leur être agréables... comme de vraies « mères... Une dernière parole, que je vous répète « instamment, c'est de vivre toujours en bonne intel- « ligence, et de n'avoir qu'un cœur et qu'une « volonté. » Elle leur disait encore : « si selon les

1. L. BOUTHORS, *Sainte Angèle Merici*, ch. iv, p. 133.

2. *Id.*, ch. v, p. 152.

temps et les besoins, on est dans l'obligation d'ordonner du nouveau et d'apporter quelque modification, faites-le. »

La Papauté d'ailleurs était favorable au nouvel Institut, qu'un autre appui vint confirmer. Car le Concile de Trente (1545-1563) allait renouveler profondément l'esprit et le génie du christianisme.

En 1565, Milan recevait pour évêque le cardinal Charles Borromée, neveu et conseiller du pape Paul IV qui venait de mourir : il appartenait à la famille des Médicis. Très pieux, persuadé de la nécessité des réformes que le Concile de Trente réclamait, il eut tout d'abord grand'peine à faire entendre la voix d'une rigoureuse discipline parmi les concerts de ses ouailles. Fi donc ! un empêcheur de danser en rond ! Trois ans de la sorte se passent. Il fit alors appel à douze Ursulines de Brescia qu'il chargea de la direction d'une école de la doctrine chrétienne ; en même temps, il leur demanda de faire des conférences qui devinrent bientôt un rendez-vous de noble compagnie.

C'est après la peste de Milan que l'autorité de l'évêque eut raison de tous les fidèles. Pour les Ursulines, qui avaient montré à travers toute la ville une inlassable charité, on ne manqua point de leur donner témoignage de gratitude, et le collège qu'elles ouvrirent pour les jeunes filles du monde combla tous leurs souhaits. Alors, Charles Borromée décida de les transformer en une congrégation religieuse soumise

à des vœux et vivant en communauté; il prit soin de revoir lui-même le règlement de l'Institut, et dès 1572 il créait les unions diocésaines sous l'autorité de l'évêque. Ce furent les « constitutions de la Bienheureuse Angèle Merici, à l'usage des Ursulines de Milan ».

II

« Qui n'a pas vu Avignon du temps des Papes n'a rien vu. Pour la gaieté, la vie, l'animation, le train des fêtes, jamais une ville pareille. C'étaient, du matin au soir, des processions, des pèlerinages, les rues jonchées de fleurs, tapissées de hautes lices, des arrivages de cardinaux par le Rhône, bannières au vent, galères pavoisées, les soldats du Pape qui chantaient du latin sur les places, les crécelles des frères quêteurs; puis, du haut en bas des maisons qui se pressaient en bourdonnant autour du grand palais papal, comme des abeilles autour de leur ruche, c'était encore le tic-tac des métiers à dentelles, le va-et-vient des navettes tissant l'or des chasubles, les petits marteaux des ciseleurs de burettes, les tables d'harmonie qu'on ajustait chez les luthiers, les cantiques des ourdisseuses; par là-dessus le bruit des cloches, et toujours quelques tambourins qu'on entendait ronfler, là-bas, du côté du pont. »

(Alphonse DAUDET : *Lettres de mon moulin.*)

« Que les temps sont changés! » Dans le comtat Venaissin, à la fin du x^v^e siècle, le vénérable César de Bus a fondé les Frères de la Doctrine chrétienne (1592), si grand est alors le souci d'instruire le peuple et de lutter, surtout dans le midi, contre la propagande active et tenace de la religion réformée¹. Il fait nombre de voyages pour répandre sa mission : partout, il est vivement ému par l'ignorance des femmes et des filles du peuple; il cherche pour elles des institutrices : sa sœur, Cassandre de Bus, et

1. G. FAGNIEZ, *La femme et la société française au xvii^e siècle*, p. 31.

trois de ses amies, se consacrent de grand cœur à cette tâche et s'efforcent à faire des pépinières de petites catholiques ¹.

Puis, il s'en fut habiter en Avignon; et, comme à Milan, « l'on y danse, l'on y danse ». Mais là, le zèle du bon abbé a été prévenu : voici qu'on vient le prier d'être le directeur d'une pieuse association où l'on s'applique à instruire les enfants. François de Bermont, fille du trésorier du roi en la généralité de Provence, en est l'animatrice : jeune, spirituelle, poète, naguère encore « traînant tous les cœurs après soi », elle s'était retirée d'un monde frivole qui la lassait, et avec vingt de ses compagnes, elle évangélisait bien des Mireilles et des Vincenettes. César de Bus reconnut en tout cela l'œuvre de la Providence : en 1596, il réunit à l'Isle-sur-Sorgues les « Sœurs de la Doctrine chrétienne » ².

Or, il avait pour cousin le P. de Romillon qui prit part à l'établissement de l'Oratoire en France : comme il rendait un jour visite à la fille du baron de Vaucluse, celle-ci lui montra un petit ouvrage qui l'avait fort édifiée : le *Règlement* donné aux Ursulines de Milan. On le communiqua aussitôt au vénérable César de Bus qui y trouva la loi véritable de sa petite société. François de Bermont approuva dans l'enthousiasme les Constitutions qu'avait sanctionnées Grégoire XIII. Dès lors, les Ursulines étaient françaises.

1. A. ADAM, *Le vénérable César de Bus*, p. 46.

2. *Id.*, p. 50.

CHAPITRE II

LA FONDATRICE DES URSULINES DE PARIS.

I. — Sa famille, sa politique¹.

En ce temps-là, c'était encore grande pitié au royaume de France : après la mort du jeune roi François II, Catherine de Médicis avait essayé vainement d'apaiser, au colloque de Poissy, catholiques et calvinistes en querelle; vainement aussi elle avait accordé un édit de tolérance. Les troubles religieux devenaient sanglants; l'Angleterre et l'Espagne osaient des uns et des autres servir les intérêts; l'autorité royale elle-même ébranlée, hésitante, était vivement combattue par l'influence ambitieuse des Guises.

Henri III cependant aimait le monde et ses fêtes; la *Satyre Ménippée* le montre « roi débonnaire, si facile, si familier »; jeune et brillant, il animait la cour et portait en tous lieux la joie et les plaisirs. Il les menait ainsi en la maison du président de

1. *Chroniques de l'Ordre des Ursulines*, première partie.

A. DUVAL, *La vie admirable de sœur Marie de l'Incarnation*.

Boullencourt : « Jean Lhuillier, seigneur de Boullencourt, de Chantenay et d'Angeville, président en la chambre des comptes de Paris », avait épousé Anne Hennequin; resté veuf avec cinq enfants, il se remaria avec dame Renée Nicolai, veuve elle-même de Messire de Dreux-Hennequin. Ils étaient tous deux, rapportent les *Chroniques des Ursulines* (première partie : la vie de vertueuse demoiselle Madeleine Lhuillier, dame de Sainte-Beuve), « issus des plus nobles et anciennes maisons de la même ville, étant aussi alliés à plusieurs illustres familles de ce royaume, et ayant depuis une longue suite d'années fourni grand nombre d'officiers pour les premières charges des cours souveraines ». De cette nouvelle union naquirent trois filles : la dernière, Madeleine, venue au monde en cette année inquiète de 1562, était l'ornement de l'aimable foyer. Les *Chroniques* nous font avec complaisance le portrait de l'enfant gracieuse et douce, spirituelle et discrète, qu'elles devaient plus tard honorer comme leur fondatrice. Elle prit volontiers part aux réceptions et aux bals; on n'y fut point indifférent à sa beauté, et dès 1581 elle s'alliait à « Messire Claude Le Roux, sieur de Sainte-Beuve, conseiller du roi en sa cour de Parlement, issu de la noble maison des Le Roux de Rouen »¹.

Leur hôtel fut bientôt fréquenté par les plus nobles compagnies : Claude Le Roux était fort riche, le confort de sa demeure déjà célèbre; l'on y faisait

1. *Chroniques des Ursulines*, première partie.

largement accueil. Au même moment, une cousine de M^{me} de Sainte-Beuve, Barbe Avrillot, fille de Marie Lhuillier et de Nicolas Avrillot, épousait Messire Pierre Acarie, vicomte de Villemot, et maître des comptes en la chambre de Paris. Trois ans s'écoulèrent ainsi, dans la plus tranquille et la plus heureuse union; qui donc eût pu croire que cet heur fût si grand « et si tôt se perdît »? Claude Le Roux mourut presque subitement, laissant au désespoir celle qui dans ce mariage « à peine avait eu le temps de cueillir quelques roses et dont elle n'avait pu encore ressentir les épines. Ce lui fut une affliction très sensible; et au fort de la douleur (avant même que le corps de son cher mari fut enterré), reconnaissant la fragilité et l'inconstance des choses de ce monde, elle prit une ferme résolution de ne se point remarier et de n'avoir jamais d'amour que pour celui qu'elle ne pourrait perdre ». Ses parents, auprès de qui elle avait désiré vivre alors, moururent à peu d'années l'un de l'autre; et M^{me} de Sainte-Beuve revint en son hôtel.

LA FONTAINE a fort bien dit :

« Entre la veuve d'une année

Et la veuve d'une journée

La différence est grande; on ne croirait jamais

Que ce fût la même personne »¹.

Henri de Guise, maître de Paris, chef de la Ligue, ne dissimulait plus rien de ses prétentions à la cou-

1. *Fables*, livre VI-21 : *La jeune veuve*.

ronne; ses partisans étaient nombreux. Mme de Sainte-Beuve leur était favorable; elle devint très vite, assez inconsidérément, mais de bonne foi, un de leurs apôtres les plus fervents, prévenue d'ailleurs par ses deux frères Hennequin, évêques l'un de Soissons, l'autre de Rennes, par l'amitié aussi des Acarie et des princesses de Lorraine. Les Ursulines parlent comme à regret de cette période politique où l'hôtel de Sainte-Beuve joua un rôle actif; mais les historiens de la Ligue (par le *Journal de l'Estoile* ou les *Mémoires de la Ligue*) nous renseignent assez sur l'enthousiasme qui l'emplissait pendant la fameuse « journée des barricades » où le Balafre reçut du peuple de Paris un accueil triomphal. Le 23 décembre 1588, au château de Blois, il s'en allait chez le roi, rêvant et fredonnant : « mignonne, allons voir si la rose... ». Mais le roi, lassé des insolences de son beau cousin de Guise, ne lui permit point d'achever la chanson.

L'indignation parisienne se manifesta par une folle confusion : Henri III et Henri de Navarre mirent le siège devant la ville; mais Henri III fut assassiné par Jacques Clément. Il faut relire, dans la *Satyre Ménippée*, la harangue de Daubray pour le Tiers État : « O Paris, qui n'est plus Paris, mais une spelunque de bêtes farouches, une citadelle d'Espagnols, Wallons et Napolitains, un asile et sûre retraite de voleurs, meurtriers et assassinateurs, ne veux-tu jamais te ressentir de ta dignité et te souvenir qui tu as été, au prix de ce que tu es? »

Après quatre années qui sont parmi les plus douloureuses, Henri IV était reconnu pour roi par toute la France; il lui rendait la paix avec la tolérance. Le loyalisme de M^{me} de Sainte-Beuve ne résista point à celui qui s'en vint le premier tendre les mains à ses ennemis. Mais guidée par son confesseur, le P. Gontery, elle ne demeura point dans cette nouvelle cour toute d'entrain et d'enjouement. « Nonobstant la recherche de plusieurs partis avantageux dans l'épée et dans la robe »¹ :

*« Ah ! dit-elle aussitôt,
Un cloître est l'époux qu'il me faut. »*

II. — Ses œuvres de charité.

Elle s'en fut donc à la célèbre abbaye de Chelles fondée jadis par la reine Bathilde; puis, elle chercha une retraite plus solitaire encore au monastère de Saint-Pierre de Reims. Et après quatre ans, assurée, recueillie, elle parut de nouveau à la cour : on lui fit fête. Son aimable sagesse, sa gravité souriante lui valurent les bonnes grâces de la reine et des princesses; Henri IV bientôt la considéra comme l'intendante de ses charités; elle était la « solidité » de tous. Aussi recevait-elle nombre de visites; les uns arrivaient en carrosse, grands seigneurs et magistrats, bourgeois de qualité ou nobles châtelaines, prélats et religieux; d'autres ne heurtaient qu'humblement,

1. *Chroniques des Ursulines*, première partie, ch. 1.

mais avec confiance, chez celle qui savait l'éminente dignité des pauvres dans l'Église¹.

M^{me} de Sainte-Beuve intervint avec un zèle tout particulier dans les soins de ceux qui préparaient en France le retour de la Compagnie de Jésus : elle y était elle-même fort attachée et déplorait l'éloignement de son confesseur. Or, le roi voulait autour de lui des visages heureux ; il cherchait à effacer peu à peu les tragiques souvenirs de la Ligue. N'était-ce point le temps de lui demander la grâce des Jésuites ? M^{me} Éléonore de Bourbon, abbesse de Fontevrault, sa tante, désirait vivement avoir quelqu'un des Pères pour prédicateur du prochain Avent. Ainsi pressé par ses plus chers conseils, Henri IV céda, et l'on vit un jour paraître à Fontainebleau le Père Gontery et le Père Coton. Quelques mois plus tard, on s'en allait en foule à Saint-Gervais ou à Saint-Jean entendre leurs homélies : le roi cependant, rudement traité, en fut mal satisfait ; il se plaignit même au sortir d'un sermon « avec grande bonté : Sainte-Beuve, dis à ton confesseur que je le prie de m'aimer et de m'épargner un peu ; et que lorsqu'il aura quelque réprimande à me faire, il me vienne parler à l'oreille ». Aussi le Père Gontery dut-il garder le silence, au sortir de l'Avent de 1609.

M^{me} de Sainte-Beuve était maintenant des plus familières chez ses cousins Acarie : elle y conduisait son amie la marquise de Maignelay, sœur de Monseigneur de Gondî, évêque de Paris ; il y avait là M. de

1. *Chroniques des Ursulines*, première partie, ch. 1.

Marillac, alors maître des requêtes, et M. de Bérulle, aumônier du roi. Cette petite congrégation est en quelque sorte le foyer d'un magnifique élan du sentiment religieux en France, puisqu'elle réunit les fondateurs du Carmel français, des Ursulines et de l'Oratoire. M. Acarie d'ailleurs supportait mal que sa maison devint une maison de prières; il aimait « les jeux et les ris » et bouleversait volontiers les pieux conciliabules de ses hôtes. Il accueillit pourtant les premières novices du Carmel¹ : car la réforme des monastères surtout exerçait le zèle du Père de Bérulle, et c'est lui qui s'en fut en Espagne chercher les religieuses destinées à guider celles que M^{me} Acarie groupait sous l'inspiration de sainte Thérèse². Peu après, la générosité de la princesse de Longueville leur donnait une propriété sur la place de l'église Sainte-Geneviève, avant de les installer définitivement rue Saint-Jacques en l'année 1604.

L'embarras de M. de Bérulle fut grand lorsqu'il reconnut que parmi les postulantes, certaines étaient mieux douées pour la vie active que pour la contemplation carmélite : au cours d'un voyage en Avignon (1604), il avait rencontré le vénérable César de Bus³ et avait appris l'installation des Ursulines en

1. A. DUVAL, *La vie admirable de sœur Marie de l'Incarnation*.

2. Il faut distinguer dès maintenant Madame Acarie, fondatrice des Carmélites de France (1565-1618), qui prit le voile sous le nom de Sœur Marie de l'Incarnation, et Marie Guyard (1599-1672), qui fut chez les Ursulines de Tours Mère Marie de l'Incarnation, et devint à Québec la fondatrice des Ursulines de la nouvelle France; la réputation de son mysticisme est considérable.

3. A. ADAM, *Le vénérable César de Bus*, p. 57.

France. Il crut bon, avec M. de Marillac et M^{me} Aca-
rie, de tenter d'adapter à leur Règle les dévouements
mal faits pour le Carmel. Et tous trois choisirent
pour fondatrice, d'un même accord, M^{me} de Sainte-
Beuve qui venait justement de rentrer à Paris. Les
Chroniques (au chapitre III) nous ont laissé le récit
du complot que la Providence ourdit pour obtenir
son aveu : « Dieu voulant rendre cette chaste veuve
« mère de tant de religieuses et la faire le principal
« instrument d'une œuvre si considérable que l'éta-
« blissement d'un nouvel ordre en son église, lui
« inspira un grand zèle... Comme elle s'entretenait
« un jour avec le Père Lancelot Marin, maître des
« novices des Jésuites de Paris, elle lui demanda s'il
« ne voyait pas quelque moyen de renouveler le culte
« de Dieu qui diminuait tous les jours et en quoi
« elle pourrait y contribuer. Le Père lui répondit :
« Mademoiselle, je vais vous en dire un que Dieu
« me met en l'esprit, par une assez naïve comparai-
« son. Figurez-vous une fort belle pomme devenue
« pourrie; que faudrait-il faire sinon de tirer les
« pépins au milieu de la pourriture, les planter en
« une bonne terre, les bien fumer et arroser, et les
« cultiver en sorte qu'ils viendraient à produire des
« arbres, lesquels porteraient d'aussi belles pommes
« que celle dont ils sont provenus? De même, il me
« semble que pour renouveler le monde corrompu, il
« s'y faudrait prendre par la petite jeunesse. Notre
« Père Saint Ignace a visé à ce but, destinant notre
« compagnie à la bonne éducation des petits garçons.

« Ce serait une entreprise pareillement très louable
 « et très utile d'établir dans Paris une congrégation
 « où l'on retirât les petites filles, et où les ôtant du
 « monde, comme d'une mauvaise terre, elles fussent
 « transplantées en un terroir fertile; afin qu'ayant
 « reçu là de bonnes instructions, elles en sortissent
 « ainsi que d'une pépinière pour porter la vertu dans
 « les familles; les familles, réglées, reformeraient les
 « villes, les provinces, et par ce moyen le monde
 « deviendrait tout autre : du moins les pauvres catho-
 « liques ne vivraient pas dans l'ignorance qui est la
 « cause de tant de vices. » Ce discours fut un rayon
 « de lumière qui éclaira son esprit et lui donna les
 « premières pensées de sa future fondation : mais si
 « vives et si fortes qu'elle se résolut bientôt après
 « de l'exécuter, Notre-Seigneur lui mettant pour
 « ainsi dire les matériaux entre les mains. »

M^{me} de Sainte-Beuve s'en fut chercher conseil auprès de sa cousine : mais à peine avait-elle parlé que M^{me} Acarie, avec son ardeur accoutumée, se prit à lui exposer tout le projet qu'on avait résolu. On consulta, on médita; enfin « notre demoiselle embrassa courageusement cette œuvre et y consacra tous ses soins ». Désormais, sa vie se confond avec l'histoire des premières Ursulines.

Il faut s'arrêter un instant devant son portrait, ému et sans doute indulgent : « elle était d'une
 « très riche taille, d'un grave maintien, d'une humeur
 « égale et d'un visage serein qui montrait la can-
 « deur de son âme. Elle avait le poil blond cendré,

« les yeux bleus et fort doux, le teint vif et extrême-
« ment délicat, et tous les traits du visage fort bien
« faits. Ses discours étaient concertés sans affectation,
« ses demandes sages, sa conduite prudente. En un
« mot, sa personne était si jolie et si bien faite qu'elle
« se rendait également aimable et vénérable à tous
« ceux qui la voyaient »¹. LA BRUYÈRE complète
bien cette image : « il y a dans quelques femmes une
grandeur simple, naturelle, indépendante du geste
et de la démarche, qui a sa source dans le cœur et
qui est comme une suite de leur haute naissance ; un
mérite paisible, mais solide, accompagné de mille
autres qu'elles ne peuvent couvrir de toute leur
modestie, qui échappent, et qui se montrent à ceux
qui ont des yeux » (*Caractères*, III, 2).

La petite fille tendre et vive du président de
Boullencourt n'est plus, la jeune femme mondaine
du sieur de Sainte-Beuve a disparu avec lui, la
Ligueuse combattive et fière a toute la confiance de
son roi ; en 1607, c'est une chrétienne active et pru-
dente.

1. *Chroniques des Ursulines*, première partie, ch. vi.

CHAPITRE III

LES ANNÉES D'APPRENTISSAGE¹

« Il était bien convenable que la ville de Paris qui
« est comme l'achèvement et la perfection du monde
« fût le lieu où cet Ordre si illustre reçut en quel-
« que sorte son commencement et sa perfection :
« son commencement, par l'établissement du pre-
« mier monastère de religieuses ursulines; et sa per-
« fection aussi, eu égard à ces congrégations primi-
« tives, lesquelles n'étaient, pour ainsi dire, que des
« essais et des dispositions à la vie religieuse². Il y
« avait déjà huit ans qu'une de ces maisons de con-
« grégation avait pris commencement et subsistait
« dans la même ville par les soins et les assistances

1. *Annales des Ursulines du premier monastère de la Congrégation de Paris.*

Chroniques de l'Ordre des Ursulines.

Livre où sont couchés les actes des élections des Supérieurs, Visiteurs et Supérieures du monastère de Sainte-Ursule à Paris.

2. Dès 1606, le cardinal de Sourdis établissait à Bordeaux la Règle des Ursulines de Milan; des communautés nouvelles et nombreuses apparaissaient dans le Midi, à Toulouse, à Tulle, à Arles; dans le Nord, à Pontoise, à Boulogne, à Amiens; dès 1619, Lyon, Dijon et Rouen eurent les leurs. Puis, les Ursulines passèrent les frontières, elles allèrent même jusqu'à Québec à l'ouest, jusqu'à Naxos vers l'Orient. Et au xviii^e siècle on comptait en Europe quatre cent cinquante couvents d'Ursulines.

« de M^{lle} Acarie; car en l'année 1604 dans la conjon-
« ture où il fallait rompre un séminaire de filles que
« l'on avait maintenu pour les Carmélites pendant
« quelques années proche de l'église Sainte-Gen-
« viève, cette vertueuse demoiselle et les supérieurs
« eurent inspiration d'en retenir une bonne partie
« qu'ils logèrent au faubourg Saint-Jacques à l'hôtel
« de Saint-André, et les employèrent à l'instruction
« gratuite des jeunes filles, faisant expressément venir
« de la congrégation de Pontoise la sœur Nicole Pel-
« letier pour enseigner la méthode de bien instruire.
« M^{lle} Acarie trouva une fondatrice pour cette nou-
« velle maison qui fut M^{lle} de Sainte-Beuve »¹.

I. — La construction des monastères.

M^{me} de Sainte-Beuve, forte de la vocation divine, encouragée par la faveur de la cour, ne voulut rien négliger des devoirs d'une fondatrice : après avoir vendu son hôtel, elle vint s'établir dans une modeste maison du faubourg Saint-Jacques, ayant congédié la plupart de ses gens, et prête à tous les sacrifices de ses biens pour le confort de ses chères Ursulines. Elle acquit pour elles « joignant l'hôtel de Saint-
« André... un lieu beau et spacieux appelé les Pote-
« ries où il y avait une assez grande maison et quel-
« ques autres petites avec des terres de jardinage qui
« tenaient d'un côté à la rue du dit faubourg et de

1. *Chroniques des Ursulines*, seconde partie: le progrès et la perfection du même ordre en l'établissement des monastères de religieuses.

« l'autre au chemin qui était devant la porte de la
« Santé, au faubourg Saint-Marceau, aboutissant
« d'un bout à l'hôtel de Saint-André et de l'autre
« à la petite rue du Paradis dite autrement Jean-le-
« Riche, laquelle place tient six à sept arpents de
« terre »¹.

Dès le mois de mars 1608, avec M. de Marillac, elle se fit entrepreneur et visita le chantier fréquemment; elle prévoyait aussi les ornements de la chapelle et « comme une autre Judith qui consacra au temple de Dieu les courtines d'Holopherne, donna un lit fort riche pour en faire un parement, une chasuble et un pavillon ». La princesse de Longueville et les autres bienfaitrices du Carmel prenaient leur part de ses charités. Aussi, deux ans plus tard, un grand corps de logis s'élevait-il, flanqué des anciens bâtiments : les religieuses y avaient un vaste réfectoire, des cellules et toutes les salles conventuelles; des chambres, des classes étaient prêtes pour les pensionnaires. Et, pour faciliter l'assistance aux offices, un chœur réservé aux religieuses était auprès de l'autel, avec une tribune pour les enfants; on y déposa une relique de sainte Anne qu'Anne d'Autriche avait fait enchâsser « dans une figure de vermeil doré », et un éclat de la couronne d'épines donné par Marie de Médicis. La première messe fut dite en la fête de saint Michel, l'année 1610; puis, les Ursulines s'en vinrent loger dans leur couvent. Au mois de décembre, la marquise de Verneuil constituait une rente

1. *Annales des Ursulines*, t. I.

perpétuelle de trois cents livres pour une fondation de messes (elle fut payée jusqu'en 1639); Mme de Sainte-Beuve aussi avait accordé mille livres de rente perpétuelle, avec ses fermes du Plessis-Gazo; et sa sœur Gabrielle, femme de Messire Jean Deschamps, seigneur de Marcilly, cinq cents livres de rente annuelle ¹.

En 1620, il fallut encore faire appel aux maçons, tant on affluait au grand couvent : le nouveau bâtiment comprendrait un cloître, des cellules au-dessus, qu'encadreraient d'une part une chambre de communauté, d'autre part une salle pour le chapitre et une sacristie; car la Reine allait poser la première pierre d'une « église » fort solennelle et digne des reliques précieuses que M. le président de Luynes et le recteur du collège des Jésuites envoyaient aux Ursulines. Cette église fut consacrée à la Toussaint de l'année 1625, et la description que nous conservent les *Annales* (t. I) peint assez clairement l'un des monuments du fameux style jésuite cher à la contre-Réforme : l'autel somptueux, avec un retable entre des piliers, et les lambris dorés, sont sans doute pareils à la décoration du Val-de-Grâce, de Saint-Paul-Saint-Louis qui fut le noviciat de la Compagnie de Jésus, ou même encore de Saint-Nicolas des Champs où fut inhumée « l'illustre Sapho », Madeleine de Scudéry :

« Cette chapelle est un des plus beaux lieux du monastère situé au-dessus de l'avant-chœur des

1. *Annales des Ursulines*, t. I.

« religieuses. Elle a près de quatre toises de long et
« cinq de largeur au milieu du mur (qui a de l'autre
« côté la grande porte du chœur où il y avait aupara-
« vant un autel); il est creux en forme d'armoire,
« afin d'y pouvoir serrer les reliquaires. Aux deux
« côtés de l'autel, sous deux formes de pilastres de
« lambris carrés aussi creux pour le même dessein,
« y ayant eu au dedans des séparations ornées de
« riches étoffes à franges d'or avec des vitres au
« dedans des piliers, d'où l'on peut voir à travers les
« saintes reliques qui y reposent. Deux autres piliers
« pareils sont aux deux bouts en droite ligne si bien
« qu'il y a en tout quatre piliers, et l'autel est au
« milieu, et entre deux de chaque côté est une fenêtre
« qui rend dans le chœur. Le tableau de l'autel en
« figure ronde est une représentation du Paradis. La
« Très Sainte Trinité, la Sainte Vierge, quelques
« anges et apôtres et quelques saints de chaque
« Ordre y sont très bien dépeints.

« Outre cela, la chapelle est toute lambrissée et
« toute peinte. Le bord du tableau, les ornements de
« l'autel et les quatre piliers sont dorés à fond d'azur
« avec des têtes de chérubins dorées. Le lambris de
« bois qui règne tout autour est séparé en deux par
« des peintures diverses, car le dessus est de grands
« portraits de tous les patriarches, d'ordre en leur
« hauteur, rangés selon le temps où ils ont vécu, et
« au-dessous sont représentés en petit volume les
« mystères de Notre-Seigneur. Au plafond paraissent
« quantité de têtes d'anges perçant les nuées et envi-

« ronnant six globes de lumière en deux desquels on
« voit dans un soleil d'or les noms de Jésus et de
« Marie, et aux quatre autres tous les instruments de
« la Passion de Notre-Seigneur. Le jour donne en ce
« lieu par deux fenêtres en entrant à main droite.

« La chapelle est fort proprement planchée. Enfin,
« tout y est avec une agréable symétrie et avec une
« agréable décoration. Pour en sortir sont aux deux
« extrémités deux petits porches en forme de cabi-
« nets peints dedans et dehors, l'un desquels rendait
« au commencement dans la chambre de commu-
« nauté et qui depuis a été fermé pour plus grand res-
« pect; l'autre situé vis-à-vis a, dans le mur au côté
« gauche et tout proche de la porte (laquelle donne
« sur l'escalier qui conduit du dortoir à l'église), une
« grande table de marbre noir où est décrite en lettres
« d'or l'intention de la pieuse fondatrice en l'érection
« de cette chapelle... Au-dessus du seuil de la porte
« est une autre table de marbre où sont gravées en
« lettres d'or ces paroles : ...*Utinam tantum honorare*
« *possem Deum quantum omnes sancti et quantum*
« *peccatores omnes honorant* »¹.

L'archevêque de Paris bénit l'église au mois de mars 1627, le jour de l'Annonciation : M^{me} de Sainte-Beuve, pour ajouter à la parure du sanctuaire, avait emprunté une tapisserie représentant le baptême de Constantin, exécutée vraisemblablement sur quelque *carton* d'après la célèbre fresque de Raphaël au Vatican; l'auteur des *Annales*

1. *Annales des Ursulines*, t. I.

admire et décrit cette « tapisserie d'un prix inestimable tant pour la richesse de sa matière où il y avait quantité de soie, d'or et d'argent que principalement pour sa façon, étant parfaitement bien faite »¹.

Pour le cloître, les six arches en furent données, au prix de trois cents livres chacune, par M^{mes} Chrétienne et Henriette de France, sœurs du roi, M^{lle} de Montpensier, M^{me} la comtesse de Saint-Paul, M^{lles} de Verneuil et de Vendôme. La fondatrice avait contribué pour six mille livres aux frais de ces constructions.

C'est dans la chapelle des Saints qu'avait été célébrée en 1630 la pompe funèbre de M^{me} de Sainte-Beuve. Mais, au mois de mai 1642, on y préparait une fête plus heureuse : car le chancelier Séguier posa la première pierre des travaux d'achèvement du grand autel, tandis que sa fille aînée, la marquise de Laval, témoignait sa générosité envers les Ursulines. Puis, en 1644, « Monseigneur Jean-François-Paul de Gondî, archevêque de Corinthe et coadjuteur de Monseigneur l'archevêque de Paris, son oncle », administra le sacrement de confirmation. En 1651, c'était l'inhumation de Jean de Montreuil, « conseiller du roi en son conseil d'État et privé, et secrétaire des commandements de Monseigneur le prince de Condé », frère d'une religieuse. Au mois de décembre 1660 encore, le sieur Maurin, auditeur des comptes et intendant de M^{me} Marguerite de Montmorency, veuve de Monseigneur de Ventadour, y vint déposer

le cœur de la duchesse que celle-ci léguaît aux Ursulines du faubourg Saint-Jacques, avec une somme de six mille livres. L'office de l'anniversaire fut fait par Monseigneur de Lévis, évêque de Mirepoix. En ce temps-là, le confesseur et le sacristain avaient quitté leur maison, un peu trop éloignée, et habitaient un logis « bien joli et bien commode » qu'on avait construit pour eux sur l'emplacement d'une « vieille mesure » joignant le couvent ¹.

Une autre fondation se fit sur la rive droite, dans le quartier de l'Hôtel-de-Ville, rue Sainte-Avoye : dès le ^{xiii}^e siècle, un monastère de « pauvres dames veuves et avancées en âge » avait été établi là pour l'instruction de la jeunesse. M^{me} de Sainte-Beuve pensa fort heureusement les gagner à l'Ordre des Ursulines : elle laissa toutefois le droit de fondatrice à sa nièce, Gabrielle de Chanterennes, veuve de M. Feydeau, seigneur de Brou, donnant elle-même la somme nécessaire à l'entretien perpétuel de cinq religieuses. En 1622, quatre professes du grand couvent furent envoyées pour faire l'essai des Constitutions. Et « les bonnes anciennes de Sainte-Avoye entre-
« prirent la vie religieuse avec tant de zèle et de cou-
« rage qu'elles attirèrent les bénédictions du ciel sur
« la communauté; elles y sont toujours demeurées
« et augmentées jusques à présent que ce monastère
« va de pair avec celui du faubourg dont il a tiré
« son origine »².

1. *Annales des Ursulines*, t. II et III.

2. *Chroniques*, seconde partie.

II. — Lettres patentes et bulle romaine.

Le nom de M^{me} de Sainte-Beuve avait acquis aux Ursulines la confiance de tous : aussi, lorsque M. de Marillac eut conduit au faubourg Saint-Jacques, le 28 décembre 1607, sa fille Valence et sa nièce, le marquis d'Urfé, le baron du Vieux Pont, le baron de Lessigny, s'empressèrent à l'imiter. On avait décidé tout d'abord de s'en tenir au nombre de onze pensionnaires, en souvenir des onze mille vierges qui accompagnaient sainte Ursule; et la porte allait se fermer sur la fille de M. Gelée, lieutenant-criminel, quand les nièces du Père Coton se présentèrent, puis d'autres encore : il fallut céder. Mais M. de Marillac et M^{me} de Sainte-Beuve, sollicités par le soin des installations matérielles, ne pouvaient suffire à la direction du monastère. Bien opportunément, Françoise de Bermont, « première Ursuline congrégée de France », arrivait alors à Paris avec Lucrèce de Montez, pour instruire ses nouvelles sœurs. Nommée aussitôt supérieure, elle édifia par sa piété et par sa science tous ceux qui l'approchaient.

Or, il était temps d'intéresser le Saint Père aux Ursulines de France : les Pères Jésuites étaient favorables à la clôture et à l'obligation des vœux pour le nouvel institut; ils aidèrent à la rédaction d'une supplique au pape Paul V, qui fut confiée à la bonne influence de M. de Soulfour, sieur de Glatigny. La négociation fut si lente que M^{me} de Sainte-Beuve put

obtenir entre temps un brevet du Roi, puis au mois de décembre 1611 des lettres patentes approuvant l'érection du monastère et toute sorte de dons qui lui seraient faits ¹.

Une épreuve avait troublé la petite société du faubourg Saint-Jacques : les Ursulines de Provence, inquiètes des intentions de la supplique, rappelèrent Françoise de Bermont; elle partit malgré la consternation générale. Et la sœur Cécile de Belloy de Morangle fut choisie pour supérieure, alors qu'on annonçait les premiers succès des démarches de Rome. Il y eut pour y satisfaire un nouvel embarras : des religieuses d'un autre Ordre devaient « donner l'esprit aussi bien que l'habit religieux aux Ursulines de Paris ». M^{me} de Sainte-Beuve choisit les chanoinesses de Saint-Augustin : Monseigneur Hennequin, évêque de Soissons, ne sut pas refuser à sa sœur la présence de l'abbesse de Saint-Étienne de Reims, M^{me} de Roussy, qui vint avec la prieure, M^{me} de Villers de Saint-Paul, et trois autres religieuses. C'était au mois de juillet 1612 ².

Le 25 septembre, le chant solennel du *Te Deum* accueillait l'arrivée de la bulle romaine ³ : l'établissement des Ursulines de Paris était autorisé, sous la règle de Saint-Augustin; il relevait de la juridiction de l'évêque de Paris, et, pour le représenter, trois docteurs en théologie, maîtres Guillaume Gelin, Jacques Gallemant, et Thomas Gallot étaient désignés comme

1. Cf. Appendice, p. 213.

2. *Annales des Ursulines*, t. I.

3. Cf. Appendice, p. 171.

supérieurs; un quatrième vœu concernait l'éducation des petites filles; enfin, la fondatrice avait ses entrées dans la clôture. Monseigneur de Gondi, évêque de Paris, « fulmina » la bulle, et avec son oncle le cardinal fit la visite du monastère. Si l'on cherche à imaginer la majesté des deux prélats, on se représente la magnifique image que nous a laissée Rubens du couronnement de Marie de Médicis à Saint-Denis en 1610, où deux grandes figures tout de rouge vêtues, les mêmes cardinaux de Gondi et de Joyeuse, se tiennent auprès de l'autel dans la basilique royale. Enfin, l'on convint du 11 novembre pour donner l'habit aux premières novices : elles firent retraite au nombre de douze. La cérémonie fut présidée encore par l'évêque de Paris; le P. Gontery prit la parole; d'autre part, les postulantes eurent l'honneur d'être conduites à l'autel par la duchesse de Mercœur, la comtesse de Saint-Paul, les marquises de Verneuil et de Maignelet, la comtesse de Moret et Mesdemoiselles de Longueville. L'abbesse de Saint-Étienne donna le voile blanc et le saint habit ¹.

« En suite de cette cérémonie, la Fondatrice, qui
« l'avait toute réglée, étant triomphante de joie,
« régala magnifiquement l'abbesse, les religieuses, les
« nouvelles novices, et toutes les dames, lesquelles
« dînèrent ensemble au réfectoire, tandis que
« M^{lle} Acarie servait humblement à la cuisine avec
« une allégresse qui se lisait sur son visage. Monsei-

1. *Annales des Ursulines*, t. I.

« gneur de Paris, pour combler les bénédictions de
 « ce jour solennel, après avoir laissé au matin le
 « saint Sacrement dans le tabernacle de la chapelle,
 « donna l'après-dînée son approbation en parchemin
 « et fort authentique. En même temps, il ordonna
 « la clôture du monastère pour y être de là en avant
 « perpétuellement gardée... de sorte qu'une foule de
 « monde y étant entrée ce jour-là pour la dernière
 « fois et demeurée jusqu'à sept heures du soir, quand
 « chacun se fut retiré, on ferma la porte à deux clés
 « pour continuer de même comme toujours on a
 « fait » ¹.

Deux ans plus tard, en présence de M. Gallemant et de la mère de Villers Saint-Paul demeurée supérieure après le départ de Mère Sainte-Anne de Roussey, les novices faisaient profession; c'étaient :

« Sœur Cécile de Sainte-Croix, nommée au monde
 « Cécile de Belloy, fille de Louis de Belloy, écuyer,
 « sieur de Morangle en Picardie, et de damoiselle
 « Anne de Duizon, sa femme.

« Sœur Marie de Sainte-Madeleine, nommée au
 « monde Marie Béron, fille de feu maître Nicolas
 « Béron, docteur en médecine demeurant à Chartres.

« Sœur Barbe de Saint-François, nommée au monde
 « Barbe Bernard, fille de feu Guillaume Bernard,
 « marchand de vin à Paris, et de Marie de Bouloigne,
 « sa femme.

« Sœur Marie de Saint-Dominique, nommée au
 « monde Barbe des Nots.

1. *Annales*, t. I.

« Sœur Jeanne de Sainte-Ursule, nommée au
« monde Jeanne Martin, fille de Mathieu Martin,
« orfèvre de la ville de Dieppe.

« Sœur Jeanne de Saint-Michel, du Montier, fille
« de noble homme Hierosme du Montier, sous-
« lieutenant de la vénerie du feu roi Henri qua-
« trième.

« Sœur Madeleine des Anges, Vaudelon, fille de feu
« Maître Michel Vaudelon, chirurgien du feu roi
« Henri, à Paris.

« Sœur Anne de Saint-Bernard, Claude de la Haye,
« fille de feu honorable homme François de la Haye,
« fourrier du roi Henri troisième, et de Catherine
« Béchard, sa femme.

« Sœur Marie de Sainte-Ursule, Marie Coton, fille
« de Jacques Coton, écuyer, sieur de Chénevoux pro-
« che de Lyon, et de feue damoiselle marquise de
« Tournon, sa femme.

« Sœur Marie de Sainte-Anne, Anne Collas, fille de
« Michel Collas, écuyer, sieur de Champgrand, et de
« damoiselle Madeleine Rebour, sa femme (naquit à
« Orléans).

« Sœur Marie de Saint-Paul, Nicole de Henu, fille
« de Jacques de Henu, maître apothicaire de Beau-
« vais, et de François Caruel, sa femme.

« Sœur Marie-Angélique, Marie Gelée, fille de
« noble homme Thomas Gelée, ci-devant conseiller
« du roi et maître ordinaire de sa chambre des
« comptes à Paris, et de défunte Charlotte Le Pré-
« vost, sa femme. »

Il y avait aussi deux converses : Renée Thomas et Françoise Leguisé ¹.

M^{me} de Sainte-Beuve, pour se conformer en tout à la Règle, désira en 1617 qu'un Visiteur soit envoyé au Grand Couvent : dom Eustache de Saint-Paul, prieur du monastère de Saint-Bernard de Paris, de la congrégation de Notre-Dame des Feuillants de l'ordre de Cîteaux, en reçut la charge. C'était naguère un des familiers de l'hôtel de M^{me} Acarie, et souvent on avait accueilli avec respect les avis du « petit M. Asseline ». Il n'eut que des louanges pour les bonnes religieuses qui « demeurèrent toutes encouragées et en même temps confuses de cette exhortation ». Mais en 1642 les Ursulines elles-mêmes confirmèrent pour leur visiteur — il l'était depuis plusieurs années par commission de l'archevêque — le P. Raymond de Saint-Bernard, provincial des Feuillants en la province de France ².

Enfin, en 1622, la maîtresse des novices essaya d'établir les Constitutions de l'Ordre qui furent d'ailleurs corrigées en 1640. Monseigneur de Gondi en approuva la rédaction, les faisant sceller de son sceau ; on les imprima seulement l'année suivante où pour la première fois des élections furent faites au monastère, au mois de juin : Mère Marie Béron dite de Sainte-Madeleine ayant été élue Supérieure, le chapitre nomma ensuite pour assistante Mère Cécile

1. *Archives du Grand Couvent de Paris*, conservées au monastère des Ursulines de Québec.

2. *Livre où sont couchés les actes des élections des Supérieurs, Visiteurs et Supérieures du monastère de Sainte-Ursule à Paris.*

de Belloy, dite de Sainte-Croix, et Mère Jeanne Vincent dite de la Conception, pour dépositaire.

Selon la Bulle, une congrégation devait accorder son assistance spirituelle aux Ursulines « afin qu'elles fussent formées et entretenues dans les principes conformes à leur Institut » : la Compagnie de Jésus qui avait la même mission d'instruire la jeunesse leur fournit des prédicateurs, des confesseurs et des conseillers.

III. — La mort de Madame de Sainte-Beuve.

La fondatrice des Ursulines habitait auprès du monastère une humble maison qu'une porte faisait communiquer avec la clôture; Monseigneur de Gondi l'avait ainsi permis pour éviter le long détour par la porte conventuelle. Elle y vivait pauvrement, ayant vendu meubles, tapisseries et vaisselle d'argent, « à la réserve d'une écuelle, une gondole, et quelques cuillères ». « Assise auprès du feu, dévidant et filant », elle recevait parents, amis et solliciteurs : le cardinal Barberini, légat du pape Urbain VIII et son neveu, vint même lui rendre visite. Mais elle se plaisait surtout en la compagnie de ses chères filles, quoi-qu'elle ne voulut jamais intervenir au chapitre; elle avait coutume de dire : « je suis libre avec chacune de vous en particulier et vous regarde toutes comme mes filles, mais quand je vous vois assemblées, il me semble que je suis en la présence des Anges et je tremble plus pour vous dire un mot que je n'ai

jamais fait devant les plus grands du monde ». A sa prière, M^{me} de Beauvillier, réformatrice des religieuses de Montmartre, et M^{me} de Gondi, abbesse de Poissy, passèrent quelque temps au Grand Couvent pour stimuler le zèle des Ursulines ¹.

Volontiers, M^{me} de Sainte-Beuve prenait la place des maîtresses dans les classes : elle apprenait la couture et le chant aux pensionnaires, qui s'appliquaient à imiter sa grâce et son maintien. La discipline alors s'était un peu détendue, « une maîtresse « générale des classes ayant représenté à la Supérieure que ne prenant point les jeunes filles à dessein « exprès de les faire religieuses, il n'était pas plus nécessaire de leur apprendre les cérémonies du chœur « que les autres exercices monastiques ». En 1628, une quatrième classe fut nécessaire pour décharger les trois classes encombrées : on lui donna le nom de Sainte-Madeleine en l'honneur de M^{me} de Sainte-Beuve. D'ailleurs, la statue de la Sainte était renfermée au jardin dans une petite grotte, auprès d'une reproduction du Saint Sépulcre : et le jardinier ne s'avisa-t-il pas un soir d'y « serrer des graines » ? On y fit en grande pompe une procession d'amende honorable.

M^{me} de Sainte-Beuve avait surtout grand soin des petites filles externes qui étaient alors au nombre de deux cents : les *Chroniques* (seconde partie) rapportent qu'on faisait « un merveilleux fruit avec bien des actes héroïques pour cette pauvre

1. *Chroniques des Ursulines*, première partie, ch. v.

jeunesse, laquelle n'était pas plus intelligente, plus propre, ni plus parfumée en ce temps-là qu'en celui-ci ».

C'est en 1630, au moment où M^{me} de Rambouillet réunissait autour d'elle la société précieuse, et quand dans le quartier Saint-Honoré, autour du Louvre et au Marais, s'élevaient les riches hôtels de brique rose, que la fondatrice du Grand Couvent s'en fut vers le pays « d'où plus on ne retourne », âgée seulement de soixante-huit ans; le 29 août, tandis que les religieuses au chœur récitaient les prières des agonisants, on crut qu'elle s'endormait. Tout alentour partagea la douleur des Ursulines; et la foule défila dans la chapelle ardente où le corps était veillé par les Jésuites; puis, « les Cordeliers la portèrent et les « prêtres de Saint-Jacques la conduisirent à l'église « des Ursulines qui était pareillement tendue de noir, « mais sans armoiries, parce que M. Molé, procureur « général, neveu de la défunte et exécuteur de son « testament, ne le voulut pas permettre, ni aussi « qu'on lui fît d'autres honneurs funèbres, sachant « ses intentions sur ce sujet. Il ordonna du luminaire « et des autres choses requises. La haute Messe fut « célébrée par Messire Jacques Charton, chanoine et « grand pénitencier de Notre-Dame de Paris, et « supérieur du couvent; un grand concours de peu- « ple y assistait. Après les encensements ordinaires, « on leva derechef le corps et on alla le présenter à « la porte conventuelle où toutes les religieuses le « vinrent recevoir; puis étant précédé d'elles et des

« ecclésiastiques, et suivi des pensionnaires tenant
« toutes un cierge blanc en main, il fut porté pro-
« cessionnellement dans le chœur des mêmes reli-
« gieuses et là enterré dans un cercueil de plomb.
« Il était aisé à juger de leur douleur commune par
« leur psalmodie lugubre, entrecoupée de soupirs et
« de sanglots; et à peine pût-on achever le service,
« les ecclésiastiques et tous les assistants fondant en
« larmes aussi bien qu'elles.

« La désolation de ces pauvres orphelines fut si
« grande qu'elles arrêtaient entre elles que, pour un
« de leurs derniers devoirs, elles la serviraient à leur
« réfectoire trente jours durant, mettant son cou-
« vert et ce qu'on lui présentait étant en vie, à sa
« place ordinaire, pour le donner après aux pauvres...
« Les mêmes religieuses firent tendre de deuil la
« chapelle que cette pieuse défunte avait fait ériger
« dans leur église en l'honneur de sainte Madeleine
« sa patronne, et mettre autour une ceinture d'armo-
« ries. Ce fut en cette chapelle que l'on dit un annuel
« pour le repos de son âme »¹.

Sur un des murs de l'église on lisait aussi cette inscription dans du marbre noir : « Au milieu du
« chœur des religieuses repose le corps de très noble
« et très vertueuse dame Madeleine Lhuillier, fille
« de M. le président Lhuillier et de dame Renée
« Nicolaï, et femme de M. de Sainte-Beuve, conseiller
« au Parlement : laquelle ayant passé trois ans en
« mariage, privée de son très cher époux, âgée de

1. *Chroniques*, première partie, ch. vi.

« vingt-deux ans seulement, elle est demeurée en veu-
« vage le reste de sa vie qui n'a été qu'un continuel
« exercice de piété et de charité, attachée à la terre
« seulement du corps; mais sa conversation ordi-
« naire était au ciel et ses plus agréables occupations
« étaient des choses de Dieu. Elle a de son vivant
« départi des biens à plusieurs maisons religieuses
« et les a employés libéralement en œuvres de cha-
« rité. Elle a fondé le noviciat des Jésuites à Paris;
« a fait bâtir ce présent monastère des religieuses de
« Sainte-Ursule, et ayant persévéré jusqu'au der-
« nier soupir en ces saintes actions, elle décéda le
« 29 août 1630, âgée de soixante-huit ans. Les reli-
« gieuses de ce monastère ont, non sans larmes, posé
« ce pieux monument à l'immortelle mémoire de
« leur très chère et très honorée fondatrice »¹.

1. *Chroniques*, première partie, ch. vi.

LES
CONSTITVTIONS
DES RELIGIEVSES
DE SAINTE VRSVLE,
de la Congregation
de Paris.

Divisées en trois Parties.



A PARIS,
Chez GILLES BLAIZOT,
pres la porte S. Marcel.

M. DC. XLVI.

Fac-similé du titre des *Constitutions* (1646).

CHAPITRE IV

LES URSULINES DANS LE SIÈCLE ¹

La charité des Ursulines du faubourg Saint-Jacques ne demeura point insensible aux malheurs de la guerre et aux embarras de Paris. Certes, la ville était le grand bureau des merveilles et le temple du goût : Le Sueur et Le Brun décoraient salons et galeries de l'histoire des Muses et des travaux d'Hercule; Mansart et Le Vau élevaient des maisons des champs au milieu de jardins fleuris, alors que Versailles n'était encore « qu'un simple château de cartes dont le moindre gentilhomme ne saurait tirer vanité », disait Bassompierre. Et puis, « deux sonnets partagent la ville, deux sonnets partagent la cour »; l'hôtel de Rambouillet tresse une guirlande à Julie; on applaudit le vieil Horace et les imprécations de Camille, on adore les fureurs de la belle Émilie.

1. *Annales des Ursulines du premier monastère de la Congrégation de Paris.*

Chroniques de l'Ordre des Ursulines, seconde partie : le progrès et la perfection du même Ordre en l'établissement des monastères de religieuses et les choses plus remarquables qui y sont arrivées.

J. LORIDAN : *Les voyages à Rome des Ursulines de Flandre*, 1684-1732.

Archives de la Congrégation de Notre-Dame à Moulins.

Cependant le cardinal de Richelieu mène partout la guerre contre les ennemis de la France et du Roi; malgré la vaillance des cadets de Gascogne qu'entraîne « le fifre aigu des camps ou la flûte des bois », les Espagnols s'avancent vers Paris. Au mois d'août 1636, l'alarme était si grande chez les religieuses de Crépy que le Grand Couvent leur offrit un asile : on congédia les écolières externes, et les pauvres réfugiées résidèrent là jusqu'à la sainte Catherine; d'autres venues de Noyon, reçurent aussi l'hospitalité ¹.

En 1649, la Fronde bouleversait Paris : déjà, redoutant le pillage, les Ursulines s'étaient empressées à faire « quantité de ballots des ornements de la « sacristie et d'autres hardes... mais, quand après « plusieurs jours employés à emballer, elles virent « que c'était une charge comme impossible à déménager, serrer et emporter, elles ne passèrent pas « outre et s'abandonnèrent à la Providence de Dieu, « lequel enfin dissipa ces craintes et les remit en « repos comme aussi toute la ville »². Lorsque les émeutiers menacèrent le Louvre et que l'on eut conduit précipitamment à Saint-Germain le petit roi tout effrayé, les vivres devinrent fort chers, les approvisionnements difficiles, et les religieuses durent faire leur pain elles-mêmes : « au temps de la plus grande « nécessité, la dépositaire ne sachant où prendre de « l'argent pour avoir du blé ou pour acheter du pain

1. *Annales*, t. II.

2. *Id.*

« que les boulangers mettaient presque au poids de
« l'or, un honnête homme veuf nommé M. Fausset,
« mourant en même temps, son principal héritier
« vint apporter au monastère la somme de six mille
« livres que feu sa femme y avait léguée. Toutes
« les religieuses reconnurent par là le soin paternel
« de leur Père céleste et augmentèrent leur confiance
« en Lui » ¹.

La ruine de la Picardie, dévastée par les aventuriers que la paix de Westphalie faisait inactifs, toucha tous les Parisiens; émues par l'initiative de saint Vincent de Paul, les Ursulines l'emportèrent encore en générosité : « elles tirèrent de leurs offices
« et autres lieux des choses dont elles remplirent un
« grand coffre, et de leurs cellules : ornements
« d'églises, habits, linge, grands tableaux, crucifix de
« prix, une figure d'argent de sainte Ursule valant
« deux cents livres, qu'elles envoyèrent au magasin
« général où l'on trouva qu'elles avaient surpassé
« en libéralité toutes les autres communautés religieuses » ².

Elles furent bien affectées à leur tour lorsque après l'entrée des troupes de Condé dans Paris, il y eut des troubles à l'Hôtel-de-Ville où fut assassiné M. Miron, maître des comptes et frère de la Mère des Anges.

Les voleurs mêmes visitèrent les Ursulines à plusieurs reprises, et leur audace alla jusqu'à percer

1. *Annales*, t. II.

2. *Id.*

un mur (1665)! M. de Pomereu, capitaine des gardes et frère d'une religieuse, fit poster des soldats auprès du monastère pendant quelques jours, et le calme revint ¹.

La bonne renommée des Ursulines leur fit aussi goûter les charmes de la société et de la conversation : si les reines et les princesses venaient volontiers au faubourg Saint-Jacques, M^{me} Marguerite de Lorraine, veuve du duc d'Orléans, l'honora surtout en voulant que ses filles, le jeudi saint de l'année 1661, s'en aillent y laver les pieds de treize enfants. M^{lles} d'Alençon et de Valois vinrent donc aux Ursulines « l'après-dînée et firent cette action de piété
« pour la première fois de leur vie, de très bonne
« grâce, et avec autant de dévotion et de majesté
« qu'on en devait attendre de leur excellente édu-
« cation. Cette cérémonie se fit dans le chœur des
« religieuses immédiatement après que la Supérieure
« eut lavé les pieds, à l'ordinaire; ayant pour cet
« effet préparé treize demoiselles pensionnaires de
« dix à douze ans. Ces deux princesses assistèrent
« ensuite à une partie des Ténèbres et sortirent peu
« après du monastère à cause que Madame leur mère
« leur avait donné ordre exprès d'en user de la sorte,
« crainte de troubler le recueillement des religieuses
« en un si saint jour » ².

Cette haute réputation attira dès les premières

1. *Chroniques des Ursulines*, seconde partie.

2. *Annales*, t. III.

années de la fondation, en 1615, la Mère Alix Le Clerc qui, avec Pierre Fourrier, instituait à Nancy la congrégation de Notre-Dame pour l'instruction des petites filles. Pierre Fourrier écrivait le 7 mars : « Il est non seulement expédient, mais du tout nécessaire que quelques-unes de nos sœurs visitent les dames Ursulines de Paris et séjournent quelques mois avec elles en leur monastère pour voir à l'œil, apprendre, retenir et rapporter en Lorraine la pratique et la disposition de tout ce qui se trouve là-dedans. » Il leur remit même un long mémoire :

« Les deux filles envoyées à Paris, étant admises
« en la maison des Ursulines, tâcheront prendre, pour
« la plus grande gloire et service de Dieu, connais-
« sance autant qu'il leur sera permis par les Dames
« de là, des Règles, des personnes, des lieux, des
« exercices, des biens, de l'habit et gouvernement de
« ladite maison pour en rapporter l'instruction et
« pratique en Lorraine...

« En tous les lieux et chacun d'iceux faudra con-
« sidérer la forme, longueur, largeur, hauteur, jour,
« situation et respect de chacun d'iceux à tous les
« autres, et ce qui se fait en chacun...

« Enseigner les pensionnaires et les externes, qui,
« par qui, quoi, combien de temps avant le dîner,
« combien après, et comment pour la piété, pour la
« lecture et écriture, pour les ouvrages, sous quelles
« conditions et les unes et les autres sont admises,
« retenues, renvoyées et notamment si l'école est
« gratuite pour les externes. Donner les punitions, à

« quels jours, heures et occasions, où, par qui,
« comment et quelles à chacune sorte de faute... » ¹.

Elles furent très édifiées pendant les deux mois qu'elles passèrent au faubourg Saint-Jacques, mais il reste peu de choses de leurs réflexions.

L'enthousiasme des Ursulines de Flandre qui s'arrêtèrent à Paris sur le chemin de Rome en 1691, puis en 1732, est bien plus éloquent et nous trace une image pittoresque et vivante du Grand Couvent :
« Nous eûmes l'honneur de manger les trois jours au
« réfectoire avec la communauté, en silence. Nous y
« eûmes de la bière fort agréable... Tous les jours,
« le matin, nous avons le thé pour déjeuner avec
« un peu de pain; car, depuis Cambrai, il n'y avait
« plus de beurre ni de bière... Il est certain qu'il y a
« des villes qui n'ont pas tant de circuit que celui
« que le Grand Couvent renferme dans ses murs; car,
« outre les bâtiments qui sont très étendus, chaque
« office a un corps de logis où se trouvent toutes les
« commodités qu'on peut souhaiter. Elles ont plu-
« sieurs jardins, des vignes qui fournissent des rai-
« sins suffisamment pour leur provision de vin; un
« grand bois d'arbres de marrons sauvages. Les
« haies du jardin sont en buis; mais il y a des ifs
« en quantité qui forment diverses figures, et le
« jardin à fleurs a de très beaux compartiments que
« l'on prend plaisir à examiner » ².

Ce joli tableau suggère une gravure de Pérelle ou

1. *Archives de la Congrégation de Notre-Dame à Moulins.*

2. J. LORIDAN, *Les voyages à Rome des Ursulines de Flandre.*

de Silvestre ; il nous montre aussi comme les couvents suivaient la mode charmante des jardins, tracés à la manière de Le Nôtre ; on croirait lire une lettre de M^{me} de Sévigné retirée dans son domaine des Rochers, ou quelque bavardage de M^{lle} de Scudéry s'attardant à travers des parterres aux jeux des fontaines. En dépit des alarmes et des épreuves, le sentiment de la nature pénétrait les cloîtres tout autant que les riches domaines ; et les Ursulines de Flandre auraient pu dire comme l'auteur de la *Clélie* : « Naturellement j'aime si fort les jardins que je ne puis jamais me résoudre d'en parler simplement en passant. De sorte que, comme je m'arrête volontiers en traversant un parterre, mon esprit s'arrête aussi facilement à décrire un beau lieu quand j'ai occasion d'en dire quelque chose » (*Clélie*, ix, 5).

Du Chapitre des coupes.

CHAPITRE XIX.

O Vtre les assen-
blées des Reli-
gieuses vocales qui se doi-
uēt faire en Chapitre de
temps en temps, & selon
l'occurence pour la deli-
beration des affaires ; le
Chapitre se tiendra vne
fois la semaine , au iour,
& à l'heure la plus com-
mode , auquel toutes les
Religieuses tāt Professes
que Nouices , tant du
Chœur que Conuerses
K iij

CHAPITRE V

LA RELIGIEUSE URSULINE ¹

« O divine, ô charmante loi ! » (RACINE).

Au xvii^e siècle, la vocation religieuse était tout naturellement une destinée habituelle aux jeunes filles du monde : le frère aîné était à l'armée, le cadet dans les ordres ; après qu'on en eût fait quelque temps les honneurs, une des plus jolies filles de France épousait un beau capitaine ; et, sans bruit, sa sœur disparaissait dans un cloître.

Aussi, serait-on tenté de considérer les religieuses de ce temps sous les traits de Marie-Blanche de Grignan s'en allant dès l'âge de cinq ans chez les Visitationnaires d'Aix, alors que naguère encore elle babillait : « et tateti, et totata »² auprès du feu de sa grand'mère. Plus émouvant, sous le pinceau de Philippe de Champaigne, est l'ex-voto du monastère de Port-Royal, dont Pascal et Sainte-Beuve devaient exagérer

1. *Annales des Ursulines du premier monastère de la Congrégation de Paris.*

Th. LAVALLÉE : *Mémoires des dames de Saint-Cyr.*

Constitutions des Ursulines de la Congrégation de Paris : II. Des vœux, clôtures et autres constitutions religieuses. — III. Des élections et offices.

2. Lettre de M^{me} de Sévigné à M^{me} de Grignan, Noël 1671.

l'austérité. La vocation de M^{me} de Chantal avait été une tragédie, toute semblable à celle de Marie de l'Incarnation, cette Ursuline de Tours qui s'en fut au Canada, malgré les protestations de son fils Claude et de tous les siens, porter « au péril de la mer et des barbares » l'esprit et l'amour de la France. Dès 1639 d'ailleurs, on avait fait ce projet au Grand Couvent de Paris, mais l'autorisation en fut refusée.

Il nous plaît davantage de contempler le doux visage de celles qui sans éclat ni tapage répondaient à l'invitation de leur cœur : ce sont les filles charmantes de Racine qui passent devant nous et nous les reconnaissons toutes : Babette et Nanon, ToINETTE et Madelon.

Les Ursulines étaient sans doute les sœurs de celles-ci : jeunes filles du monde que les souvenirs de la vie conventuelle y retenaient ou y rappelaient après le temps de leur éducation ; à moins qu'élevées à la maison par des précepteurs de latin et d'italien ou des maîtres de grammaire, elles ne se réjouissent de répandre leur culture. C'était une si généreuse tentation que de faire son salut, non point dans le bonheur de la vie contemplative, mais dans le rôle actif des éducatrices que préparait le quatrième vœu ! Et parfois aussi, en ce temps-là, on pouvait faire la conquête de nouvelles catholiques : ainsi, en 1632, on confia au Grand Couvent le soin des trois filles de M. Guénault, médecin du prince de Condé, toutes trois « hérétiques » et dont la conversion parut dès

l'abord bien incertaine ¹. Les Ursulines en usèrent discrètement avec elles, les traitant comme les autres pensionnaires, par grande douceur et tendre charité. Le préambule des *Annales* nous offre un symbole de la religieuse, pareille au grand prêtre du Temple, dont la robe était alourdie de clochettes qui sonnaient à tous ses mouvements. Ainsi le maintien, le calme et les recherches infinies de son zèle faisaient l'Ursuline toute « parlante ».

Les filles de M. Guénault entendirent bientôt ce langage, et l'une après l'autre, ayant durement résisté, se rendirent à la religion catholique; et même la seconde voulut demeurer au monastère où elle prit le voile, conduite par M^{lle} de Bourbon qui fut plus tard la duchesse de Longueville. Et l'on ne saurait y soupçonner aucune influence puisque les *Règlements* préviennent de ne point révéler mal à propos aux enfants les joies secrètes de la vie religieuse.

Disons à ce sujet que les Ursulines ne parlent point, à notre grand regret, d'une élève qui fut chez elles parmi les plus illustres et les plus rebelles : Françoise d'Aubigné, devenue plus tard le soutien d'un poète infirme avant d'être choisie pour la conseillère d'un roi. L'embarras est grand si l'on consulte les mémoires des Dames de Saint-Cyr, les souvenirs de M^{me} de Caylus et la correspondance de M^{me} de Maintenon; on croit reconnaître partout la présence et peut-être la crainte de sa toute-puissance; alors, notre confiance

1. *Annales des Ursulines*, t. II.

se trouble et les travaux du siècle dernier ne la réconfortent point. Il est probable qu'en 1648 Françoise, âgée de treize ans et qui sortait de la maison des Ursulines de Niort (sa valeur d'éducatrice et son intelligence y avaient été déjà remarquées) vint au Grand Couvent du faubourg Saint-Jacques : elle y fut reçue à titre gratuit, conformément à la « fondation » de M^{me} de Sainte-Beuve pour l'éducation de six jeunes filles pauvres, la Supérieure étant alors, pour la quatrième fois, la vénérée Mère Marie Béron dite de Sainte-Madeleine. La famille de la jeune hérétique avait réclamé pour elle une ferme sévérité. Mais cette lettre de la victime écrite à M^{me} de Villette, dans un style archaïque qui nous surprend, peut-elle être vraisemblable?

« De Paris, ce 12 octobre 1649.

« Madame et Tante.

« Le ressouvenir des grâces singulières qu'il vous
« a plu faire tomber sur de pauvres petites abandon-
« nées, me fait tendre les mains devers vous et vous
« supplier d'employer votre crédit et vos soins à me
« tirer de céans, la vie m'y étant pire que mort.
« Ah! Madame et Tante, vous n'imaginez l'enfer que
« m'est cette maison soi-disant de Dieu, et les rudoie-
« ments, duretés et façons cruelles de celles qu'on a
« faites gardiennes de mon corps, mais de mon
« âme Non, pour ce qu'elles n'y peuvent joindre.

« Rivette vous dira tout au long mes angoisses et
« mes souffrances, étant céans seule et unique à qui
« me fier. Vous supplie derechef, Madame et Tante,
« de prendre en pitié la fille de votre frère et humble
« servante

Françoise D'AUBIGNÉ »¹.

Dans cette « geôle de jeunesse captive », les Dames de Saint-Cyr nous content pourtant qu'on fit, à la satisfaction de la petite raisonneuse, des controverses entre un pasteur et un prêtre catholique; qu'enfin, elle fut touchée par la grâce. Sans doute même y revint-elle, peu après la mort de Scarron, pendant quelque temps. Quoi qu'il en soit, on sait beaucoup mieux comment, vingt ans plus tard, M^{me} de Maintenon fondait Saint-Cyr, grâce à l'expérience, à l'autorité et au dévouement d'une Ursuline de Rouen, M^{me} de Brinon, qui fut assez mal traitée; on sait aussi comment le règlement des Dames de Saint-Louis traduit fidèlement et adapte à l'institution royale les Constitutions des Ursulines... « Mais ceci est une autre histoire ».

Les *Règlements* (1705) et les *Constitutions* (1646) de la Congrégation de Paris énumèrent les devoirs de chaque obédience, et surtout des emplois qui avaient rapport aux pensionnaires; on y trouve tout au long la Règle de saint Augustin dont la Supérieure donnait lecture chaque semaine, le détail des

1. Th. LAVALLÉE, *Mémoires des Dames de Saint-Cyr*.

vœux, clôtures et autres constitutions, avec des réserves « pour ne gêner les consciences tendres, aux
« manquements qu'elles pourraient faire à la pratique de telles choses qui n'ont été données par
« précepte, mais plutôt par avis et adresse à ce qui
« était le plus parfait. C'est pourquoi on a retranché
« les termes qui étaient plus sévères et exacts, afin
« de n'y laisser que ce qui peut être plus facilement
« pratiqué en la matière des susdites vertus » (1646).

On serait assez curieux de connaître la vie quotidienne de quelque religieuse, et l'on voudrait qu'elle eût précisément une « conscience tendre » avec le visage charmant des figures qu'a peintes Le Sueur. Or, en 1635, mourait au faubourg Saint-Jacques la Mère des Anges Vaudelon, fille d'un chirurgien de Henri IV, « très musicienne et pleine de grâce »¹ : elle sera notre guide.

Quatre heures² :

« Mère des Anges » s'est éveillée, elle a revêtu la robe de serge noire, la ceinture de cuir avec la croix ; elle dispose sur son front le voile noir et la toile claire ; puis, elle chausse des souliers de gros cuir si lourds à ses pieds délicats encore meurtris des engelures de l'hiver³. Elle met en bon ordre paillasse, matelas et couverture, s'attardant un instant à écou-

1. *Annales des Ursulines*, t. II.

2. *Constitutions des religieuses Ursulines de la Congrégation de Paris*, t. II : des vœux, clôtures et autres constitutions religieuses.

3. *Id.*, t. II, ch. xx : des vêtements et de la netteté.

ter les aubades qui s'envolent des arbres voisins. Toutes se rassemblent à la chapelle et se recueillent jusqu'à l'Angelus, à cinq heures et demie; on dit en commun les Heures, avant la seconde oraison. Enfin, à sept heures, la messe réunit tout le Grand Couvent¹ : c'est en 1614 que la psalmodie avait remplacé le chant dont le soin risquait de détourner de l'accomplissement parfait du quatrième vœu², et l'on se contente « d'un ton tout droit et sans notes, observant les pauses et accents, évitant la précipitation »; aux fêtes solennelles seulement, l'on prenait « le ton haut ». Mais la psalmodie, encore que monotone, est une harmonie; et les pensionnaires se surprenaient parfois à rêver au son de la voix charmante de la Mère des Anges. Cette voix enchantait aussi les religieuses qui prenaient part à la lecture en commun.

Puis, chacune étant à son emploi, en classe ou à son office, la religieuse s'est activement employée à secourir la lingère, pour venir en aide à la famille d'une pauvre petite externe, tandis qu'à l'infirmerie elle veillait et distrayait une sœur âgée et malade. A dix heures et demie cependant, elle est à la première table du dîner et elle demeure à la récréation jusqu'à l'Angélus de midi.

A deux heures un quart, toutes les religieuses sont à Vêpres; et celles qui sont empêchées de venir à

1. *Constitutions*, t. II, ch. xxv : de l'ordre des heures des exercices du jour.

2. *Annales*, t. I.

l'oraison du soir la font alors. Mais aujourd'hui, comme chaque semaine, ce sont les « coulpes »¹. Écoutons un peu : l'une s'accuse d'avoir par impatience heurté et endommagé un chandelier à la chapelle, une autre d'avoir tardé à ouvrir à des visiteurs; celle-ci n'était point à l'heure au réfectoire, celle-là a regardé curieusement à la grille du parloir et a négligé la cuisson des confitures. Mais au Grand Couvent du faubourg Saint-Jacques, on ne dénonce point des fautes très graves comme seraient : « rebellion, batteries et séditions notables »; et les pénitences qu'impose la Mère Supérieure ne sauraient être cruelles. Néanmoins, tous les vendredis, les religieuses se donnaient la discipline pendant la longueur du *De Profundis*².

A quatre heures un quart, on dit les litanies de la Vierge, on fait oraison; et à cinq heures le dîner appelle au réfectoire. Après la récréation, l'Angélus sonne la fin du jour : « benedicite, lux et tenebrae, Domino : benedicite, fulgura et nubes, Domino ». C'est le temps des Matines, et l'examen; on lit aussi le point d'oraison du lendemain. Et dans le silence chacune regagne sa cellule : la Supérieure bénit toutes ses enfants, les portes sont soigneusement fermées; et avant neuf heures tout dort³. Mère Marie des Anges, bonsoir!

1. *Constitutions*, t. II, ch. xix : du chapitre des coulpes.

2. *Id.*, t. II, ch. xvii : de la pénitence.

3. *Id.*, t. II, ch. xxv : de l'ordre des heures des exercices du jour.

Les grands offices, les jeûnes du Carême et de l'Église troublaient à peine l'ordre des exercices; pour l'abstinence, elle était ordinairement allégée selon la charge et les devoirs de chacune; et la collation la plus stricte comprenait seulement trois ou quatre onces de pain, un peu de liquide et des fruits¹.

Les Sœurs converses (on les appelait : *sœur*, en effet, et les religieuses de chœur : *mère*) remplaçaient les Vêpres et les Heures par des prières plus simples : pour les unes, un Pater et un Ave; pour les autres, cinq Pater et cinq Ave². Et toute la journée s'écoulait dans les travaux serviles, de l'Angélus de l'aube à l'Angélus du soir :

« *benedicite omnia opera Domini, Domino* ».

1. *Constitutions*, t. II, ch. XVIII : du jeûne et de l'abstinence.

2. *Id.*, t. II, ch. XXVI : le devoir des sœurs converses.

La journée d'une Religieuse.

- 4 heures. — Lever, Oraison.
5 h. 30. — Angélus, Heures, Oraison.
7 heures. — Messe, *Règlement*¹.
10 h. 30. — Dîner, Récréation.
12 heures. — Angélus.
12 h. 15. — *Règlement*.
2 h. 15. — Vêpres.
3 heures. — *Règlement*.
4 h. 15. — Litanies, Oraison.
5 heures. — Souper, Récréation.
7 heures. — Angélus, Matines, Oraison.
9 heures. — Coucher.
-

1. Selon les *Constitutions* et les *Règlements*, il faut entendre par ce mot le devoir particulier et l'emploi de chaque religieuse.

CHAPITRE VI

LA VIE DANS LE CLOITRE¹

« Les Ursulines de Caen ayant donné l'habit religieux à M^{lle} Jourdanie de Saint-Michel, unique et fort riche nièce de la fondatrice et Supérieure de leur couvent où elle était en pension depuis quelque temps, le Roi à qui elle était demandée en mariage, comme prince très pieux, ne voulut pas qu'on lui ôtât le voile, mais commanda qu'elle sortît de Caen et qu'on la lui amenât à Saint-Germain-en-Laye, ce qui fut fait étant accompagnée de deux religieuses professes du même lieu; et sur la résolution qu'elle témoigna d'être religieuse, Sa Majesté ordonna qu'on la conduisit au Grand Couvent des Ursulines de Paris pour y éprouver sa vocation et y faire son noviciat, signifiant par ce sujet sa volonté là-dessus par une lettre de cachet adressée à la Supérieure afin qu'elle en prît soin...

« Monseigneur l'archevêque étant venu l'inter-

1. *Annales des Ursulines du premier monastère de la Congrégation de Paris.*

Constitutions des religieuses de Sainte-Ursule de la Congrégation de Paris.

Règlements des religieuses Ursulines de la Congrégation de Paris, livre I : de ce qui concerne l'instruction des petites filles. Première partie : des pensionnaires.

« roger dans la clôture, trouva sa vocation assez
« chancelante... elle l'avoua et Monseigneur la fit
« sortir et la mit entre les mains de quelques dames
« qu'il avait amenées, lesquelles lui ôtèrent le voile
« et la revêtirent de l'habit séculier. Quinze jours
« après, elle épousa un gentilhomme nommé M. du
« Mont qui était le parti que le Roi avait toujours
« prétendu lui donner »¹.

Ce joli roman, très bref et très heureux, nous fait songer à une lointaine aïeule de Primerose, et nous oserons poursuivre le conte : tandis que la neige tombe lentement sur la rivière de Seine, il fait bon, dans le grand hôtel paisible de l'île Saint-Louis, rappeler, au coin du feu, les scrupules et les inquiétudes d'autrefois. Et nous écouterons M^{lle} de Saint-Michel dire à M. du Mont tout le trouble qu'elle ressentit en pénétrant dans le Grand Couvent.

— Vous saurez d'abord, dit-elle, que l'on prend l'habit après trois mois de probation et un examen de vocation (cf. page 84), et que le noviciat dure deux ans : la première année est consacrée à tous les « exercices de la religion », tandis que l'accomplissement du quatrième vœu est l'emploi de la seconde, avant que l'on fasse profession².

Le costume est sans affectation : en 1617, on avait renoncé à certains « attifets » qui encombraient la

1. *Annales des Ursulines*, t. II (1638).

2. *Constitutions*, t. II : de la réception des postulantes à la religion, habit et profession.

coiffure, et sur les conseils du Visiteur les guimpes avaient été déchargées de « gros plis en godrons »¹; sur une robe de serge noire unie, une ceinture de cuir était fermée d'une boucle de fer à la manière franciscaine. Le linge était de toile commune, et les chaussures de cuir noir; un bandeau de toile blanche dissimulait le front et les cheveux; le voile noir se doublait de toile de lin blanche, sans empoix, comme celle de la guimpe; et par-dessus se plaçait le petit voile d'étamine que l'on abaisse au parloir. Le grand manteau noir était réservé aux Offices; et pour témoin de tous ces détails, on conservait aux archives « la forme d'une religieuse habillée de même étoffe et en la manière qui est présentement en usage »².

A Paris, comme à Caen, la charge de *portière*³ est confiée à une religieuse des plus prudentes, aidée autant qu'il est nécessaire pour ne point tarder à satisfaire les visiteurs; la première portière a part au conseil des *discrètes*, qui assistent la Supérieure. C'est elle en effet qui introduit au parloir parents et amis, qui laisse pénétrer tailleurs et couturières, chirurgiens et entrepreneurs, le confesseur aussi pour une maladie grave. Mais la clôture est si étroite chez les Ursulines que l'entrée n'en est point donnée aux religieuses des autres ordres. Et tout un céré-

1. *Annales*, t. I.

2. *Constitutions*, t. II, ch. xx : des vêtements et de la netteté.

3. *Id.*, t. III : des élections et offices, ch. x : du devoir de la portière.

monial muet accompagne le médecin ou l'ouvrier dans le monastère : il a deux religieuses pour escorte, qui agitent une sonnette afin que leurs sœurs prévenues se retirent promptement ou se dissimulent sous le voile ; la nuit, on porte au moins trois lumières. Et les *Constitutions* précisent au chapitre II (des vœux, clôtures et autres constitutions religieuses) : « pour les lieux écartés comme les caves et greniers, « il n'y aura moins de trois religieuses pour les « garder, n'était que les dits ouvriers fussent enfermés « à la clé, lors il ne sera besoin de les garder ». La portière encore remet la correspondance soit à la Mère Supérieure soit à la Maîtresse Générale des pensionnaires, sans jamais accepter aucun billet secret. Elle veille chaque soir à la fermeture des portes du tour et des parloirs.

M. du Mont avait un souvenir effrayé du *parloir*¹ : peut-on se figurer ces deux grilles, l'une de fer et l'autre de bois, ce volet et ce rideau qu'on tire, et la contrainte d'une surveillance, sans le moindre petit guichet ? Et la demi-heure d'entretien était supprimée le dimanche, les jours de fêtes, pendant l'Avent et le Carême ! Aussi sommes-nous bien surpris aujourd'hui de la liberté que nous décrit « la vie de Marianne » et des propos mondains et charmants que l'on échangeait dans d'autres couvents. Et Sainte-Beuve nous évoque d'une façon plus tragique,

1. *Constitutions*, t. II, ch. v : des parloirs. — Il s'agit ici du parloir des religieuses. Pour le parloir des pensionnaires, voir p. 93.

mais combien plus vraisemblable, l'entrevue de M. Arnauld et de la Mère Angélique, dans la fameuse journée du guichet.

Mlle de Saint-Michel avait été introduite, à son arrivée, auprès de la *Mère Supérieure* qui était cette année-là Mère Béron de Sainte-Madeleine, fille de Maître Nicolas Béron, docteur en médecine, demeurant à Chartres : elle se trouvait alors très affairée par des soucis domestiques. Car la charge de Supérieure réunit chez les Ursulines des devoirs multiples de direction, de surveillance et de conseil ¹.

Tout d'abord, à la chapelle, au chapitre, aux repas, elle préside; matin et soir, elle visite les cellules des religieuses. Secourue par l'Assistante, elle ouvre et ferme les portes du monastère, elle parcourt les classes et les dortoirs des pensionnaires. Elle doit aussi se tenir au courant des travaux des « officières », lingère et boursière ou dépositaire, et examiner les comptes de la maison. C'est elle qui décide des aumônes et des dépenses comme des pénitences; les baux, les contrats portent sa signature. Enfin, aidée du Chapitre, l'examen des postulantes, l'observance des Constitutions, les relations avec le Supérieur et le Visiteur étaient son principal souci. Et l'on venait en 1638 de perdre la Mère Gabrielle de tous les Saints, de Marinville, fille d'un « conseiller aux Conseils d'état et privé de Son Altesse de Lorraine et premier

1. *Constitutions*, t. III, ch. IV : des devoirs de la Supérieure.

Secrétaire de ses commandements » et qui était fort écoutée pour sa science en la doctrine chrétienne ¹.

Or, le couvent manquait d'eau : les fontainiers qui n'avaient point alors une intègre conscience professionnelle, favorisaient certains clients aux dépens de la Communauté; et l'embarras était grand, surtout dans la cuisine qui pourvoyait à la nourriture de quatre-vingts religieuses et de presque autant de pensionnaires. La Mère Jeanne de la Conception Vincent, fille d'un marchand drapier de Dieppe et dépositaire, suggéra de creuser un puits et de poser des canaux dans la propriété même; cette construction à grand frais n'allait pas sans inquiéter beaucoup la Mère Supérieure.

Trois années auparavant, on avait dû clore de murs un terrain de quatre arpents situé au-delà du jardin des religieuses et qui s'étendait jusqu'au faubourg Saint-Márceau : les habitants d'alentour n'y venaient-ils point chercher de bonne terre et déposer « des immondices qui pouvaient infecter le monastère »? Une dame de qualité, M^{me} de Broue, voulut d'ailleurs contribuer à cette dépense; et les Ursulines reconnurent là, comme dans la richesse de ce nouveau verger, une récompense providentielle, puisqu'elles avaient récemment donné l'hospitalité à des religieuses de Noyon qui fuyaient devant les troupes espagnoles. Et puis, en 1638, alors que le Roi avait placé solennellement la France sous la protection de Notre-Dame, la Mère Béron de Sainte-Madeleine

résolus de Lui confier le monastère du faubourg Saint-Jacques: ils'en fit une consécration le 3 octobre¹.

La perfection de la règle appartenait aussi à la Supérieure, et l'avertissement aux nouvelles *Constitutions* de 1646 le répétait encore : « il n'y a point de
« premiers essais qui n'aient leurs imperfections, ni
« de législateurs ou fondateurs qui puissent au com-
« mencement prévoir tous les événements qui pro-
« céderont ensuite des premières lois et établisse-
« ments : l'expérience qui est la maîtresse de toutes
« choses, et le temps qui est le père de la vérité, ont
« fait reconnaître qu'encore que ceux qui ont rédigé
« par écrit les premières Constitutions, ayant été
« personnes de grande science et vertu, et bien
« expérimentées des choses de régularité, néanmoins
« ils y ont laissé quelque chose à ajouter, diminuer
« ou expliquer, soit pour les jeûnes et abstinences,
« soit pour la récitation du grand office, soit pour
« les communions et réception de sacrements, soit
« pour les exercices spirituels et rénovation des
« vœux, soit pour l'élection et devoir des officières,
« ou pour les fondations. Et notre saint Père le Pape
« Paul V, en la bulle de l'établissement du monas-
« tère de Paris, donne pouvoir... de changer les cons-
« titutions quand besoin serait, selon l'occurrence du
« temps et des occasions ».

Et le 1^{er} janvier 1641, les Ursulines de Paris reçurent chacune avec joie le recueil imprimé des *Constitutions*. Quelques mois plus tôt, le 23 mai, Mon-

I. *Annales des Ursulines*, t. II.

seigneur Jean-François de Gondi en avait approuvé la nouvelle rédaction : Jésuites, Feuillants, docteurs en Sorbonne et conseillères, réunis et consultés, avaient suggéré de si heureuses corrections que bientôt, à travers tout le royaume, les filles de Sainte-Ursule les acceptèrent tour à tour, de Moulins en Bourbonnais au Havre de Grâce, et de Bourges à Noyon.

L'élection de la Supérieure¹ était un des événements les plus graves de la vie du monastère : un mois auparavant, on devait s'en taire soigneusement, et si quelque conspiration était découverte, les coupables étaient privées de leur voix. Les prières des quarante heures précédaient le vote; et le matin du jour dit, il y avait messe du Saint-Esprit, avec chant du *Veni Creator*, et communion générale. L'évêque et le Supérieur se tenaient généralement à la grande grille de l'église, assistés de deux religieuses. Puis, chacune des *vocales* déposait dans une boîte un billet semblable qui portait le nom d'une d'entre elles, ayant cinq ans de profession et âgée d'au moins trente ans. Pour les malades, trois religieuses des plus vénérables s'en allaient chercher leur bulletin, l'enveloppaient d'un autre papier « cacheté de cire d'Espagne ». Et puis, c'est le rite accoutumé : le président et ses aides comptent les billets, ils les ouvrent, dictent les noms, et l'on proclame le résultat, mais sans chiffre; dans le secret, pour un instant, l'on est déçu ou bien surpris; et puis aussitôt,

1. *Constitutions*, t. III, ch. III : de l'élection de la Supérieure.

avec tout son cœur, on chante le *Te Deum*, cependant qu'on brûle les petits billets.

Déjà, la nouvelle Supérieure réunit le Chapitre pour le choix de son Assistante, de la Zélatrice, de la Dépositaire; avec elles, elle désignera la maîtresse des pensionnaires, celle des novices, la portière. Et, seule, elle nommera boursière, lingère, maîtresses des classes. Dans quelques jours, peut-être, un lourd procès va accabler la maison; des troubles politiques inquiéteront la ville. Mais tout ce jour n'est qu'à la joie : et les cloches annoncent dans le ciel cet heureux avènement.

Cependant, le temps avait passé dans l'hôtel de l'île Saint-Louis depuis le soir où M. du Mont écoutait les souvenirs de sa jeune femme. Il rêve encore, au chant du grillon du foyer, à la douceur tendre de vivre, quand des voix claires l'éveillent en souhaitant : « bonsoir, Papa ». Il retient un instant tout près du sien les jolis visages émus qui vont disparaître demain pour entrer à leur tour au grand couvent des Ursulines. On s'y pressait alors aux instructions que donnait sur la doctrine chrétienne la Mère Anne de Saint-Benoît de la Haye, tandis que la Mère de la Nativité (Judith le Proust de Beaulieu), maîtresse générale des classes, faisait grande réputation au monastère par le zèle et le soin qu'elle apportait à l'éducation des petites filles ¹.

Un trousseau très simple avait été préparé pour

1. *Annales des Ursulines*, t. II, année 1649.

les nouvelles pensionnaires et, à leur entrée, il fut remis à la *boursière*¹. Car la boursière avait un office des plus importants : on lui confiait l'argent, le linge et la vaisselle des élèves. Elle en inscrivait le détail sur un grand livre, s'informait si les parents désiraient que les menues fournitures de classe fussent procurées à leurs filles par le couvent ou s'ils y pourvoiraient : à huit ou dix ans, que de rubans perdus dans le jardin, de dés égarés dans la salle de travail, de lacets cassés, de soies gaspillées ! Tout cela était noté sur un autre grand livre, avec les réparations des chaussures et l'entretien du linge. Mais les *Règlements* (1705) l'avertissent « qu'elle doit
« donner les choses aux pensionnaires au même prix
« qu'elle les achète, bien qu'elle les ait eues à meilleur marché qu'elles ne se vendent en ville, ne lui
« étant permis de prendre dessus que le port, le
« remboursement des pertes qui y pourraient subvenir, et ce qu'elle doit fournir au général des
« pensionnaires comme canifs, papier pour les lettres
« et pour l'orthographe » (ch. XI, 17). Elle accompagnait les élèves au parloir.

*La lingère*² aussi possédait un registre : elle y tenait le compte du linge de chacune avec l'indication des « marques » personnelles ; elle le faisait, chaque semaine, blanchir avec celui des religieuses, l'ayant cousu tout ensemble « avec du gros fil » ; puis, elle le raccommodeait pour les plus jeunes ; les aînées

1. *Règlements*, ch. XI : règlement de la boursière.

2. *Id.*, ch. X : règlement de la lingère.

faisaient elles-mêmes ce travail dans leur classe d'ouvrages manuels. Le mercredi et le samedi, elle s'en allait déposer le linge propre sur le lit des pensionnaires; et même, on prévoit qu'elle « fera savon-
« ner leurs colets et mouchoirs de col, qu'elle accom-
« modera proprement toutes les semaines, les mouil-
« lant et étendant sur des ais de sapin, ou les faisant
« sécher sur la platine, ou bien se servant des fers
« propres à cela; on usera d'autre manière suivant
« l'usage du pays » (ch. x, n^o 9).

Il passe devant nos yeux l'image de Sœur Marie du Saint-Esprit Girette : les *Annales* (t. II, année 1638) nous rapportent qu'elle était « dite à l'humilité » et fille d'un laboureur normand : son emploi était à la couture. Sans doute, s'en allait-elle parfois ranger les coffres des dortoirs, rétablir le bon ordre; discrète et silencieuse, elle réparait aussi les matelas, les couvertures.

Car les *sœurs converses*, qui n'étaient point obligées par un quatrième vœu, devaient cependant servir de leur mieux les pensionnaires et leur donner le bon exemple; elles faisaient à l'habitude les humbles travaux de cuisine et de ménage. Mais ils n'étaient point sans importance, puisque le chapitre VII des *Constitutions* représente « le soin que l'on doit avoir de la nourriture et du vêtement » des petites filles; « surtout l'on aura soin de leur
« nourriture corporelle, leur donnant de bon pain et
« de bonnes viandes, en quantité et aussi souvent

« qu'il est nécessaire, sans excès de trop ou de trop
« peu, qui puisse intéresser leur santé ou donner
« occasion d'une juste plainte, se comportant en leur
« endroit comme vraies et charitables mères et
« s'accommodant à toute heure à leurs nécessités et
« infirmités... ».

D'ailleurs la Maîtresse Générale des classes examinait de temps à autre les portions, tout comme elle visitait une fois l'an le linge de chacune pour y faire remplacer les morceaux usagés. On révérait, aux Ursulines, pour l'attention qu'elle avait donnée à ces détails, la mémoire de la Mère Barbe Bernard de Saint-François, « fille d'une honnête femme marchande de vin », qui fut la première professe de l'Ordre : devenue lingère du couvent en même temps que maîtresse générale, elle usait pour elle-même de misérables haillons, s'infligeait de pénibles austérités, et elle mourut à trente-deux ans, en 1616, peu après le décès d'une pensionnaire qu'elle avait implorée de prier pour sa mort. Ses instructions sur la doctrine chrétienne enchantaient ses auditeurs; et sans cesse elle inventait une procession nouvelle avec des images de dévotion, quelque pieux exercice comme les offices de saint Charles Borromée que l'on venait de canoniser et qui, dès 1568, avait pris les Ursulines sous sa protection ¹.

Tel était l'ordre qui régnait au grand couvent du faubourg Saint-Jacques et dont les *Règlements* mon-

1. *Annales des Ursulines*, t. I, année 1616 : mort de la première professe et abrégé de sa vie.

trent assez l'esprit : « les religieuses Ursulines étant
« principalement établies pour s'employer à l'ins-
« truction et conduite des jeunes filles, et obligées
« par leurs Constitutions de recevoir à ce sujet des
« pensionnaires dans leurs monastères, il est néces-
« saire pour qu'elles s'en puissent bien acquitter, et
« pour éviter le désordre et la confusion que la mul-
« titude des personnes et d'occupations a coutume
« d'apporter, que toutes choses soient réglées en
« sorte que chacune, sans préjudice à sa propre per-
« fection, puisse procurer celle des filles qui lui sont
« commises » (Livre I, ch. 1).

Procès-verbal d'examen de Marie-Catherine de Sarrazin de Chambonnet, fille de noble Louis de Sarrazin, seigneur de Chambonnet, et de dame Marianne de Valescure (6 juillet 1740) :

« L'an 1740 et le cinquième jour de juillet, nous,
« Étienne Jaufroy, prêtre licencié en l'un et l'autre
« droit, archidiaire de la cathédrale de Mende et
« vicaire général de Monseigneur l'Illustrissime et
« Révérendissime évêque de Mende, nous nous som-
« mes transporté à dix heure du matin au couvent
« des religieuses Ursulines dudit Mende, et nous
« avons fait appeler au parloir Sœur Marie-Catherine
« Saint-Denis de Chambonnet, novice portant le
« voile blanc depuis trois ans et demi, pour l'exa-
« miner sur sa vocation à l'état religieux, laquelle
« dite sœur novice a comparu devant nous dans le
« parloir et a promis de nous dire la vérité et nous
« l'avons interrogée comme s'en suit : interrogée de
« son nom, surnom, âge et qualité, a répondu qu'elle
« s'appelait Marie-Catherine de Sarrazin de Cham-
« bonnet, qu'elle était née au Chambonnet, paroisse
« de Pontails, diocèse d'Uzès, le 3 décembre 1721,
« quelle était fille de Louis de Sarrazin, seigneur de
« Chambonnet, et de dame Marianne de Valescure.
« Interrogée du motif qui la porte à se faire reli-
« gieuse et depuis quel temps elle a ce désir, a ré-

« pondu que son motif était parce qu'elle avait connu
« qu'elle ferait mieux son salut dans la religion que
« dans le monde et que son désir d'être religieuse
« datait depuis plusieurs années.

« Interrogée si elle avait bien examiné et consulté
« si sa vocation venait de Dieu, a répondu qu'elle
« avait fait sur cela ses plus sérieuses réflexions,
« qu'elle avait fait beaucoup de prières pour deman-
« der à Dieu la grâce de connaître l'état de vie
« auquel Il l'appelait, et enfin qu'elle avait consulté
« et pris l'avis de plusieurs directeurs.

« Interrogée si ses parents ou autres personnes ne
« l'avaient point pressée à être religieuse, a répondu
« que les sollicitations ni la crainte n'avaient aucune
« part à sa vocation. Interrogée si elle ne s'était
« pas déterminée à se faire religieuse par dépit ou
« quelque autre motif semblable, a répondu encore
« qu'elle ne voulait faire ses vœux de religion que
« parce qu'elle avait compris que son salut serait
« plus en sûreté dans un couvent que dans le
« monde.

« Interrogée si elle connaissait l'étendue de toutes
« les obligations de l'état religieux qu'elle était sur
« le point d'embrasser irrévocablement et si elle
« était sincèrement résolue de les garder, elle a
« répondu qu'elle avait travaillé durant trois ans et
« demi qu'elle était novice à s'en instruire parfaite-
« ment et qu'elle les remplirait de son mieux avec
« le secours de la grâce de Dieu.

« Interrogée si elle avait assez de santé pour faire

« tous les exercices de l'état où elle allait s'engager
« et si elle ne se sentait aucune répugnance pour
« aucun, a répondu que Dieu lui donnait une
« santé bien établie, qu'à la vérité la nature corrom-
« pue ne s'accommodait guère des exercices humi-
« liants, mais qu'elle se ferait violence pour surmon-
« ter les dégoûts qui pourraient survenir et qu'elle
« n'avait point pour le présent. De sorte qu'elle
« prenait la ferme résolution de ne jamais se dis-
« penser des exercices de la Communauté sans une
« raison et permission légitimes.

« Lecture faite à elle des présents interrogats et
« réponses, elle a reconnu contenir vérité et y a per-
« sisté et signé avec nous. Déclarons de plus que le
« présent procès-verbal a été fait double pour être
« remis l'un aux archives de l'évêché, et l'autre à
« Mme la Supérieure pour être gardé dans les archi-
« ves du couvent. »

*(Archives départementales de Mende. Registre des actes de
vêtue, noviciat et profession du Monastère de Sainte-Ursule,
situé au faubourg de la ville de Mende).*

Profession des Ursulines de Paris de 1614 à 1788 :

« Sœur Cécile de Sainte-Croix, nommée au monde
« Cécile de Belloy, fille de Louys de Belloy, écuyer,
« sieur de Morangle en Picardie, et de damoiselle
« Anne de Duizon, sa femme, qui naquit au susdit
« lieu de Morangle, le dix-huitième de novembre

« l'an mil cinq cent octante trois et fut baptisée
« à la paroisse du village en l'église Sainte-Magde-
« laine. A pris l'habit de cet ordre, âgée de vingt-neuf
« ans, l'onzième de novembre 1612, et deux ans
« après, le 21^e du même mois a fait profession en
« l'église et chœur de ce monastère avec la permis-
« sion de Monseigneur le Révérendissime Henry de
« Gondy, évêque de Paris, en présence de vénérable
« prêtre Jacques Gallemant, docteur en théologie,
« l'un de nos Pères Supérieurs, ès mains de la
« Révérende Mère Marie de Villers Saint-Paul, dite
« de l'Incarnation, religieuse du Monastère de Saint-
« Étienne lès Soissons, lors Supérieure de ce Monas-
« tère, en présence des Mères Françoise de Saint-
« André, assistante, Louise de Sainte-Anne, dépo-
« sitaire, et Marie de Sainte-Croix, aussi religieuses
« du dit monastère de Saint-Étienne. L'acte de
« laquelle profession elle a signé de sa main en la
« forme qui suit :

« Je, Sœur Cécile de Sainte-Croix... »

*(Annales du Grand Couvent de Paris. Conservées au Monas-
tère des Ursulines de Québec.)*

Procès-verbal de profession de Suzanne Dumas
(21 novembre 1737) :

« L'an 1737 et le 21^e jour de mois du novembre,
« jour de la présentation de la Vierge, avant midi,
« dans l'église du Monastère Sainte-Ursule, faubourg

« de la ville de Mende, je, Suzanne Dumas, fille
« légitime et naturelle de noble Jean-François Du-
« mas, seigneur de culture, et de Dame Suzanne
« Daudénauts de la ville de Mende, âgée de vingt-
« deux ans, après avoir accompli deux ans de mon
« noviciat et probation, sous le nom de sœur de
« chœur de Saint-Gervais, fais ma solennelle pro-
« fession de religion, voue et promets à Dieu jus-
« qu'à la mort obéissance, pauvreté, chasteté et per-
« pétuelle clôture selon la règle de saint Augustin
« et le bref de Notre Saint Père le Pape Paul cin-
« quième, et les constitutions de ce monastère, entre
« les mains de M. l'abbé de Saint-Sauveur, prêtre,
« docteur et chanoine de l'église collégiale de la
« ville de Marvejols, vicaire général de Monseigneur
« l'évêque de Mende, après la messe célébrée à
« neuf heures du matin dans ladite église par M. de
« Saint-Sauveur et en présence de mes révérendes
« de Saint-Charles Chevalier, supérieure, de Saint-
« Alexis Maumont, assistante, de Saint-Laurent du
« Maze, zélatrice, de Sainte-Agnès, la dépositaire,
« de Sainte-Élisabeth d'Angles, conseillère, et de
« toutes les autres religieuses du monastère, étant
« soussignée avec M. de Saint-Sauveur et Mesdames
« officières du monastère, en présence de noble
« Charles de Rivières, seigneur de Corsac, et de noble
« Jean-Pierre de Lenoir, baillif de la ville de Mende,
« mes cousins, qui ont signé le présent acte, laquelle
« profession, nous, dame supérieure et officières,
« avons acceptée la présente écrite d'autre main à

« nous afidée et par nous soussignée après l'avoir
« lue. »

(Archives départementales de Mende. H. 350. Registre des actes de vêtue, noviciat et profession du monastère de Sainte-Ursule, situé au faubourg de la ville de Mende.)

REGLEMENS
DES
RELIGIEUSES
URSULINES
DE LA CONGREGATION
DE PARIS.
DIVISEZ EN TROIS LIVRES.
PREMIERE PARTIE.



A PARIS,
Chez LOUIS JOSSE, rue S. Jacques à la
Couronne d'épines.

M. D C C V.
Avec Privilege & Approbation.

Fac-similé du titre des *Règlements* (1705).

CHAPITRE VII

LE QUATRIÈME VŒU DES URSULINES : DE L'INSTRUCTION DE LA JEUNESSE¹

C'est un matin de printemps, frais et clair; sur la montagne Sainte-Geneviève et tout alentour, les cloches se saluent, des Feuillantines à la Visitation, du Carmel aux Bénédictines, de Port-Royal au Val-de-Grâce. Aux Ursulines, dans les grands dortoirs où les pensionnaires sont encore endormies, des ombres passent, des feux s'allument. Il est six heures ².

Chez les toutes petites, des sœurs aident au lever, guident les mains malhabiles à lacer les vêtements, chaussent les petits pieds³; puis, bien attentivement, devant l'oratoire, on dit les prières. Bientôt, autour de la fontaine d'étain, l'on se presse gaiement et l'on admire, en silence, les essuie-mains raides et tout neufs. Mais voici le moment pénible de la coif-

1. *Règlements des religieuses Ursulines de la Congrégation de Paris*, livre I : de ce qui concerne l'instruction des petites filles, première partie : des pensionnaires.

2. *Id.*, ch. XIII : de l'ordre que les pensionnaires doivent garder : de leurs exercices.

3. *Id.*, ch. XI : règlement de celles qui peignent et qui habillent les pensionnaires.

ture : sans hâte, une sœur peigne en arrière les cheveux blonds ou bruns, les frotte; on ajuste la coiffe de taffetas, on prend mouchoirs et gants, et l'on est prête à se présenter à Mère Sainte-Anne, la maîtresse de la classe ¹, qui conduit ses élèves à la messe de sept heures. Déjà, les grandes et les moyennes sont réunies. Avec une attention recueillie, on entend l'office. Puis, l'on gagne la salle du déjeuner : la maîtresse générale prend place au fond, à une table où elle reste seule ², tandis que les enfants, selon leur classe, vont s'asseoir autour de l'une des quatre grandes tables. L'une d'elles, désignée pour la semaine, a disposé tasses et cuillères, et aussi les serviettes qu'elle rassemblera après les grâces ³.

C'est maintenant la première récréation du jour; elle dure une demi-heure. Pendant ce temps, les sœurs s'activent à mettre l'ordre dans les chambres : la plupart des lits d'ailleurs sont faits, les vêtements rangés dans les coffres; mais, chez les petites, c'est jour de grand nettoyage : voici qu'on retire les tours de lits, les couvertures; et le soleil semble encourager les humbles femmes vêtues de serge grossière ⁴.

Huit heures un quart : les pensionnaires, le visage animé et souriant, se groupent : les unes retournent dans la salle pour la classe d'écriture, d'autres entou-

1. *Règlements*, ch. III : règlement des maîtresses des classes.

2. *Id.*, ch. II : règlement de la maîtresse générale des pensionnaires.

3. *Id.*, ch. XV : règlement pour les pensionnaires.

4. *Id.*, ch. XII : de celles qui ont charge des chambres des pensionnaires.

rent les maîtresses de lecture et de *jet* ; les moyennes paraissent bien impatientes de commencer leurs ouvrages de couture : c'est que ces petites filles qui ne portent point d'uniforme sévère, mais de simples costumes, sont instruites avec un grand bon sens : elles aident volontiers aux travaux de la lingerie en raccommodant leurs habits ; mais on doit ce matin apprendre la broderie et l'on a hâte de manier les fils d'or et d'argent qu'hier soir on reçut de la boursière. La maison tout entière est une ruche d'abeilles ; là-bas, à la porterie, un important fournisseur, le savetier, emporte quantité des souliers dont il a le soin ¹.

A dix heures, on s'agite pour remettre les classes nettes. On s'en va à l'oratoire voisin réciter les litanies de la Vierge. Puis, toutes se retrouvent pour le dîner : au pupitre qui domine à peine les tables, une pensionnaire fait deux fois, d'une voix claire, la lecture du jour ; pendant que les sœurs s'empres-sent à servir, une Mère veille à ranimer un appétit trop lent, à augmenter une portion plus faible, à redresser un maintien qui fléchit. Et une seconde récréation commence, après les grâces, et lorsque toutes ont lavé leur bouche et leurs mains : le jeu des volants a bien des faveurs. Sur un appel, deux joueuses abandonnent leurs compagnes et suivent avec empressement jusqu'au parloir la maîtresse générale : à travers le rideau de la lourde grille, on reconnaît Bonne-Maman ; bien vite, on ouvre le *tour*

1. *Règlements*, ch. XI : règlement de la boursière

et l'on échange des confidences familiales : là-bas, dans les armées du roi, un père est au siège d'une ville ennemie... les petits frères ne rêvent que combattre à leur tour... Au couvent, il y eut une procession dans les jardins pour la fête de saint Marc... les plus studieuses ont reçu des images pour récompense de leur travail. Et devant les petites filles ravies la chère grand'mère découvre une fine statue de saint Charles, très honoré chez les Ursulines, dont elles décoreront l'oratoire de leur chambre. On se quitte enfin, puisqu'à midi un quart, il faut rentrer en classe jusqu'à deux heures¹.

La leçon d'orthographe groupe les savantes, celles qui déjà savent tailler leurs plumes et ne se barbouillent plus d'encre; ailleurs, on apprend à marquer du linge nouveau, à le plier, « étant de la bien-séance que les filles n'ignorent point ce qui est du ménage ». Puis, l'on dit Vêpres ou une autre prière, avant de goûter. — Trois heures : pendant un quart d'heure, c'est la récitation du catéchisme, deux à deux. Les plus habiles s'en vont aider à préparer les cols empesés² si fort à la mode et dont on se pare coquettement; car Mère Supérieure ne veut point écarter du monde ce que le monde lui a confié. A quatre heures, tous les exercices sont achevés. Après une brève détente, on assiste au catéchisme et l'on écoute une lecture.

Le souper a lieu à cinq heures : encore une fois

1. *Règlements*, ch. xv : pour les pensionnaires, § 22, 23, 24.

2. *Id.*, ch. x : de la lingère.

on y fait la lecture. On entend des remerciements discrets, rarement maussades : « cela étant très mal-séant et ne sentant nullement la fille bien née ni bien élevée »¹. La dernière récréation se prolonge jusqu'à sept heures. Les plus grandes vont à l'oratoire réciter Matines et Laudes de l'Office de la Vierge et faire leur examen; les petites ont un exercice plus simple. Puis, dans leur chambre où pétille un feu de bois, elles retrouvent les Sœurs qui surveillent la toilette et le coucher : elles s'inquiètent auprès d'elles d'une de leurs compagnes, malade depuis la veille; on sait qu'après dîner le médecin est entré au monastère et qu'il a traversé les longs couloirs, annoncé comme à l'habitude par le tintement d'une clochette, dont le bruit a fait se baisser les voiles noirs². L'on se rassure et à huit heures moins le quart tout est silencieux. Un peu plus tard, les grandes s'endorment aussi, en se confiant à leur Ange gardien. Dans une pièce prochaine les Sœurs prendront tout à l'heure du repos, ayant soin de conserver une lampe allumée au cas où quelque enfant se sentirait mal.

En classe.

« Les pensionnaires », disent les *Règlements* des Ursulines de la Congrégation de Paris (1705), « emploieront fidèlement le temps que leurs parents leur

1. *Règlements*, xv, 31.

2. *Constitutions*, t. II, de la clôture.

« donnent pour bien apprendre; afin de se rendre,
« non seulement bonnes chrétiennes, ce qui doit être
« leur principale fin, mais aussi des plus sages et des
« mieux instruites en tous les exercices nécessaires
« à des filles » (xv, 2).

Si l'on réserve l'étude de la vie religieuse, l'éducation était, chez les Ursulines, le soin particulier des deux maîtresses de classe. L'instruction appartenait à deux religieuses : l'une enseignait l'écriture, la lecture, l'orthographe et le jet; une autre, les ouvrages. Souvent, d'ailleurs, une seule était désignée pour apprendre l'écriture à toutes les élèves. Elles collaboraient sous l'autorité de la maîtresse générale des pensionnaires.

*La Maîtresse Générale des pensionnaires*¹ a le gouvernement de toutes les religieuses « dont l'emploi est aux pensionnaires » :

A la grille du parloir : elle reçoit tout d'abord au grand parloir ceux qui viennent présenter leur fille, elle s'informe des qualités et de l'âge de l'enfant, de la situation de la famille, des relations auprès de qui elle pourra compléter son enquête; après avoir consulté la Mère Supérieure, elle accepte la nouvelle élève et fait connaître aux parents le règlement du monastère.

Admises de six à dix-huit ans, les pensionnaires sont divisées en quatre sections; leur domaine est

1. *Règlements*, ch. 11 : règlement de la maîtresse générale des pensionnaires.

nettement séparé des « lieux réguliers » : ce sont les classes, la salle des repas, les chambres où chacune a son lit, les cours de récréation et les jardins, les parloirs. C'est au parloir que la maîtresse générale des pensionnaires rend compte aux parents de la conduite de la jeune fille et de son application, puisqu'elle est responsable de la discipline de la maison. Pour les parents, ils ont à dire les visites qu'ils autorisent et les correspondants; d'ailleurs, les parloirs ne sont point permis le dimanche ni les jours de fête; à ces élèves qui, selon l'usage des couvents d'autrefois, n'ont point de vacances, il est possible de sortir, mais elles ne sauraient que rarement dîner et coucher au dehors; et la religieuse assure qu'elle assiste au départ « le voile levé », afin qu'il n'y ait point d'erreur ni de fraude. Elle est encore l'intermédiaire entre les parents d'une part, la lingère et la boursière d'autre part, pour la composition et parfois le renouvellement du trousseau, pour les offrandes réservées aux frais des ouvrages et des oratoires. Elle surveille aussi les couturières et les tailleurs, prenant garde que durant les essayages « il ne soit donné aucunes lettres ou billets »¹.

Dans le monastère : la maîtresse générale des classes est en relations constantes avec la Supérieure; elle lui remet les lettres et les livres apportés à l'adresse des élèves, afin qu'elle les examine; c'est à elle encore qu'elle présente les « nouvelles », qu'elle demande pour certaines la grâce de la Première

1. *Règlements*, II, 17.

Communion, qu'elle propose les réprimandes. Pour les pensionnaires, elle ne cesse point de les protéger avec sollicitude et de les élever avec autorité : elle partage leurs repas « pour observer si celles qui les servent s'acquittent bien de leur devoir... Elle verra quelquefois leurs portions avant qu'elles soient portées sur les tables, pour remarquer si elles sont faites comme il faut tant pour la quantité que pour la qualité des viandes, et avertira la Mère Supérieure de ce qui manquera »¹. Elle les visite en classe et à l'infirmerie, et sa chambre est proche de leurs dortoirs. Les maîtresses lui font leurs rapports. Plus solennellement, elle réunit toutes les enfants aux quatre grandes fêtes de l'année; deux fois par an, elle rappelle les divers articles du Règlement; tous les deux mois, elle passe dans les classes pour juger des progrès de chacune et distingue l'application par quelque petite récompense, comme une médaille ou une image de dévotion. Et « chaque année, avec
« la permission de la Mère Supérieure, elle prendra
« sur l'argent du commun des classes (qui consiste
« en ce que les pensionnaires donnent pour les ouvrages et l'ornement de leurs oratoires, et en la vente
« des bouts de cierges de la chandeleur, etc.) ce qui
« est nécessaire pour donner des récompenses aux
« pensionnaires, en sorte que la somme n'excède pas
« quarante ou cinquante sols pour chaque classe; et,
« ayant fait acheter ce qu'il faut par la boursière, le
« partagera à chaque maîtresse, selon l'argent qui

1. *Règlements*, II, 26.

« aura été pris sur les classes. Et pour les récompenses qu'elle-même peut donner, elle pourra prendre un écu sur le général des pensionnaires, chaque classe y contribuant également ». Elle a aussi la charge de la correction, « car c'est à elle proprement qu'appartient de faire faire la correction de la main qui doit toujours être faite d'un esprit serein et tranquille, avec un zèle dépouillé de toute passion, se servant pour ce sujet de celle que la Supérieure aura ordonnée. Et d'autant que des jeunes filles les unes se corrigent par la crainte, les autres par la douceur, les unes avec le silence, les autres en les regardant et par le seul maintien, les maîtresses de chaque classe s'étudieront à remarquer le naturel et l'inclination des élèves, et leur capacité, afin de les conduire et traiter avec prudence et discrétion »¹. Elle fournit elle-même les maîtresses des récompenses à donner une fois l'an et des livres dont elles ont besoin.

Enfin, si quelque jeune fille se sent attirée par l'apostolat des Ursulines, c'est à la Maîtresse Générale qu'elle confie son désir; on délibère alors de la recevoir et de l'instruire; parfois même on la renvoie un temps dans le monde « pour éprouver et affermir son dessein »².

*Les Maîtresses des classes*³. — Il y avait pour chaque classe deux maîtresses; la plus âgée était la

1. *Constitutions*, IV, 1-2.

2. *Règlements*, II, 29.

3. *Id.*, ch. III : règlement des maîtresses des classes.

principale. Leur office était surtout l'enseignement religieux et tous les exercices de piété; hors cela, elles accompagnaient et surveillaient les pensionnaires tout au long de la journée, depuis leur lever jusqu'à leur coucher, pendant les repas, qu'elles prenaient au haut bout de chaque table, les récréations, où elles devaient prendre plaisir à diriger de petits jeux; elles les conduisaient en classe et chez la lingère, prenant soin d'épargner leur santé et de ne les point châtier rudement. Parfois, « pour les animer à bien apprendre », l'une des maîtresses les faisait travailler elle-même. D'autre part, elles donnaient matin et soir une leçon de lecture, soit auprès d'elles chaque enfant à son tour, soit de cette sorte : la maîtresse épelait cinq ou six lignes dans un livre dont toutes les élèves avaient un exemplaire, puis elle lisait plusieurs pages distinctement, lentement, et en observant toutes les ponctuations; pendant ce temps, chacune suivait à voix basse dans son livre, puis avait à relire à haute voix le passage qui lui était désigné. Une des lectures était de latin¹, l'autre de français; et les *Règlements* ajoutent : « celles qui ne sont pas capables de lire en français liront deux fois le jour en latin » (III, 17).

Surtout, l'esprit pratique et juste de l'Ordre se révèle dans ce paragraphe que méditaient souvent les maîtresses des classes : « elles s'attacheront à

1. Fénelon, dans le *Traité de l'éducation des filles*, au chapitre v, a désapprouvé cette habitude : « apprendre à lire d'abord en latin », dit-il, « ôte tout le plaisir de la lecture ».

« les (pensionnaires) rendre civiles et honnêtes,
 « qu'elles parlent bien, se tiennent droites et de
 « bonne grâce, soient déférentes les unes aux autres,
 « et portent du respect à toutes les religieuses;
 « qu'elles les accoutument à être bonnes ménagères,
 « à conserver leurs habits, à être toujours propres
 « et bien soigneuses de leurs besognes, qu'elles leur
 « montrent aussi quelquefois à refaire ce qui serait
 « décousu et déchiré sur elles, et à raccommoder
 « leur linge »¹. Elles conféraient ensemble et ren-
 daient compte de leur emploi à la maîtresse gé-
 nérale des classes.

*La Maîtresse de l'écriture*² « se rendra fort affec-
 tionnée à apprendre aux pensionnaires à bien écrire,
 et pour ce sujet sera très exacte à se trouver aux
 heures marquées pour faire écrire chaque classe, et
 à employer tout le temps qui y est prescrit ».

Pénétrons dans la salle, à la suite de cette reli-
 gieuse, quelques instants avant l'arrivée des élèves :
 d'une grande armoire, elle sort des papiers au nom
 de chacune, où elle a tracé des exemples « de sen-
 tences ou de vers pieux ». Elle dispose sur les tables
 des plumes, emplit les encriers et place de petits
 essuie-plumes en taffetas. Voici les élèves qui se
 rangent en ordre : les plus petites s'appliquent à
 tenir leurs plumes avec trois doigts; d'ailleurs, il

1. *Règlements*, III, 24-25.

2. *Id.*, ch. VI : de la maîtresse de l'écriture.

faut mener encore ces petites mains maladroites à former les lettres; tout le monde connaît les *o* et les *i*, et presque complètement les *a*, *u*, *m*, *n*. Les plus lentes abordent les lettres passantes : *b*, *d*, *l*, *f*, *g*, *h* et *c*. D'autres apprennent à former les liaisons : *avancement* et *communauté* paraissent encore bien difficiles; il faut entre chaque lettre des espaces égales, et des taches s'étalent çà et là. Plus tard, on remplira des lignes « de deux sortes de chiffres... à savoir du romain et du barbare »; alors, on apprendra l'orthographe et l'on écrira soi-même aux parents lointains.

Cette méthode progressive n'était pas de rigueur chez les Ursulines. La prévoyance des *Règlements* avertit en effet que « l'expérience a fait voir que cette méthode de montrer à écrire est la plus utile; toutefois, on ne prétend pas y obliger tellement la maîtresse qu'elle n'en puisse changer quelque chose si elle le juge à propos » (VI, 5, 6). On y lit plus loin (§ 8) : « surtout qu'elle prenne garde de les faire tenir droites en écrivant et fasse peu écrire de suite celles dont la taille se gâte ».

*La Maîtresse des ouvrages*¹ : c'est un véritable atelier qu'une classe d'ouvrages chez les Ursulines. Nous voici à la fin d'une leçon, chez les grandes : ici l'on fait des coutures, des raccommodages; d'autres « marquent » du linge nouveau; ailleurs, on répare un ourlet décousu; ce sont là travaux faciles, néces-

1. *Règlements*, ch. VII : de la maîtresse des ouvrages.

saires, et qu'on ne s'ennuie point d'aller demander à la lingère. Ne faudra-t-il pas, dans sa maison, surveiller les domestiques mal expérimentés, à qui ce soin sera confié; et si quelque jour on doit suivre un époux dans quelque gouvernement du Languedoc ou de Provence, ne sera-t-on pas bien aise, au cours des étapes d'un pénible voyage, de faire disparaître un accroc dans un col fragile de dentelle?

On sait la tapisserie, grâce à quoi l'on attendra sans lassitude le « beau chevalier qui partit pour la guerre »; car, dans le pays de France, le roi souvent porte grand dommage chez ses ennemis. Deux ou trois enfants sont réunies autour de la religieuse, un cercle regarde : on apprend à broder des fleurs, en gardant souci de ménager les soies aux teintes vives; ce sont bien des arts d'agrément que « faire des « fleurs de point de brodeur, de la broderie d'or et « d'argent, des passements au fuseau, du point de « France, d'Angleterre, et autres ouvrages qui sont « en usage dans le pays et que leurs parents souhai-
« tent qu'elles sachent »¹. Aussi l'heure de la récréation sonne-t-elle trop tôt, et la charge de ranger tant de merveilles dans le grand coffre paraît un grand honneur à toutes ces petites ouvrières.

Philaminte, et vous, Bélise, pourquoi donc cherchiez-vous ce qu'on fait dans la lune et perdiez-vous le goût de la jeune Armande? Plus tard, Cécile de Mantes prendra fort posément une leçon de danse, tandis que sa mère auprès d'elle aura plus souci

1. *Règlements*, VII, 3.

d'un peloton jaune que du dernier roman paru chez Charpentier.

*La Maîtresse du jet et de l'orthographe*¹ : il y avait là encore tout un matériel d'enseignement. La boursière fournissait jetons et livres, et la maîtresse de l'écriture pourvoyait au reste. C'est à l'aide de jetons en effet que l'on apprenait l'arithmétique : il fallait tout d'abord savoir reconnaître « les neuf lettres du chiffre barbare », comme aussi le chiffre romain ; puis venaient les dizaines, les vingtaines, les centaines, et ainsi de suite jusqu'à mille. A celles qui devenaient capables de compter jusque-là, on expliquait les opérations : tout d'abord l'addition, vraiment essentielle : on alignait les jetons pour faire de petites sommes que chacune proclamait, et peu à peu l'on formait des sommes plus importantes. La multiplication est un exercice sévère : l'on commençait au plus simple, comme six fois cinq, sept fois sept ; bientôt, l'on posait de véritables problèmes, pratiques et utiles à ces prochaines femmes du monde : « elle (la maîtresse) leur fera supputer « à quoi reviendraient les choses qu'elles auront « achetées, par exemple quinze aunes de passement « à trente-cinq sols quatre deniers l'aune, puis le « leur ayant fait compter, elle leur en fera faire une « somme totale et le payer en diverses sortes de « monnaie »². Nos écolières modernes semblent bien

1. *Règlements*, ch. VIII : de celle qui enseigne le jet, la lecture en lettre de la main, et l'orthographe.

2. *Id.*, VIII, 3.

favorisées par l'unité du système métrique, et ces « diverses sortes de monnaie » devaient être comparables aux livres, aux shillings et aux pence dont la « conversion » nous semble si redoutable.

D'ailleurs les enfants travaillaient deux par deux; puis les plus avancées comptaient « à la plume » et étaient instruites des éléments de l'arithmétique. Elles lisaient aussi « en lettres à la main ».

La même religieuse enseignait l'orthographe : huit ou dix élèves étaient rassemblées pour cette leçon, et autant de livres, tous semblables, étaient préparés. La maîtresse lisait lentement, à haute voix, quelques lignes d'un de ces livres; chacune les écrivait sur sa feuille blanche; alors, l'élève recevait à son tour un des livres et corrigeait elle-même ses fautes en reportant la bonne orthographe au-dessus du mot mal écrit. L'on faisait une nouvelle lecture du même passage, sans consulter le premier brouillon. Le lendemain, on recommençait sur une autre feuille jusqu'à ce que toute faute disparût.

Il existait une autre méthode qui paraît moins certaine que l'examen par chaque élève du livre lui-même : l'une d'elles épelaient les mots, on corrigeait au fur et à mesure, et la maîtresse revoyait les cahiers. Le lendemain, on répétait la dictée.

Si l'on cherche à se représenter l'aspect de cette classe active, surtout chez les petites qui ne jetaient et lisaient encore qu'à *la main*, on croit voir un de ces jardins d'enfants où petits garçons et petites filles alignent de gros cubes de bois, réunissent des

cartons où sont dessinées deux cerises, trois cerises, poussent des boules de couleur, guidés par une jeune fille remplie d'entrain. Toute pareille était la religieuse Ursuline, car « la vraie dévotion propre aux « Ursulines n'est pas une dévotion de tendresse, « de suspension et de ravissement; c'est une dévotion forte et solide qui sait trouver et goûter « Dieu au milieu du tracas des classes, et qui les « excite aux vertus généreuses et guerrières »¹.

1. *Annales des Ursulines du faubourg Saint-Jacques*, t. I, épître dédicatoire.

La journée d'une Pensionnaire.

- 6 heures — Lever.
7 heures — Messe.
7 heures 30 — Déjeuner.
7 heures 45 — Récréation.
8 heures 15 — *Classe* (lecture, couture, jet).
10 heures — Chapelet et litanies.
10 heures 30 — Dîner, récréation.
12 heures 15 — *Classe* (orthographe, écriture, couture).
2 heures — Vêpres, goûter.
3 heures — Catéchisme.
3 heures 15 — *Ouvrage manuel*.
4 heures — Récréation.
4 heures 15 — *Catéchisme et lecture*.
5 heures — Souper, récréation.
7 heures — Prière, coucher.
-



DES
ELECTIONS,
ET OFFICES.

*Du Supérieur & de son
pouvoir.*

CHAPITRE I.

1  E premier &
principal Su-
périeur des
Religieuses
Vrfulines, c'est l'Euesque
A ij

Fac-similé d'une page des *Constitutions* (1646).

CHAPITRE VIII

L'INSTRUCTION RELIGIEUSE CHEZ LES URSULINES¹

« Combien que la plupart du temps doit être
« employé à montrer aux pensionnaires à lire, à
« écrire, à coudre et à faire d'autres honnêtes ouvra-
« ges convenables à leur sexe et à leur âge; néan-
« moins, les religieuses ursulines se souviendront que
« la doctrine chrétienne et les bonnes mœurs sont la
« première et la principale chose qu'elles doivent
« enseigner »².

Ainsi, on ne trouvait point, dans les pensions de la rue du faubourg Saint-Jacques et de la rue Sainte-Avoie, des petites filles mièvres, se prêtant sans conviction profonde à l'accomplissement des exercices religieux; mais la doctrine chrétienne leur était ensei-

1. *Règlements des religieuses ursulines de la Congrégation de Paris*. De ce qui concerne l'instruction des petites filles, première partie : des pensionnaires. — Ch. I : de l'ordre général des classes. — Ch. IV : de la manière dont les maîtresses doivent instruire les pensionnaires aux choses de piété. — Ch. V : de la manière de disposer les pensionnaires pour leur Première Communion. — Ch. XIII : de l'Ordre que les pensionnaires doivent garder. — Ch. XIV : des jours extraordinaires.

2. *Constitutions*, I-VI, 5 et 6. De l'instruction de la jeunesse : ce qu'il faut enseigner aux écolières.

gnée, comme toute autre science, c'est-à-dire expliquée, apprise, afin qu'au mieux elles la mettent en pratique. Telle devait être en effet la piété féminine au siècle de Louis XIII et de Louis XIV : sans cesse, autour des dévotions et des dévouements nouveaux, naissaient des ordres pour y satisfaire; la tragédie était « une école de grandeur d'âme », et la comédie une satire des caractères et des mœurs de ce temps; Vincent de Paul montrait comme Bossuet l'éminente dignité des pauvres dans l'Église; Jansénistes et Gallicans partageaient entre eux la cour et la ville.

Les enfants, à leur tour, étaient *instruites* de la vertu de religion. Le P. Gontery, un Jésuite, écrivait en 1615 aux Ursulines du Grand Couvent :

« Vous devez être les guides des filles de maison, leurs anges tutélaires, leurs yeux, leurs pédagogues; vous les devez instruire en toutes sortes de probité : non par de vaines paroles comme les philosophes, mais par une vertu qui ne soit pas fardée d'hypocrisie, mais qui soit vraie et mâle, ne tenant rien de l'efféminé... Et le plus court chemin pour atteindre à tous ces devoirs ensemble est de les remplir de la crainte de Dieu et du respect convenable envers ceux de qui, après Dieu, elles tiennent leur naissance, envers les rois et les reines, envers leurs prélats et magistrats ». (De Reims, le 18 janvier 1615) ¹.

1. *Annales des Ursulines*, t. I.

I. — La vie religieuse des pensionnaires.

« ...Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu,
A quoi s'occupe-t-il ? — Il loue, il bénit Dieu. —
Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple ? »
(RACINE).

La jeune fille admise pour élève par la Mère Supérieure entrait tout d'abord à la chapelle pour s'offrir à Dieu ; puis, elle participait à la vie habituelle de sa classe. Elle y trouvait un oratoire, le plus souvent modeste, réduit à l'intérieur d'une armoire : là, on honorait le « patron » à qui il avait été particulièrement dédié, cependant qu'un autre saint veillait sur l'ensemble des classes ; et toutes avaient une grande dévotion à saint Charles Borromée. Devant cet oratoire, étaient dites la plupart des prières de la journée : au lever, on y faisait l'offrande de tout le jour (ou « devant quelque tableau, si l'oratoire était éloigné ») ; ensuite, on allait pour la messe à la chapelle ; les différentes leçons, comme les repas, commençaient et s'achevaient par une oraison ¹. Le matin, on récitait le chapelet et les litanies de la Sainte Vierge ; l'après-midi, c'était Vêpres, avant le goûter ; le soir, l'examen de conscience et la dernière prière étaient précédés, chez les grandes, des Matines et des Laudes du petit Office de la Vierge ².

1. *Règlements*, des pensionnaires, ch. I : de l'ordre général des classes.

2. *Id.*, ch. XIII : de l'ordre que les pensionnaires doivent garder.

— II : de leurs exercices.

Chaque semaine (le samedi), on célébrait un Salut en l'honneur du saint patron¹; chaque semaine aussi, l'une des élèves, selon son rang, était choisie pour lire à haute voix les prières en commun.

Telle était cette piété quotidienne de gratitude et d'amour qui faisait chérir si fort les monastères d'Ursulines qu'on ne les quittait point sans larmes : « elle attirait quantité de filles de grande qualité, lesquelles portèrent à la ville et à la cour les « exemples des vertus qu'elles avaient reçus en ce « saint lieu »².

II. — L'instruction religieuse

« J'adore le Seigneur. On m'explique sa loi.
 Dans son livre divin on m'apprend à la lire,
 Et déjà de ma main, je commence à l'écrire. »
 (RACINE).

La maîtresse générale des classes « exhortait » les pensionnaires aux principales fêtes de l'année; quelquefois, elle leur rappelait le Règlement. Mais l'enseignement de la doctrine chrétienne était l'emploi de maîtresses de classe qui s'aidaient, selon les besoins. « du *catéchisme romain*, du grand *Trésor de la doctrine chrétienne*, de l'*instruction du chrétien* du cardinal de RICHELIEU »; cependant, elles ne devaient se tenir ni à l'ordre des matières ni au détail, pre-

1. *Règlements*, ch. xiv : ce que les pensionnaires pourront faire pour honorer les saints patrons de leurs classes.

2. *Annales*, année 1615.

nant seulement ce qui leur était un secours pour ces leçons qui avaient lieu chaque jour de quatre heures un quart à cinq heures ¹.

Le Catéchisme : la leçon comprenait deux moments : d'abord, une pensionnaire lisait à haute voix le texte du catéchisme et interrogeait ses compagnes tour à tour, tandis que la maîtresse accordait toutes les explications nécessaires ; elle veillait cependant à ne pas laisser les enfants questionner vainement. D'autre part, on répétait la leçon de la veille, en commençant par les plus ignorantes ; et s'il y avait encore des hésitations ou des erreurs, on reprenait tant qu'il était utile ².

Avant tout, cet enseignement était clair. Les *Règlements* portent tout le soin des religieuses à l'intelligence du texte, « prenant néanmoins garde de ne les pas surcharger de manière qu'elles s'en lassent et prennent du dégoût ». La doctrine ne demeurait point ainsi un exercice de mémoire rebutant, mais bien plutôt elle s'animait par sa pratique même : la Création amenait une action de grâces ; une histoire soutenait les quatre Fins dernières et excitait à la crainte de Dieu ; les mystères de la Rédemption faisaient plus fervents les actes de Foi, d'Espérance et de Charité, à l'aide des exemples d'un saint ³.

On ne s'étonne point qu'une telle méthode (nom-

1. *Règlements*, ch. iv : de la manière dont les maîtresses doivent instruire les pensionnaires aux choses de piété.

2. *Id.*, ch. iv, 4.

3. *Id.*, ch. iv, 5.

mée aujourd'hui « le centre d'intérêt » attirât nombre de personnes de qualité chez les Ursulines du faubourg Saint-Jacques. Louis XIII enfant demandait à y être conduit ; et le pape Urbain VIII se souvint plus tard de la satisfaction qu'il avait éprouvée. nonce à Paris, à écouter ces leçons. D'ailleurs, « on
 « a souvent confié au monastère des filles nouvelle-
 « ment converties et infirmes en la foi, d'autres qui
 « étaient en péril ou pour la religion ou pour les
 « mœurs, adressées par les rois et reines, par les cours
 « souveraines, par les archevêques et autres per-
 « sonnes éminentes en qualité, lesquelles ont par là
 « témoigné l'estime qu'elles avaient de la bonne
 « éducation que reçoivent les filles dans les Ursu-
 « lines » ¹.

Les sacrements : les pensionnaires qui étaient trop jeunes pour communier, « de six à huit ans », se confessaient tous les deux mois ; les autres, tous les mois. On les y préparait par une instruction spéciale sur le sacrement de Pénitence, puis au matin, par une méditation sur la Passion et des actes de contrition ; enfin, soit en particulier, soit ensemble, on dirigeait l'examen de leurs fautes « contre Dieu, le prochain et soi-même, en pensées, paroles et œuvres, avec une grande prudence et une grande discrétion » ².

1. *Annales*, année 1639.

2. *Règlements*, iv, 11 : de ce que les maîtresses doivent observer pour faire confesser les pensionnaires.

*La Première Communion*¹ : la cérémonie de la Première Communion, dans toute la solennité que lui donne actuellement l'Église, a été célébrée pour la première fois chez les Ursulines. La place de cet événement essentiel de la vie chrétienne, la pompe dont il s'entoure, sont autant d'institutions ursulines. La Mère Barbe-Bernard, dite de Saint-François, première professe de l'Ordre et maîtresse générale des pensionnaires, les mit en usage vers 1614². Le succès en fut assez grand pour que des princesses — M^{lle} de Montpensier, la future duchesse de Longueville — vinssent faire retraite au faubourg Saint-Jacques afin de se préparer à la Première Communion.

On choisissait une des grandes fêtes de l'année : Pâques, la Pentecôte, l'Assomption, la Toussaint, Noël. Sept semaines auparavant, après une longue délibération, la maîtresse générale annonçait aux classes les noms de celles que leur sagesse et leur raison avaient désignées pour accomplir ce grand acte; en quelques mots, elle leur montrait comme il leur fallait se rendre dignes de cet honneur; puis, elle les confiait à la première maîtresse de la classe. Alors, durant quatre semaines, les petites filles étaient chaque jour pendant une heure plus particulièrement instruites, après s'être mises sous la vigilance d'un saint qui veillerait sur leur préparation;

1. *Règlements*, ch. v : de la manière de disposer les pensionnaires pour leur première Communion.

2. *Annales des Ursulines*, t. I, année 1616.

elles étudiaient les quatre parties essentielles de la doctrine : la Foi, l'Espérance, la Charité, les Sacrements ; d'autre part, elles s'appliquaient à corriger leurs défauts et à pratiquer des vertus. Chaque semaine, on s'exerçait plus attentivement à une résolution, indiquée et expliquée par la religieuse ¹. En somme, ces enfants s'efforçaient à une vie intérieure fervente et généreuse, « étant plus agréable à Notre Seigneur et plus utile pour elles d'être dévotes et vertueuses que savantes ». Elles subissaient enfin un interrogatoire du Supérieur ou du Confesseur du monastère, où les plus ignorantes pouvaient être encore éliminées ².

La cinquième semaine était occupée par la confession générale ; le catéchisme était remplacé par un examen suivant les commandements et les péchés capitaux, à l'aide de la conduite de SAINT FRANÇOIS DE SALES ou de la *Méthode de Grenade*. Des actes de contrition et des instructions séparées précédaient la confession ; puis, un jour était donné « au ferme propos » ³.

Pendant la dernière semaine, tout était consacré à la Communion et à la Messe ; d'ailleurs, les enfants étaient séparées des autres pensionnaires qu'elles retrouvaient seulement à l'église, aux repas et aux dortoirs ; elles assistaient à des offices plus nombreux

1. *Règlements*, ch. v, 11 : de l'ordre qu'il faut tenir à l'instruction.

2. *Id.*, 111 : des matières qu'il faut traiter.

3. *Id.*, 14 : du temps et de la manière de disposer les pensionnaires à leur confession générale.

et visitaient les oratoires du couvent. La veille, elles allaient remercier la Supérieure et leurs Maîtresses de tous leurs soins, et leur demandaient leur bénédiction et le pardon de toutes les négligences qu'elles avaient commises; elles s'accusaient aussi auprès de leurs compagnes. Enfin, à la grille du chœur, on les exerçait à recevoir la communion ¹.

« Les pensionnaires qui communieront pour la « première fois seront, s'il se peut, vêtues le jour de « leur communion, d'une robe de toile blanche et « auront une coiffe de taffetas blanc sur la tête, et « une ceinture de même » ². Ce détail des Règlements a constitué en son temps une *nouveauté* qui ajoutait à la grandeur de la Première Communion : elle fut très favorablement accueillie et s'est prolongée jusqu'à nos jours. Les enfants ainsi revêtues étaient réunies une demi-heure avant la Messe et recevaient les points de méditation. La cérémonie avait lieu, sans doute, très solennellement, mais les *Annales* ne nous en ont point transmis le récit. Nous savons seulement que les premières communiantes prenaient ce jour-là leurs repas à une table séparée, avec la maîtresse générale, et qu'elles chantaient pour grâces le *Laudate Dominum*.

Il y avait aussi une réunion de toute la communauté : les religieuses y chantaient des psaumes, les

1. *Règlements*, ch. v : de la préparation la plus proche de la communion.

2. *Id.*, xiv : l'ordre que les pensionnaires doivent garder aux jours extraordinaires : de ce qui s'observe à la Première Communion des pensionnaires.

enfants quelque cantique spirituel; puis, les communiantes s'embrassaient entre elles et recevaient la bénédiction de la Mère Supérieure. Le lendemain, après une messe d'action de grâces et une exhortation, elles retournaient parmi leurs compagnes ¹.

III. — Les fêtes liturgiques ².

« J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies.
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies. »
(RACINE)

Les dimanches ordinaires, les pensionnaires assistaient à la messe basse et à une partie de la grand' messe qui avait lieu à huit heures; ou bien, s'il n'y avait point de messe basse au monastère, le lever était retardé jusqu'à six heures et demie. L'après-midi, toutes allaient à Vêpres; les plus âgées demeuraient à Complies, écoutaient après le goûter une lecture pieuse. Mais s'il y avait une homélie, toutes l'entendaient, le goûter se faisant pendant les Complies.

La fête de Noël apportait un grand bouleversement dans la vie des élèves; la veille, en effet, le souper était à quatre heures et demie, l'examen à six heures moins le quart, immédiatement suivi du coucher. Des sœurs converses avaient la charge

1. *Règlements*, ch. v : de la préparation la plus proche de la communion.

2. *Id.*, ch. XIII, 3 : pour les dimanches et les fêtes. — Ch. XIV : l'ordre que les pensionnaires doivent garder aux jours extraordinaires.

d'éveiller les aînées à onze heures : celles-ci s'en allaient à la messe de Minuit, puis rentraient au dortoir où elles reposaient jusqu'à sept heures et demie. Les plus petites assistaient à la messe de l'Aurore. Et toutes se retrouvaient à la grand'messe.

La Chandeleur, la Pentecôte, la fête du Saint-Sacrement étaient aussi célébrées par des exercices de piété plus nombreux. Mais le Carême surtout réunissait les efforts : toutes recevaient les Cendres à la grille de la chapelle; jusqu'au Jeudi saint, les leçons étaient terminées à onze heures moins le quart, pour la récitation des Vêpres et des Litanies; le déjeuner était fixé à onze heures un quart, le goûter à deux heures et demie, et le souper à cinq heures un quart. Le dimanche des Rameaux, elles prenaient part à la grande procession et entendaient le chant de la Passion. Les trois derniers jours de la Semaine Sainte, les pensionnaires assistaient à l'office des Ténèbres. Le Jeudi saint, dès le matin, elles passaient une demi-heure à l'église pour y méditer les mystères; le soir, c'était la cérémonie du *Mandatum*. Le Vendredi, elles disaient leurs prières au Reposeoir, entendaient le sermon et tout l'office; seules, les plus jeunes et les plus faibles mangeaient un peu de pain. L'Adoration de la Croix était faite ensuite « avec respect et dévotion ». L'après-midi, chaque classe à son tour et en ordre faisait les Stations du Chemin de la Croix. Le Samedi saint, on dispensait les élèves de la très longue lecture des Prophéties; mais, comme le Jeudi, une maîtresse les occupait « en quelque

autre saint exercice » : elles venaient seulement à l'église pour les grandes litanies et la messe.

On est presque surpris, quand on connaît le Règlement austère de Port-Royal, et aussi toute la rigueur solennelle du culte de ce siècle, de la modération de ces *Règlements*. La santé des enfants, leur sensibilité même y est ménagée, selon leur âge et leur intelligence. Parce qu'elles étaient venues du monde pour être instruites et plus régulièrement élevées, on évitait de leur parler « des pénitences et autres pratiques de la religion »¹; des récréations marquaient parfois les fêtes religieuses : car il n'y avait point de leçons la veille des Rois, ni les jours gras, ni lorsqu'une religieuse faisait profession. Ainsi les rendait-on « non seulement bonnes chrétiennes... mais aussi des plus sages et des mieux instruites à tous les exercices nécessaires à des filles »².

1. *Règlements*, III : règlement des maîtresses des classes, 27.

2. *Id.*, xv : Règlement pour les pensionnaires, 2.

CHAPITRE IX

L'ES HOTES DU COUVENT ¹

Les deux monastères du faubourg Saint-Jacques et de la rue Sainte-Avoie possédaient à l'entour quelques maisons dont ils tiraient profit. Remettons à plus tard cette étude locative et, sans sortir du couvent, achevons d'en connaître les hôtes.

Certaines élèves, sur la demande de leurs parents, étaient autorisées à occuper un appartement où elles étaient le plus souvent accompagnées d'une domestique ²; parfois, elles venaient de province : vers 1760, il y avait, à Sainte-Avoie, M^{lle} Picault, fille d'un Inspecteur des Manufactures à Toulouse, entrepreneur de tabac; M^{lles} de Morveillan, filles d'un gentilhomme du Languedoc; M^{lle} de Boissière, fille d'un trésorier général des finances de Bretagne; plus lointaines encore, M^{lles} de la Buissonnière, entrées au mois d'avril 1758, étaient de Saint-Domingue; M^{lles} Bellefond, de la Martinique; M^{lles} Lainé avaient père et mère aux îles. Pour M^{lle} Dalesse, son père était « amériquin »; comme d'autres jeunes filles,

1. *Archives nationales* H⁵4186 : registres des pensions des demoiselles pensionnaires et dames en appartement.

Annales des Ursulines.

2. *Archives nationales* H⁵4186.

elle avait pour femme de chambre une négresse : Manette était née à la Martinique de parents libres, elle n'était donc point esclave et même M^{lle} Dalesse lui procurait « le bien d'être instruite » et payait pour elle une pension de trois cents livres. Enfin, il y avait des orphelines : M^{lle} Geoffroy était fille d'un avocat à la table de marbre : « Madame sa bonne-maman paie sa pension qui est de trois cents cinquante livres »; M^{lle} d'Arnault encore, dont le frère est le curateur ¹.

Mais, selon la coutume de ce temps, des dames aussi vivaient à l'abri du monastère : veuves ou isolées, elles passaient quelques mois, même davantage, dans l'appartement de saint Jean, la chambre de sainte Thérèse, les cellules sur le jardin. Ainsi, en 1652, « par la permission du Supérieur et pour des causes à elle très importantes, M^{me} Marie Chatelain, épouse de M. Aubert, demeura six semaines avec sa demoiselle suivante »; parfois elles séjournaient peu de temps : pour les fêtes de la Toussaint, comme le fit M^{me} Éléonor de Chaumont, devenue veuve du Président Le Coigneux, en 1651; et même, M^{me} Marguerite de Montmorency, veuve du duc de Ventadour, en 1635, la duchesse de Vivonne et sa fille, la princesse d'Elbeuf, en 1686, reçurent l'autorisation d'un certain nombre « d'entrées » par an, l'une au grand couvent, les autres rue Sainte-Avoie ².

Nous ne manquerons pas de nous arrêter, avec les

1. *Archives nationales*, H⁵ 4186.

2. *Annales des Ursulines*, t. II et III.

Annales du premier Monastère de la Congrégation de Paris, à « l'entrée et sortie extraordinaire de M^{me} Miron » en l'année 1653 : il faudrait citer tout le récit. C'était au mois de juin, en la fête du Saint-Sacrement : M^{lle} Renouard d'Orsy, une orpheline qui avait été élevée au monastère du faubourg Saint-Jacques, se présente à la grille ; avec de grandes supplications, elle demande qu'on l'accueille aussitôt dans le couvent, disant que sa famille la veut marier de vive force et au profit de ses tuteurs : la Mère Supérieure, émue par ses prières et par sa lettre, reçue quelques heures auparavant, où la demoiselle lui contait son malheur, lui ouvre sur-le-champ la porte et à sa cousine, M^{lle} Miron, fille de feu le maître des comptes, âgée d'une douzaine d'années. Or, l'après-midi, paraît le lieutenant civil : il interroge en particulier M^{lle} d'Orsy sur le sujet de sa fuite ; puis, « il déclare à la Supérieure qu'elle avait épousé « secrètement la nuit précédente M. Miron, lors « Conseiller et depuis président au Parlement de « Paris, défendant en outre de la faire sortir ni de la « rendre à qui que ce fût sans un ordre exprès de « la cour ou de lui. La Supérieure et les religieuses « apprenant la nouvelle et qu'au lieu d'une jeune « fille elles avaient reçu une nouvelle mariée furent « dans un étonnement et dans une confusion qui ne « se peut exprimer, attendu même que cela s'était « répandu dans la ville ». Et, pendant quinze jours, les carrosses se pressèrent à la porte des Ursulines : les deux familles venaient rendre visite à la jeune

femme, les unes l'accablant de reproches, les autres l'encourageant; et elle, de rappeler avec obstination comment M. Miron avait reçu une promesse verbale pour ce mariage. Pour les hommes, les tuteurs seuls furent admis; et comme ils semblaient disposés à maintenir leur pupille dans la retraite qu'elle avait choisie, M. Miron décida d'agir vite : il craignait les lenteurs de la justice, répugnait à la violence et n'espérait point en la faveur. Il eut recours à sa belle-sœur qu'un zèle affectueux attachait à tous ses intérêts : « il faut prendre courage, dit-elle, et puisque « l'amour tout ingénieux qu'il est demeure court pour « vous en cette conjoncture, voyons si l'adresse me « manquera... ». Puisque sa fille était entrée aux Ursulines avec M^{lle} d'Orsy et qu'elle les voyait souvent toutes deux, elle s'avisa de les faire changer de costume et d'emmener ainsi sa nièce sous l'apparence de sa fille; on convint du jour : le hasard les seconda tant, qu'il y eut alors une grande assemblée de religieuses au chœur et qu'elles eurent tout loisir pour leur déguisement : « si bien que la jeune mariée était avec une bavette et un tablier, et la demoiselle avec le déshabillé à hongrelaine de la dame; toutes deux étaient de même grandeur, de même taille, et en deuil chacune de leur père ». On les appelle au parloir : elles accourent; la jeune demoiselle Miron est autorisée à sortir deux heures pour se rendre chez son tailleur avec sa mère, la maîtresse générale a grand soin d'écarter l'autre de la porte qu'elle ouvre enfin à la dame, « laquelle ne fit qu'un saut

avec la veuve jusqu'au carrosse et s'en alla tout droit se rendre auprès de M. Miron, son mari ». L'alarme fut chaude quand on découvrit la ruse; mais tout fut bientôt pardonné : ces jeunes personnes avaient prié avec tant d'innocence et de dévotion pour le succès de leur projet qu'elles furent exaucées. Cependant, ce fut une leçon de vigilance pour les religieuses et « la maîtresse générale ne laissa pas de faire bonne pénitence de n'avoir pas été assez considérée dans cette action ».

En 1661, le lieutenant-civil revint au faubourg Saint-Jacques pour donner aux Ursulines un témoignage de la confiance du roi¹ : c'était le temps où l'on dispersait les deux maisons de Port-Royal; et donc le 4 mai, M. Daubray remit cette lettre à la Mère Supérieure :

« Chère et bien-aimée. Nous avons donné nos
« ordres pour faire sortir des couvents de Port-Royal
« tant de notre bonne ville de Paris que de la cam-
« pagne toutes les pensionnaires qui y sont, pour
« être envoyées à leurs parents; mais, parce que quel-
« ques-unes d'icelles se trouvent de provinces éloi-
« gnées, l'on ne peut avoir de sitôt des nouvelles de
« leurs parents pour savoir à qui les remettre et que
« cependant nous ne voulons qu'elles demeurent dans
« aucuns des dits couvents de Port-Royal, nous avons
« résolu de les faire aller dans celui des Ursulines
« du faubourg Saint-Jacques de notre dite ville de

1. *Annales des Ursulines*, t. III.

« Paris; et ayant ordonné au lieutenant-civil en la
« prévôté et vicomté de Paris de s'employer à tout
« ce qui est à faire pour l'exécution de nos dites
« intentions en cette occasion nous vous faisons cette
« lettre par laquelle nous vous mandons et ordon-
« nons très expressément de recevoir sans difficulté
« dans le couvent des dites Ursulines, toutes et cha-
« cune de ces filles qui y seront renvoyées par le dit
« lieutenant-civil, pour y demeurer jusqu'à ce qu'elles
« puissent être remises entre les mains de leurs
« parents. Vous recommandant cependant de pren-
« dre le même soin de leur éducation et instruction
« que des autres pensionnaires étant dans le dit
« couvent. Vous assurant que vous ferez en cela
« chose qui me sera agréable. N'y faites donc faute,
« car tel est notre plaisir.

« Donné à Fontainebleau le 2 de mai 1661.

LOUIS.

« Et plus bas : Le Tellier. »

Ces enfants, élèves de Port-Royal des Champs, étaient au nombre de quatre qui abandonnèrent alors le costume religieux qu'elles portaient : M^{lle} de la Pailleterie et M^{lles} de Villegat ne demeurèrent point longtemps au monastère; pour la dernière, Hélène de Mouskery, le roi lui-même acquittait sa pension : elle était anglaise, « d'une des plus illustres maisons d'Irlande »; sur une lettre du roi, au mois d'août, on la remit à ses parents.

En 1664, les querelles jansénistes troublèrent encore les filles de Sainte-Ursule ¹. L'archevêque de Paris, cherchant à vaincre la résistance des religieuses de Port-Royal qui se refusaient à la signature contre les cinq propositions de Jansénius, voulut émietter l'opposition; il pria donc la Supérieure des Ursulines, comme il l'avait fait aux Visitandines proches, d'accueillir quelques-unes des rebelles; le conseil y vit grande difficulté tout à fait contraire aux Constitutions, mais se soumit à la demande de Monseigneur Hardouin; celui-ci convint, le 25 août, de leur envoyer seulement « l'abbesse de Port-Royal, nièce de Monseigneur Séguier, chancelier de France, et nommée Mère Madeleine de Ligué, dite de Sainte-Agnès ». Elle arriva le lendemain avec cette obédience :

« Hardouin, archevêque de Paris par la grâce de
« Dieu et du Saint-Siège, à notre très chère fille en
« Jésus-Christ, sœur Madeleine de Sainte-Agnès,
« religieuse professe de l'abbaye de Port-Royal à
« Paris, salut en Notre-Seigneur. Nous avons jugé
« qu'il était important et nécessaire de vous retirer
« de votre Monastère et de vous en assigner un autre
« pour y vivre dans toute la régularité et soumis-
« sion requise. A ces causes nous vous mandons, et
« en vertu de sainte obédience vous enjoignons
« qu'incontinent la présente vous sortiez de votre dit
« monastère pour aller en celui des Ursulines du fau-
« bourg Saint-Jacques de cette ville, et y demeurer

1. *Annales des Ursulines*, t. IV.

« jusqu'à ce que par nous en soit autrement ordonné.
« Mandons aussi et ordonnons à la Supérieure et
« Communauté des dites Ursulines de vous y recevoir
« et traiter avec toute la charité possible.

« Donné à Paris le 26 août 1664 ».

Ni une réclusion de quinze jours ni deux visites de l'Archevêque ne purent emporter son obstination; il fallut que Monseigneur de Ligué, son frère, évêque de Meaux, la reçut dans son diocèse. Mais elle avait été vivement touchée de toutes les prévenances dont on l'avait comblée. Au mois d'avril 1665, la sœur Françoise Soulin dite de Sainte-Claire, qui avait beaucoup combattu à Port-Royal (elle y était venue après avoir été Supérieure de la Congrégation du Chasse-Midi), eut à son tour le couvent des Ursulines pour retraite; quelques jours avant sa mort « elle signa sans aucune restriction le formulaire qui lui fut présenté ».

Les *registres des pensions des demoiselles pensionnaires et dames en appartement* ¹ ne sont point à l'ordinaire une lecture fort agréable; cependant, on n'apprend point avec indifférence que M^{me} de Jarosson qui habitait à Sainte-Avoie tout d'abord au troisième, au-dessus du parloir, est descendue au-dessous « avec l'oratoire vis-à-vis »; que M^{me} la présidente Ouillon « occupe l'appartement proche le jubé, sur le jar-

1. *Archives nationales*, H⁵ 4186.

din »; que M^{lle} Daubigny a aussi une chambre « sur le jardin ». Car ces femmes nous paraissent toutes avec le même visage, celui de Roxane, en longs voiles de veuve : elles s'en vont vers une tapisserie éternelle et « leur robe de deuil traîne des feuilles mortes ».

**Signatures de toutes les religieuses
en détestation de l'hérésie de Jansénius ¹.**

« Je me sou mets sincèrement à la Constitution
« du Pape Innocent X, du 31 mai 1653, selon son
« véritable sens, qui a été déterminé par la Constitu-
« tion de Notre Saint Père le Pape Alexandre VII
« du 16 octobre 1656. Je recognois que je suis obli-
« gée en conscience d'obéir à ces Constitutions. Et
« je condamne de cœur et de bouche la doctrine
« des cinq Propositions de Cornelius Jansenius con-
« tenues dans son livre intitulé Augustinus, que ces
« deux Papes et les évêques ont condamnées; laquelle
« doctrine n'est point celle de saint Augustin, que
« Jansenius a mal expliquée contre le vray sens de
« ce saint Docteur...

« Nous soussignées Supérieure, Religieuses et Com-
« munauté de Sainte-Ursule du faubourg Saint-
« Jacques de Paris, déclarons qu'en l'exécution des
« Constitutions et Mandements cy-dessus (Constitu-
« tion et Mandement de Nos Saints Pères les Papes
« Innocent X et Alexandre VII), avons signé la

1. *Archives du Grand Couvent de Paris, conservées au Monastère des Ursulines de Québec.*

« susdite formule, fait ce neuvième décembre mil six
« cent soixante et un ».

*Signatures de toutes les religieuses professes qui étaient alors
à la Communauté au nombre de soixante trois.*

CHAPITRE X

LES DOMAINES DES MONASTÈRES¹

Or, les Ursulines étaient propriétaires : pesant souci ! Elles avaient des mitoyennetés, des appartements qu'elles louaient et dont nous conservons les « états des lieux », des maisons achetées à des religieux où l'on avait négligé les lettres d'amortissement ; elles avaient même une fontaine. Et tantôt Chicaneau et Mme de Pimbêche s'y querellaient, tantôt un procureur, infortuné Dorante, tâchait d'y résoudre un procès. Mais qui pourrait croire qu'un mur — « un vieux mur, crêté d'herbe, enguirlandé, couvert — ici de vigne rouge, ici de lierre vert » — serait déjà un héros de roman.

I. — Une mitoyenneté.

Le monastère de la rue Sainte-Avoie avait pour voisinage l'hôtel d'Avaux, appartenant à « très haut et très puissant seigneur Messire Louis Victor de Rochechouart, duc de Vivonne, pair et maréchal de

1. *Archives nationales*, H⁵ 4184, 4185, 4186, L 1078, S 4764, 4765, 4766, S 4770 : monuments ecclésiastiques : couvents de femmes, livres des rentes, registres des pensions, baux d'appartement.

France, gouverneur et lieutenant-général pour le roi des provinces de Champagne et de Brie, général des galères de France et autres lieux », car les religieuses avaient acheté, le 29 janvier 1686, pour quarante deux mille livres, l'hôtel de Lagny joignant les deux propriétés ¹. Certes, le quartier du Marais avait perdu de son prestige : depuis la mort du roi Henri II, l'hôtel des Tournelles ayant été abandonné, Louis XIII avait mis à la mode la place Royale : et tournois, courses de bagues, vitrines éblouissantes attiraient les précieuses sous les arcades ; quand le Palais-Cardinal et le Louvre eurent déplacé la belle société mondaine, les vieilles demeures en brique rose, les hautes toitures à la Mansart abritèrent encore autour de la rue Saint-Antoine et de la rue du Temple les grandes familles de France ; et dans leurs salons l'on eût peut-être surpris quelque discours sur le Tendre. Le duc de Vivonne et de Mortemart n'était pas des moindres : frère de M^{me} de Montespan, il avait épousé en 1655 la fille du président de Mesmes, fort spirituelle et très riche ; la bienveillance de Louis XIV devait un jour marier leur fils à la troisième fille de Colbert, Anne-Marie. Et SAINT-SIMON disait de ce fameux vainqueur qui fut vice-roi de Sicile : « c'était l'homme le plus naturellement plaisant, et avec le plus d'esprit et de sel, et le plus continuellement, dont j'ai ouï faire au feu Roi cent contes meilleurs les uns que les autres qu'il se plaisait à raconter ».

1. *Archives nationales*, S 4764.

Donc une clause de contrat passé devant Ramon et Lévêque, notaires au Châtelet de Paris, accordait à très haute et très puissante dame Louise-Antoinette de Mesmes, duchesse de Vivonne, quatorze *entrées* au monastère, et à sa fille, la duchesse d'Elbeuf, dix *entrées*. Elle fut confirmée le 13 avril et augmentée de la jouissance d'un appartement et d'un parloir, en échange de quoi la duchesse de Vivonne payait aux Ursulines « la somme de douze cents livres en « douze paiements égaux de trois mois en trois mois « et par avance... fait et passé à Paris au grand par- « loir et grille des dites dames religieuses où elles « étaient à cette fin assemblées au son de la cloche « en la manière accoutumée »¹.

Le 26 décembre, on rappela les notaires au beau langage qui enregistrèrent ainsi :

« Les dames religieuses, pour reconnaître en quel-
« que manière autant qu'il leur est possible la bien-
« veillance et affection de ladite dame duchesse de
« Vivonne et de M^{me} la princesse d'Elbeuf sa fille,
« et la protection dont elles veulent bien continuer
« à les honorer, sont convenues de ce qui ensuit,
« c'est à savoir que les dites dames duchesse de Vi-
« vonne et princesse d'Elbeuf, au lieu des entrées à
« elles accordées par les dites dames religieuses...
« pourront entrer toutes les fois que bon leur sem-
« blera ainsi que les dites dames religieuses le consen-
« tent et accordent par ces présentes dans leur
« monastère, ensemble ou séparément, accompagnées

1. *Archives nationales*, S 4764.

« de leurs demoiselles pour les suivre... sans néan-
« moins y pouvoir coucher: pourront aussi amener
« avec elles M^{lle} d'Elbeuf, fille de la dame princesse
« d'Elbeuf quand il leur plaira... lesquelles entrées
« se feront par une porte qui sera faite au mur qui
« sépare l'Orangerie de la dite dame duchesse de
« Vivonne au jardin de l'hôtel de Lagny, dont les
« dites dames religieuses auront la clé pour l'ouvrir
« et fermer lorsqu'il plaira aux dames de Vivonne
« et princesse d'Elbeuf entrer ou sortir, et ce tant
« et si longuement qu'elles demeureront dans l'hôtel
« d'Avaux ou en la maison où elles sont à présent
« demeurantes; et lorsqu'elles n'y demeureront plus,
« elles entreront dans le monastère, accompagnées
« comme dessus, par la porte conventuelle d'iceluy » ¹.

Or le duc de Vivonne mourut fort pauvre, et l'hôtel fut vendu. La duchesse avait pour toutes ressources une pension du roi et s'en fut vivre chez son intendant J.-B. Duché, seigneur de La Grange-aux-Bois; elle ne conservait qu'un pavillon dans le jardin de son hôtel. Le nouveau propriétaire était « très haut et puissant seigneur, Monseigneur Paul de Beauvilliers, duc de Saint-Aignan, pair de France, premier gentilhomme de la chambre du roi, chevalier de divers ordres, chef de son conseil royal des finances, gouverneur et lieutenant-général pour Sa Majesté au gouvernement du Hâvre-de-Grâce » ². Louis XIV le tenait en particulière estime, pour sa piété et sa

1. *Archives nationales*, S 4764.

2. *Id.*

droiture, et lui avait confié à plusieurs reprises des missions délicates, surtout à la cour d'Angleterre après la mort de Madame. Ami de Saint-Simon, il était, par son mariage avec la seconde fille de Colbert, le beau-frère très aimé du duc de Chevreuse et du duc de Mortemart. Et le 29 avril 1689, deux notaires, garde-notes au Châtelet de Paris, furent présents à cet accord :

« ...lesquelles dames religieuses pour donner au dit
« seigneur duc des marques de leur respect aussi bien
« que de leur juste reconnaissance des favorables
« protections dont il a bien voulu les honorer et des
« bons offices qu'il leur a rendus, non seulement en
« les laissant dans la paisible propriété, possession et
« jouissance de la maison appelée l'hôtel de Lagny,
« située en la rue Sainte-Avoye proche leur monas-
« tère et joignant l'hôtel du seigneur duc, par elles
« acquise du défunt M. le duc et M^{me} la duchesse
« de Vivonne... ont par les présentes vendu et délaissé,
« quitté et transporté du tout à toujours au dit
« seigneur duc de Beauvilliers, ce acceptant pour lui,
« ses hoirs et ayant cause, un gros mur de cinq toises
« de long sur cinq pieds quatre pouces de large, et
« le sol sur lequel ce dit mur sera bâti, à la réserve
« toutefois que le dit mur dans l'étendue ci-dessus
« mentionnée restera mitoyen à dix-huit pouces
« d'épaisseur sur trois toises de haut le long du résér-
« voir de l'hôtel du dit seigneur duc... s'obligeant
« le dit seigneur duc en cette considération, au lieu
« du châssis de bois qui est à présent à la croisée

« de l'escalier de son hôtel ayant vue sur le jardin
« des dites dames religieuses, d'y faire mettre inces-
« samment aussi à ses frais un châssis dormant aussi
« de bois, garni de carreaux de verre, avec une grille
« de fer qui sera du côté des dites dames, lesquels
« châssis et grille de fer ne pourront à l'avenir être
« ôtés ni changés sans le consentement d'icelles
« dames religieuses, lesquelles ont accordé et accor-
« dent par les dites présentes à M^{me} la duchesse,
« épouse du dit seigneur duc de Beauvilliers durant
« sa vie à commencer d'aujourd'hui, toutes les
« entrées qu'elle désirera avoir en leur dit monas-
« tère pour elle et pour une personne de son hôtel
« qu'elle aura pour la suivre, auquel monastère la
« dite dame duchesse pourra coucher quand elle sou-
« haitera s'y retirer, et pour cet effet le dit seigneur
« duc fera percer et ouvrir une porte dans le mur
« qui est au pied de son escalier pour passer par le
« jardin des dites dames religieuses et proche de
« leur infirmerie, et sera en même temps fait une
« double porte fermant du côté des dites dames pour
« demeurer fermée ainsi que les portes de clôture du
« monastère doivent être... »¹.

Les Ursulines recevaient en outre cinq cents livres
« en louis d'argent et autres espèces ayant cours ». Et les années passèrent, laissant des honneurs nouveaux au voisin du monastère : le voici ministre d'État, et puis gouverneur du duc de Bourgogne, premier gentilhomme de sa chambre comme il

1. *Archives nationales*, S 4764.

l'était de celle du roi, et maître de sa garde-robe, gouverneur du duc d'Anjou et surintendant de sa maison. C'est au château de Versailles qu'il signe, le 1^{er} février 1693, le contrat que lui apporte Maître Thibaut : sur la partie du mur qui lui fut vendue il a tout droit de continuer son réservoir ; pour le reste, hauteur et largeur sont mitoyennes : « un mur n'a pas besoin d'être joli, mais sûr » ; défense est faite aux Ursulines d'y ouvrir aucun jour ni de placer des portes où le duc de Beauvilliers a de fausses fenêtres « pour faire la simettrie de sa cour ». Elles accordent aussi qu'elles ne construiront aucun bâtiment qui ne soit « de niveau » au dit hôtel. Et Bergamin lui-même ne fut point plus cruel pour se garder d'un ennemi insolent, puisque « à la croisée « qui donne du jour au grand escalier du dit hôtel... « il sera mis en saillie de six pouces du côté du « jardin des dites dames religieuses une grille de « barreaux de fer espacée de six pouces de vide avec « trois traverses dans lesquelles les barreaux seront « passés et qu'elle demeurera fermée par un châssis « dormant » ¹.

Et de toute cette brillante ballade, l'envoi aussi est aux Archives : devis des ouvrages de maçonnerie et pierre dure d'Arcueil employés en chaux et ciment pour recouvrir une longueur d'un ancien mur séparant l'hôtel de Beauvilliers et le monastère des dames religieuses Ursulines de Sainte-Avoie à Paris ² ; il

1. *Archives nationales*, S 4764.

2. *Id.*

porte la signature de la duchesse de Beauvilliers et la date du 2 octobre 1730 — qui finit ces brouilles, toutes passagères.

II. — Des immeubles.

Les Ursulines de Sainte-Avoie avaient un domaine étendu : en 1625, elles acquéraient des Chartreux une « portion » d'un jeu de paume¹; en 1630, elles entraient en possession d'immeubles situés rue des Ménestriers et rue du Temple, puis rue Geoffroy-Langevin²; enfin, les religieux de Lagny leur cédèrent au mois de novembre 1649, pour cinquante mille livres, trois maisons dans la rue Sainte-Avoie : c'étaient de très simples et très saints religieux qui décidèrent la vente par un acte capitulaire, sans songer aux « nouvelles constitutions canoniques pour l'aliénation des biens d'église ». Aussi, quelques années plus tard, ce fut un beau scandale : eh quoi? point d'enquête « de comodo et incommodo », point d'expertise, point d'état des lieux³?

Peu s'en fallut que les religieuses ne fussent expulsées. Mais le 10 octobre 1652, des lettres royales d'amortissement rétablirent l'ordre, dûment enregistrées à la chambre des comptes et au bureau des finances de la généralité de Paris :

1. *Archives nationales*, L 1073.

2. *Id.*, S 4765.

3. *Id.*, S 4765.

« Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de
« Navarre, à tous présents et à venir, salut. Nos
« chères et bien-aimées les religieuses et dévotes ora-
« trices de Sainte-Ursule de Sainte-Avoie de notre
« diocèse de Paris, nous ont très humblement fait
« remontrer que pour leur établissement et néces-
« sités de leur communauté et pouvoir vaquer selon
« leur institut à l'instruction et enseignement des
« filles en la crainte de Dieu, piété et religion chré-
« tienne, vertu et bonnes mœurs et exercices spiri-
« tuels, elles ont été obligées de s'accroître en der-
« nier temps... savoir faisons qu'ayant agréable le
« zèle et pieux dessein des dites exposantes et vou-
« lant contribuer autant qu'il nous est possible à
« leurs bonnes et saintes institutions, nous de notre
« grâce spéciale, pleine puissance et autorité royale,
« les avons amorties, et comme à Dieu dédié, et par
« ces présentes signées de notre main, amortissons
« et comme à Dieu dédions les dites maisons et héri-
« tages... elles (les exposantes) seront tenues de dire
« et célébrer pour nous une messe solennelle par
« chacun an le jour de saint Louis, notre prédéces-
« seur et patron. Si donnons en mandement à nos
« amés et féaux conseillers les gens de nos comptes
« à Paris, président et trésoriers généraux de France
« au dit lieu, que ces présentes ils enregistrent et de
« leur contenu fassent jouir et user les dites expo-
« santes pleinement et paisiblement sans qu'il leur
« soit fait ou donné aucun trouble ni empêchement
« au contraire, car tel est notre plaisir. Et afin que

« ce soit chose ferme et stable à toujours, nous
« avons fait mettre notre scel à ces dites présentes...
« Donné à Pontoise au mois d'octobre, l'an de grâce
« seize cent cinquante deux et de notre règne le
« dixième.

« Signé : Louis, et sur le replis : pour le roi : de
« Guénégaud. Et scellé en cire verte et à côté sur
« le même repli : visa : Molé »¹.

Parmi les locataires de la rue Geoffroy-Langevin, figure « dame Marguerite-Élisabeth Forest, veuve du sieur Nicolas de Largillière, peintre ordinaire du Roi, directeur et chancelier de son académie royale de peinture et de sculpture »².

C'est le 12 mai 1747 qu'un bail fut passé avec celle dont le Louvre garde l'image dans un touchant portrait de famille peint par Largillière lui-même : assise à l'ombre d'un arbre épais, dans un somptueux costume de soie et de dentelles, elle tourne vers son mari un visage ennuyé; pour lui, souriant, coiffé d'une perruque solennelle, il écoute la romance mélancolique chantée par sa fille, et sans doute, comme Bartholo, va-t-il bientôt s'endormir.

Cette heureuse intimité était rompue depuis un an lorsque M^{me} de Largillière s'en vint au Marais avec ses gens et ses bagages. La vieille porte cochère avait encore grand air, avec ses énormes serrures et ses lourdes barres de fer. Les chevaux trouvèrent

1. *Archives nationales*, S 4765.

2. *Id.*, S 4767.

place aisément à l'écurie, ouverte à deux battants. Par contre, Maître Jacques fut mal satisfait de la cuisine qui avait, confesse *l'état* de la maison ¹, « une pierre à laver, écornée et vieillie; et un fourneau à cinq réchauds, garnis de leurs grilles ». Le jardin surtout le navra : au Mai tout en fleurs on n'avait point fait accueil; la mousse et les ronces recouvraient un pauvre treillage et tout au fond mourait un maigre plant de verjus. Une potence de fer décorait le puits.

Cette maison avait trois étages et un vaste grenier : à chaque étage, trois pièces et une garde-robe, carrelées. Mais le bel étage avait sur la rue quatre fenêtres à grands carreaux de verre avec volets de chêne : le chambranle de la salle à manger était de bois, ceux des autres salles de pierre et de marbre; et dans la pièce sur le jardin, deux armoires cantonnaient la cheminée. Au-dessus, il n'y avait point de volets; et certaines portes — elles étaient toutes garnies « de leurs pentures, verrouils, serrure et clefs » — restaient simplement vitrées. On trouvait nombre de débarras et de commodités. Surtout, une terrasse donnait sur le jardin : et quand les pensionnaires des Ursulines jouaient aux grâces, à la récréation de midi, elles apercevaient parfois, rêvant ou se plaisant à leurs cris joyeux, une enfant à la balustrade.

Vingt ans après, hélas! dame pauvreté habitait le monastère : on n'avait pu remettre des réparations importantes, la vie devenait très chère et les revenus

1. *Archives nationales*, S 4766.

habituels ne suffisaient plus à satisfaire les créanciers. Une information d'office fut faite alors auprès du sieur François Marchant, le mardi 23 janvier 1770, en cette manière :

« Sieur François Marchant, conseiller-secrétaire
« du Roi, maison, couronne de France, et de ses
« finances, demeurant à Paris rue Saint-Martin, cul-
« de-sac de Clerevaux, paroisse de Saint-Merry de
« cette ville de Paris, âgé de quatre-vingt-quatre ans
« ou environ, témoin assigné de notre ordonnance du
« 18 présent mois par exploit de Griveau, huissier de
« la cour, en date du présent mois de Janvier, de la
« copie duquel il nous a fait apparoir, lecture à lui
« faite du décret de l'archevêque de Paris du 16 Octo-
« bre dernier ensemble des lettres patentes du roi
« obtenues sur iceluy, données à Versailles au mois
« de Novembre aussi dernier, et de l'arrêt de la cour
« du 4 Janvier présent mois qui, avant de procéder
« à l'enregistrement des dites lettres patentes,
« ordonne la présente information.

« Après serment par lui fait de dire vérité et qu'il
« a déclaré n'être parent, allié, serviteur, ni domes-
« tique des parties, dépose qu'il a une connaissance
« particulière de la modicité du revenu des religieuses
« de Sainte-Avoie; que la nécessité où elles ont été
« de faire faire des réparations considérables à leur
« maison les a obérées et les met dans l'impuissance
« de satisfaire à ce qu'elles doivent; qu'il croit
« qu'il est de leur intérêt de les autoriser à vendre
« les trois maisons qu'elles ont, situées à Paris, l'une

« rue Sainte-Avoie et les deux autres rue Geoffroy-
« Langevin, pour les mettre en état de payer leurs
« dettes et d'éviter les poursuites de leurs créanciers,
« ce qui est tout ce qu'il a dit savoir.

« Lecture à lui faite de sa déposition, a dit icelle
« contenir vérité, n'y veut augmenter ni diminuer,
« y persiste et a signé ainsi : Marchant. » Après lui,
maître Charles Benoist Barreau, procureur au Parle-
ment de Paris, maître Gabriel Jacques Mesnil, avo-
cat à la cour, sieur Antoine Laurent-Cornet, bour-
geois de Paris, témoignèrent à leur tour de la gêne
des religieuses, des exigences des bouchers et des
architectes, et se montrèrent favorables à la vente
des trois maisons « eu égard à la modicité du revenu
de la communauté et à la cherté actuelle des
vivres ». Quant aux deux petites maisons sises au
cul-de-sac de la rue Beaubourg, le monastère les
avait réunies à ses bâtiments en 1664 : les pension-
naires étaient si nombreuses alors, que l'on man-
quait de place et « souvent dans les maladies et infir-
mités... elles ont craint d'en tomber en langueur
dont l'inquiétude les avait souvent portées à souhai-
ter un accroissement de logis »¹.

Le grand couvent du faubourg Saint-Jacques ne
semble pas avoir connu tant de vicissitudes : des
jardins « plantés de tilleuls et de charmilles » entou-
raient des pavillons à deux étages ; et dans les belles
pièces lambrissées de chêne verni, aux sculptures
blanches et dorées, auprès des hautes cheminées de

1. *Archives nationales*, S 4765.

marbre ¹, quels dialogues poétiques devaient s'échanger vers le soir sur la pluralité des mondes ! A moins qu'on n'y reçoive, comme le 15 novembre 1707, un tel billet :

« Quittance de logements de soldats :

« Dans la maison appartenant aux dames ursulines
« occupée par locataire dans la rue du faubourg
« Saint-Jacques, logeront deux soldats de la Compa-
« gnie de M. de Saint-Simon, capitaine au régiment
« des gardes françaises du Roi, nommés...

« Fait par nous maréchal-général des logis du dit
« régiment des gardes-françaises à Paris, ce 15 no-
« vembre 1705 » ².

III. — Revenus et charges.

Les registres des pensions des demoiselles pensionnaires et dames en appartement pour les années 1763 à 1792 nous donnent des chiffres assez variés, mais correspondant bien à ceux de l'Abbaye-aux-Bois, de la Madeleine de Traisnel et de Pentemont : ainsi la fille du marquis de Montebise payait « cinq cents livres pour tout » ; M^{lle} Ménard aussi, fille d'un marchand de drap ; M^{lle} de Longpré dont la mère est « des îles » ; M^{lle} Fournier, fille d'un « imprimeur en caractères » ; M^{lle} Clément de Ris, du maître d'hôtel de la Reine ; la grand'mère de M^{lle} de la Bédoyère donnait quatre cent cinquante livres. Pour M^{lle} Saba-

1. *Archives nationales*, S 4770.

2. *Id.*, S 4764.

tault, « Madame sa mère étant notre marchande de vin, elle paie sa pension en vin »; de même, M. Neveu, épicier et fournisseur du couvent, payait seulement cent cinquante livres. M^{lle} de Rochev, dont le père est attaché au prince de Soubise, figure pour quatre cents livres; M^{lle} Charles, fille du « maître d'écriture des enfants de France », pour trois cent cinquante livres de pension et cinquante livres de vin et blanchissage, tandis que M^{lle} Benoît ne boit pas de vin. M. de Robec, à la Compagnie des Indes, payait trois cent cinquante livres pour sa fille, comme M. l'abbé Després, chanoine d'Autun, pour sa nièce orpheline, M^{lle} du Hamel: « son père était marquis »¹.

Pour les dames pensionnaires, dont le nombre était sans doute trois ou quatre fois moindre que celui des élèves (il y en avait vingt quatre en 1789), leur loyer le plus élevé était généralement de huit cents livres, et la pension de quatre à cinq cents livres, quand elles ne désiraient pas se nourrir elles-mêmes. M^{me} de Jarosson payait seize cent cinquante livres, M^{lle} de Glatigné quinze cents livres; M^{lle} Boldery s'était contentée de « la petite chambre du dortoir de la Sainte-Vierge; c'est elle qui l'a fait planchéier »; et parce qu'elle rendait bien des services à la communauté, on ne lui demandait que trois cent cinquante livres².

Les Ursulines avaient encore pour revenus des

1. *Archives nationales*, H⁵ 4186.

2. *Id.*, H⁵ 4186.

rentes sur des particuliers ¹ : en 1706, trois mille livres sur les aides et gabelles pour vingt cinq mille remboursées par le Roi; mille livres sur un fonds de dix-huit mille, pour la dot de sœur Judith Amasie de Mesmes; quatre cents livres, sur un fonds de huit mille, pour celle de sœur Louise Vigneron de Sainte-Catherine; ainsi de même, cinq autres religieuses avaient des dots de deux cents à trois cents livres. Puis, des rentes viagères appartenaient à des religieuses professes : encore en 1706, le couvent de Sainte-Avoye recevait pour chacune des sœurs ainsi favorisées, une rente le plus souvent de deux cents livres, grâce à la générosité paternelle de M. Henry Lambert d'Herbigny, conseiller du roi et maître des requêtes. Mais d'autre part les Ursulines acquittaient des droits seigneuriaux au chapitre de Saint-Mederic et à des religieux de Saint-Martin des Champs; et quelque cinq cents livres de rentes à des particuliers.

Les maisons aussi étaient de rapport : un bail pour M. Simonet, rue Sainte-Avoye, comporte un loyer annuel de neuf cents cinquante livres, avec les boues et lanternes; rue Geoffroy-Langevin, les quatre locations sont de huit cents ou neuf cents livres; tandis que les trois corps de logis de la rue Beaubourg ne valent que deux cents et trois cent soixante livres ².

De tels documents, un peu monotones, prennent vie par tous les détails qui révèlent la situation

1. *Archives nationales*, H⁵ 4186.

2. *Id.*, H⁵ 4185.

sociale des Ursulines et de leurs élèves. On voudrait réunir dans un même parloir toutes ces familles nobles ou bourgeoises, éloignées ou proches : des religieuses sont là, auprès de leur père ; voici un « président et trésorier de France à Soissons », un « docteur et régent en la faculté de médecine à Paris », un « vivant conseiller du Roi en sa cour de Parlement », un seigneur de province et un « maître d'hôtel ordinaire de Sa Majesté »¹. Autour des pensionnaires, la confusion est plus grande encore : c'est un maître des comptes et un marchand de soie, un gentilhomme du Languedoc et le directeur des poudres de l' Arsenal, un entrepreneur des ponts et chaussées et un « marchand de poil de chèvre en magasin » ; nous reconnaissons aussi le charron du Roi avec son architecte, un conseiller à la grand'chambre avec un chapelier, un banquier avec un officier des gardes-françaises et un chirurgien².

Au début du XVIII^e siècle, quelle aimable réunion !

1. *Archives nationales*, H⁵ 4184.

2. *Id.*, H⁵ 4186.

CHAPITRE XI

LES URSULINES PENDANT LA RÉVOLUTION ¹

Or, la douceur de vivre avait fui en ce temps-là le beau royaume de France — les craintes et les deuils avaient lassé les cœurs même de l'espérance. La Bastille s'était écroulée, Versailles avait vu une foule hurlante envahir cour et avenues; à Trianon, il n'y avait plus de bergère auprès des blancs moutons : « voici, voici l'orage; voilà l'éclair qui luit ». De grands vaisseaux avaient emmené en Angleterre des familles inquiètes, et les carrosses qui jadis encombraient le faubourg Saint-Honoré s'en étaient allés vers les plus lointaines provinces.

Cependant que dans Paris, fiévreux et bouleversé, des Souverains jeunes, tendres et faibles, recevaient les décisions de l'Assemblée nationale :

28 octobre-1^{er} novembre 1789 : « l'Assemblée Nationale ajourne la question sur les vœux monastiques; cependant et par provision, décrète que « l'émission des vœux sera suspendue dans tous les

1. *Archives nationales*, S 4764, 4769 : abbayes et communautés de femmes, domaines ecclésiastiques.

« monastères de l'un et de l'autre sexe, et que le
« présent décret sera porté de suite à la sanction
« royale, et envoyé à tous les tribunaux et à tous les
« monastères ».

24 novembre : « L'Assemblée Nationale décrète que
« tous les biens ecclésiastiques sont à la disposition
« de la nation, à la charge de pourvoir d'une manière
« convenable aux frais du culte, à l'entretien de ses
« ministres, et au soulagement des pauvres, sous la
« surveillance et d'après les instructions des provin-
« ces ».

13-19 février 1790 : « Art. premier. La loi constitu-
« tionnelle du royaume ne connaîtra plus de vœux
« monastiques solennels des personnes de l'un ni de
« l'autre sexe : en conséquence, les ordres et congré-
« gations réguliers dans lesquels on fait de pareils
« vœux sont et demeureront supprimés en France,
« sans qu'il puisse en être établi de semblables à
« l'avenir.

« Art. 2. Tous les individus de l'un et de l'autre
« sexe, existant dans les monastères et maisons reli-
« gieuses, pourront en sortir en faisant leur déclara-
« tion devant la municipalité du lieu, et il sera
« pourvu incessamment à leur sort par une pension
« convenable. Il sera indiqué des maisons où seront
« tenus de se retirer les religieux qui ne voudront
« pas profiter de la disposition du présent...

« Art. 3. Les religieuses pourront rester dans les

« maisons où elles sont aujourd'hui, les exceptant
 « expressément de l'article qui oblige les religieux
 « de réunir plusieurs maisons dans une seule ».

20 et 22 avril : « 9. Les comptes des dits ecclé-
 « siastiques, corps, maisons et communautés, et ceux
 « de leurs locataires et fermiers, seront communi-
 « qués... à la municipalité du lieu, pour être ensuite
 « vérifiés et apurés par les Assemblées administra-
 « tives, ou par leurs directoires.

« Art. 12. Aussitôt après la publication du présent
 « décret, les Assemblées de district ou leurs direc-
 « toires, feront faire, sans aucun frais, même de
 « contrôle, un inventaire du mobilier, des titres et
 « papiers dépendant de tous les bénéfices, corps,
 « maisons et communautés de l'un et de l'autre sexe...
 « sauf aux dites assemblées à commettre les muni-
 « cipalités pour les aider dans ce travail; et les uns
 « et les autres se feront également remettre les inven-
 « taires faits dans chaque bénéfice ou maison, après
 « la mort du dernier titulaire ou religieux. »

I. — Au faubourg Saint-Jacques.

« Qui l'eût cru, qu'on dût voir jamais
 Les glaives meurtriers, les lances homicides
 Briller dans la maison de paix ».

(RACINE).

C'est le 7 juillet 1790 que la nouvelle Supérieure
 du Grand Couvent, Mère Anne-Marguerite de Lange

de Saint-Augustin, reçut les représentants de la municipalité. Quelques mois plus tôt, Maître Aignan Louis Petit de la Fosse, « avocat aux conseils, demeurant à Paris, rue de la Monnoie, paroisse Saint-Eustache, au nom et comme fondé de procuration spéciale à l'effet des présentes, de dame Marguerite de Laugier Beaucome, supérieure, et de dame Anne-Marguerite de Lange, dépositaire, toutes deux dames religieuses Ursulines du faubourg Saint-Jacques » avait déposé une déclaration¹ qui fut affichée à la porte de l'Hôtel-de-Ville et à celle de la paroisse. Aujourd'hui, entourée de cinquante religieuses, elle accueillit les commissaires dans la salle de la communauté : « Ce jourd'hui mercredi 7 juillet 1790 en « vertu des décrets de l'Assemblée Nationale du « 13 février dernier, des 14 et 20 avril dernier, sanctionnés par le roi, et aussi en vertu des pouvoirs « à nous donnés par le Conseil de Ville le 26 mai « dernier : nous, Pierre-Louis Davout, conseiller-« assesseur au tribunal municipal et administrateur « de la municipalité, nous sommes transporté au « couvent des dames religieuses Ursulines rue et faubourg Saint-Jacques à Paris, assisté de Jacques-« François Rouquairol, faisant fonction de secrétaire-greffier; et après avoir fait part à Madame la « Supérieure de nos pouvoirs et de l'objet de notre « mission, nous l'avons priée de faire assembler sa « communauté et de nous introduire dans la maison, « ce qu'ayant fait à l'instant, nous avons été intro-

1. *Archives nationales*, S 4769.

« duits dans une salle appelée salle de la communauté
 « et au milieu de toutes ces dames rassemblées nous
 « avons fait lecture des décrets de l'Assemblée Natio-
 « nale sus mentionnés et après les avoir fait con-
 « naître d'une manière à ce que chacune d'elles en
 « connaisse parfaitement toutes les dispositions,
 « nous leur avons annoncé que nous allions procéder
 « à l'appel nominal et recevoir de chacune d'elles
 « leurs déclarations particulières et individuelles.
 « Toutes ces dames s'étant retirées, M^{me} Anne-Mar-
 « guerite de Lange, sœur Saint-Augustin, Supérieure,
 « étant seule restée, nous a déclaré qu'elle est par-
 « faitement contente de son état, qu'elle désire vivre
 « et mourir dans sa maison et a signé... Les dites
 « déclarations étant reçues et attendu qu'il est
 « deux heures sonnées, nous avons remis la vacation
 « pour la continuation des opérations à cet après-
 « midi quatre heures de relevée et a ma dite dame
 « Supérieure signé avec nous en cet endroit du
 « présent procès-verbal... » ¹.

Docilement, on les conduisit à travers toute la maison : ils s'arrêtèrent dans la salle du chapitre où souvent « réunies au son de la cloche en la manière accoutumée » les conseillères délibéraient des affaires du monastère; ils virent le noviciat où des âmes ferventes s'étaient préparées à leur profession; et dans les pauvres cellules où la Supérieure venait chaque soir bénir ses filles, on entendit résonner leurs pas. Ils ne manquèrent point de pénétrer dans le réfec-

1. *Archives nationales*, S 4769.

toire; et à l'infirmerie où tant de religieuses s'étaient endormies dans la paix. A la lingerie ils vinrent encore : on n'y repassait plus des collets et des coiffes pour les pensionnaires. Et la cuisine aussi leur donna fort à faire; mais le soleil était si fort qu'ils demeurèrent à peine dans le grenier, tandis que leur zèle reprit dans les caves et le bûcher. Et voici ce qu'ils virent au cours de ce « récollement ».

« *Cellule* : dans chaque cellule se trouve un lit
« composé d'une paillasse, d'un matelas, d'un tra-
« versin, de deux couvertures et d'une housse de
« serge brune, le tout vieux et en mauvais état, plus
« une petite table et une petite armoire de bois de
« noyer, une chaise de paille, un chandelier de cui-
« vre, un balai et un petit rideau de toile.

« *Noviciat* : dans le noviciat sont neuf vieux lits
« composés comme ceux des cellules, des bancs et
« placets de bois, deux chaises de paille; neuf rideaux
« de toile pour fenêtre, un feu de fer et un Christ en
« plâtre.

« *Chambre de Communauté* : dans cette chambre
« sont un petit bureau en bois de chêne, une petite
« armoire de bibliothèque de même bois, des bancs
« de bois, douze chaises et deux fauteuils de paille,
« un Autel et deux rideaux de toile, quelques vieux
« tableaux sujets de piété de différentes grandeurs,
« et un feu de fer.

« *Salle du Chapitre* : dans cette salle un Autel, une

« Sainte Vierge en plâtre, deux rideaux d'indienne,
 « quatre autres de toile pour les fenêtres, plusieurs
 « vieux tableaux de différentes grandeurs, sujets de
 « piété, et des bancs de bois autour de la salle.

« *Réfectoire* : huit tables longues sur tréteaux et
 « entourées de bancs, dix vieux rideaux de serge et
 « toile, un grand tableau, un pupitre pour la lec-
 « ture, et une armoire de vieux bois pour le service.

« *Infirmieries* : les infirmieries comprennent ensem-
 « ble neuf lits garnis chacun d'un matelas, d'une
 « pailleasse, d'un lit de plumes, d'un traversin, de
 « deux couvertures de laine, couvre-pieds et oreil-
 « lers, et de housses de serge brune pour l'hiver et
 « de toile de coton blanche pour l'été, plus sept
 « rideaux de croisée de même toile, trois feux en fer
 « avec pelles et pincettes, commodes et armoires
 « très vieilles en bois de chêne, chaises et fauteuils
 « de paille, et ustensiles de diverse nature à l'usage
 « d'infirmierie. Plus vingt-huit paires de draps, douze
 « douzaines de serviettes, et divers objets en linge
 « tels que nappes grandes et petites, tabliers, essuie-
 « mains et torchons, le tout à l'usage des infirmieries
 « en mauvais état et très vieux. Plus enfin douze
 « cuillères, quatre fourchettes, trois gobelets et douze
 « écuelles, le tout d'argent.

« *Apothicaierie* : dans l'apothicaierie se trouvent
 « trois douzaines et demie d'essuie-mains, quatre
 « douzaines de tabliers bons et mauvais, douze

« nappes de grosse toile, sept poêles et un chaudron
« de cuivre. Plus une écuelle, une écumoire, une
« grande et quatre petites cuillères, le tout d'argent.

« *Lingerie* : dans la lingerie se trouvent cinq tables
« longues sur leurs tréteaux, une autre avec tiroirs
« pour le travail, des armoires vieilles en bois de
« chêne, un rideau de toile, un feu de fer, un tableau
« sur la cheminée et quelques chaises de paille. Plus
« deux cents paires de draps tant pour les religieuses
« que pour les domestiques, trente douzaines de ser-
« viettes, cinquante-quatre nappes, une douzaine de
« nappes de cuisine, cinq douzaines de petites nappes,
« douze douzaines de tabliers de cuisine, six douzai-
« nes d'essuie-mains et vingt-cinq douzaines de tor-
« chons, le tout en linge commun. Plus enfin douze
« chemises tant bonnes que mauvaises pour chacune
« des religieuses et sœurs converses.

« *Tour* : dans le tour se trouvent deux rideaux de
« serge verte, une portière d'étoffe brune, deux
« rideaux pour le timbre, l'un de coton et l'autre
« de toile. Plus six grandes et six petites nappes,
« quatorze tabliers, quatorze essuie-mains et quatre
« douzaines de torchons, le tout à l'usage du tour.
« Plus une douzaine de serviettes pour le sacristain,
« plus pour les étrangers quatre grandes nappes et
« trente-six serviettes de linge fin, une nappe et
« douze serviettes de toile damassée, trois nappes
« et trente-six serviettes de toile ouvrée, seize nap-
« pes et trois douzaines de serviettes en toile com-

« mune, seize serviettes ouvrées et quarante essuie-
 « mains. Plus et enfin une écuelle, une cuillère à
 « soupe, deux cuillères à ragoût, vingt-quatre
 « fourchettes, vingt-deux cuillères à bouche, et dix-
 « huit cuillères à café, le tout d'argent.

« *Cuisine* : dans la cuisine se trouvent six grandes,
 « quatre moyennes et six petites casseroles en cui-
 « vre, deux grandes et trois petites marmites de fer
 « et huit couvercles, deux cuillères à pot, deux four-
 « chettes, quatre écumoirs, quatre poêlons, trois
 « chaudrons, deux passoires, trois grandes et une
 « petite tourtière, deux fourches, un tourne-broche,
 « deux étouffoirs et une lampe. Plus cent soixante
 « assiettes de faïence, cinquante grands plats et leurs
 « couvercles, deux cents portions, quatre-vingts
 « écuelles, quarante grands et soixante petits pots,
 « vingt-quatre salières et six bassins, le tout d'étain.

« *Greniers* : dans les greniers se trouvent diffé-
 « rents vieux bois de lit, bois de charpente et autres
 « ustensiles ne méritant point d'inscription.

« *Caves* : dans les caves se trouvent dix-neuf pièces
 « de vin ordinaire et quelques menues provisions de
 « ménage telles que vinaigre, huile, chandelle et
 « autres objets de consommation journalière.

« *Bûcher* : dans le bûcher se trouvent environ
 « quatre-vingts voies de bois pour la cuisine, les
 « infirmeries et les autres feux de la maison.

« *Bibliothèque* : il y a dans la bibliothèque environ
« sept cents volumes parmi lesquels se trouve l'His-
« toire ecclésiastique de M. Fleury en trente volumes,
« l'Histoire de l'église Gallicane en dix-huit volumes,
« Sermons des pères Bourdaloue, Ségond et autres,
« Bible de Sacy, autre de Carrière, Vie des Saints,
« livres de méditation et autres ouvrages de piété.

« *Dépôt* : dans le dépôt sont un bureau avec tiroirs
« et tablettes, huit chaises, trois autres chaises, un
« fauteuil, un poêle de faïence avec tuyaux de fonte,
« deux grandes armoires pratiques dans le mur où
« sont les contrats et titres de la maison »¹.

L'examen des lieux saints fut facile; tous les objets du culte figurent à l'inventaire : chandeliers, ciboires, bénitiers, d'argent, de cuivre, ou de bois doré; les ornements aussi et le linge d'autel dont « il y a les trois quarts de mauvais ». Et voici la chapelle :

« Dans la chapelle des Saints sont huit châsses
« des reliques, en bois et en cuivre argenté, huit petits
« chandeliers d'argent, huit de cuivre argenté, plu-
« sieurs petits reliquaires tant en argent qu'en cuivre
« et en bois doré, un lustre très petit en cristal, deux
« prie-Dieu, un fauteuil de paille; six placets, trois
« chaises et plusieurs petits tableaux. »

Est-ce vraiment cela que vous vîtes, citoyen-commissaire, et vous citoyen-greffier? Si vous aviez été été moins las, vous auriez peut-être reconnu les ombres de toutes les petites filles qui prièrent là

1. *Archives nationales*, S 4769.

chaque jour, vous auriez entendu l'écho des pompes funèbres de Mme de Marcilly et de Mme de Coislin, vous vous seriez inclinés au passage des princesses de France conduisant à l'Autel des novices aimées ? Et vous auriez senti cette douceur extrême « d'engager à son Dieu son amour et sa foi ». Mais je crois vous entendre dire :

« ceci n'est point à mon rollet ».

La Commission de l'administration des biens nationaux eut bien des lenteurs, et dès l'année 1791, les Ursulines du faubourg Saint-Jacques attendaient en vain leur pension. Les revenus des fermes, maisons et rentes, avaient été évalués à trente mille livres; les charges domestiques à dix-huit cents livres; et le 7 juillet 1790, il y avait « dans le coffre du dépôt, « en deniers comptant, la somme de trois mille « six cents livres qui, attendu le retard que la mai- « son éprouve dans la perception des rentes, ne suffira « guère qu'avec peine aux dépenses journalières et « courantes de la maison » ¹. Au mois de juin 1792 (« l'an quatrième de la liberté »), le liquidateur au département de Paris en eut souci ²; mais les Archives nationales gardent seulement la trace de deux lettres adressées à M. Le Vavasseur, rue Saint-Paul, n° 39, à Paris, sans doute un des administrateurs du Directoire :

« Je me suis chargé, Monsieur, de faire les affaires

1. *Archives nationales*, S 4769.

2. *Id.*

« de Mesdames les religieuses Ursulines du faubourg
« Saint-Jacques; mon motif unique est l'attache-
« ment aussi pur que respectueux que je leur ai voué
« et qui ne m'abandonnera jamais.

« Vous avez demandé à ces Dames un état des
« religieuses existantes actuellement dans leur mai-
« son rue Saint-Jacques. J'en ignore le motif; quoi
« qu'il en soit, je le joins ici.

« Connaissant, Monsieur, votre humanité, oserais-
« je vous prier de vouloir bien me prévenir du mo-
« ment auquel la liquidation de ces Dames sera ter-
« minée; elles ont des besoins pressants, vous savez,
« Monsieur, l'état de ces Dames, et ce qui leur est
« dû sur leurs revenus. Permettez que je vous supplie
« d'accélérer autant qu'il sera en vous cette opéra-
« tion sans laquelle le département ne peut rien leur
« donner, et sur laquelle il insiste avant de rien don-
« ner à ces Dames. M. Vigée m'a fait le plaisir de me
« dire qu'il vous avait recommandé cette affaire que
« les besoins de ces Dames, je le répète, rendent très
« instante.

« Agréez, je vous supplie, les sentiments d'estime
« et d'attachement avec lesquels je ne cesserai d'être,
« Monsieur, votre très humble et très obéissant ser-
« viteur,

« COURSIN DE GRANDCHAMP,

« ancien représentant de la Commune. »

« rue Saint-Joseph, quartier Montmartre, n° 18, ce 26 juin 1792. »

Quelques jours plus tard, il implorait encore la bienveillance de son correspondant et achevait avec une gentillesse bien persuasive : « il me restera le plaisir d'avoir fait connaissance avec un bon travailleur et qui réunit à des connaissances et à un ordre de travail que j'ai admirés, les sentiments d'humanité pour ceux qui souffrent ».

Mais la lettre resta sans réponse.

II. — Rue Sainte-Avoye.

« Sion ne sera plus, une flamme cruelle
Détruira tous ses ornements. »

(RACINE).

Le monastère de Sainte-Avoye, composé de vingt-et-une dames de chœur et dix sœurs converses, fut représenté devant le lieutenant de mairie par M. Julien Duniat, « prêtre du diocèse de Clermont, demeurant à Paris, rue Geoffroy-Langevin, paroisse de Saint-Merri : par deux fois, le 22 février 1790 et le 5 mars, il déclara le produit des rentes et des maisons (huit mille cinq cents livres) et le total des charges (sept mille livres); il énuméra les locations de la rue Geoffroy-Langevin, les dépendances du couvent occupées par un savetier; et même des caves, cédées à un marchand de vin ¹. A ce moment, les classes gratuites restaient nombreuses, mais les pensionnaires avaient déserté ce trop bruyant quartier.

1. *Archives nationales*, S 4764.

Nous savons que la bibliothèque renfermait douze cents volumes, qu'il y avait à l'infirmerie « huit fauteuils formés de crins, une pendule commune », et dans la lingerie des nappes « tant bonnes que mauvaises »; pour le chœur, il avait soixante-six stalles de bois ¹.

Le bureau de liquidation, ému de la détresse des religieuses, leur accorda, sur leur traitement de 1791, un acompte de 2.900 livres, en mai; puis, à nouveau, le 20 août, 3.000 livres, « la vérification du dit revenu n'ayant pu encore être faite ». La Mère Rollet de Saint-Augustin, supérieure, avait imploré la justice et l'humanité des administrateurs :

« C'est avec confiance que nous réclamons votre
« vigilance et votre justice pour ce qui concerne notre
« traitement. Il y a un mois qu'on nous fait espérer
« que cela va être terminé; cependant nous n'en
« savons pas davantage, seulement on nous dit par-
« tout que c'est à nous à payer. Mais où le pren-
« drons-nous? Qui fera nos recouvrements? Je vous
« supplie, Messieurs, d'avoir égard à cette incerti-
« tude désagréable où nous nous trouvons, de vouloir
« bien accélérer votre travail sur cet objet, et ne pas
« perdre de vue que si nos classes sont très nombreu-
« ses elles sont entièrement gratuites, ainsi que la
« perte des moyens d'améliorer notre petit revenu,
« comme l'empêchement de faire des sujets à vœux
« solennels.

« Nous nous reposons sur votre équité et nous

1. *Archives nationales*, S 4764.

« vous prions de nous croire par avance très recon-
« naissantes et moi de plus, Messieurs,

« Votre très humble servante

« Sœur ROLLET DE SAINT-AUGUSTIN,

« *Supérieure* »¹.

Une troisième fois, au mois de février 1792, la Commission leur vint en aide :

« Vu la délibération... le Directoire considérant que
« le retard où se trouve l'administration de liquider
« les revenus des maisons d'éducation ne doit pas
« porter préjudice aux dits établissements... Ouï le
« procureur général syndic, approuve les paiements
« faits aux dames Ursulines à titre d'acompte sur
« leurs revenus, savoir de 2.900 livres par le tréso-
« rier de la municipalité et de 3.000 livres par M. Ba-
« ron, payeur des frais du culte du district de Paris;
« ordonne que par le dit sieur Baron il sera payé
« aux dites religieuses en la personne de leur économe
« un nouvel acompte de 1.500 livres, sauf à fournir
« le surplus après la liquidation définitive de leurs
« revenus.

« Fait en Directoire le 3 février 1792, l'an qua-
« trième de la liberté.

« LA ROCHEFOUCAULD,

« DAVOUD, GERMAIN-GARNIER, AUSIEUX »².

1. *Archives nationales* S. 4764.

2. *Id.*, S 4764.

Et l'on dut faire bien des actions de grâces dans la pauvre communauté anxieuse : « oui, notre Dieu, sans doute, a versé dans son cœur — Cet esprit de douceur ». Elles avaient alors choisi pour procureur M. Martin Hubert, citoyen de Paris, habitant rue de la Tissanderie, paroisse Saint-Gervais.

Mais la Terreur allait disperser les paisibles filles de Sainte-Ursule : une nouvelle déclaration de 1793 en fait foi, dont le ton rude montre assez que c'en était bien fini de l'ancien régime :

« Aujourd'hui 23 floréal de l'an deuxième de la
« république française une et indivisible, est com-
« parue devant nous Alexis Houzeau... administra-
« teur au département de Paris soussigné,

« La citoyenne Marie-Jeanne-Sophie Varnier, ci-
« devant économe de la communauté des religieuses
« Ursulines de Sainte-Avoie, demeurant à Paris,
« cloître ci-devant Notre-Dame, n^o 42; la dite
« citoyenne agissant pour et au nom de la citoyenne
« Rollet, ci-devant supérieure, demeurant à Ver-
« sailles. Laquelle nous a dit que pour satisfaire à la
« loi du 18 août 1792 concernant la suppression des
« maisons d'instruction publique, congrégations sécu-
« lières et autres établissements y dénommés, elle
« venait nous faire la déclaration des revenus et
« charges, ainsi que des dettes actives et passives
« de cette ci-devant communauté conservée comme
« maison d'éducation. La citoyenne Varnier nous a
« préalablement observé qu'en exécution de la loi
« du 13 septembre 1789 qui avait ordonné à tous

« supérieurs des maisons et établissements publics,
 « sans aucune exception, de faire par devant les
 « officiers municipaux des lieux des dits établis-
 « sements, une déclaration détaillée de tous les biens
 « tant mobiliers qu'immobiliers en dépendants, ainsi
 « que de leurs revenus et charges, il avait été fait
 « en 1790 par le citoyen Duniat, fondé de pouvoir
 « des lors Supérieure et dépositaire du dit couvent
 « des Ursulines, déclaration conforme à cette loi par
 « devant la municipalité de Paris commise à cet effet.»

« Et à l'instant nous nous sommes fait représenter
 « cette déclaration dont la minute signée du dit
 « citoyen Duniat au dit nom, et des citoyens Pitru
 « et Le Coulteux de la Noraye, lors officiers muni-
 « ciaux, en date du 22 juin 1790, est déposée au
 « bureau de l'agence de l'administration des biens
 « nationaux sous le n^o 418, et à laquelle sont annexés
 « les états des meubles et immeubles dépendant de
 « ladite communauté, et l'original des pouvoirs sous
 « seing privé en date du 16 février précédent donné
 « au dit citoyen Duniat par les lors ci-devant Supé-
 « rieure et dépositaire... » ^{1.}

Cette lente agonie fut rendue plus cruelle par une pénible affaire d'argenterie dissimulée dont les Archives conservent de nombreux témoignages ² : les Ursulines avaient déclaré 79 marcs 4 onces 4 gros d'objets d'argent; or, un procès-verbal évalue à 26 marcs 5 onces ce qui fut remis à l'hôtel de la

1. *Archives nationales*, S 4764.

2. *Id.*

Monnaie; le déficit était donc d'environ 50 marcs. Au mois de septembre 1792 « l'intention de M. Seligot, juge de paix de la section Beaubourg, est de ne les point laisser sortir jusqu'à ce que l'administration ait prononcé ». Cependant, les religieuses lui révélèrent, comme elles l'avaient d'ailleurs inscrit sur leur registre deux mois plus tôt, la vente de quelques objets sacrés et de l'argenterie d'infirmierie, et « parce qu'elles auront apparemment profité de l'augmentation des matières d'argent », disent-elles, elles retirèrent de ces 23 marcs une somme de 1.500 livres qui leur était indispensable pour acquitter des dettes urgentes. Pour le reste, la sœur économe explique fort posément qu'il s'agit de « l'argenterie de ménage et que les Ursulines n'ont pas « livrée au commissaire de l'administration des biens « nationaux et qu'il leur a laissée, comme étant à leur « usage personnel et qu'elles avaient portée dans leur « déclaration en obéissant à leur vœu de pauvreté « qui ne leur permettait pas, étant en vie commune, « de se regarder comme propriétaires d'aucun des « objets dont elles usaient ». Et pour conclure :

« Les Ursulines de Sainte-Avoie vous supplient, « citoyens-administrateurs, de prendre en considé- « ration leur demande, et d'y faire droit dans le plus « court délai : elles sont irréprochables sur le fait « de la vente d'une partie de leur argenterie. Elles « avaient lieu de s'en croire propriétaires et elles ont « compté du produit, en recette et en dépense, comme « leur registre le constate. L'offre qu'elles font d'en

« restituer la valeur termine toutes les oppositions
« au paiement de leurs pensions; elles ont droit d'y
« compter, citoyens-administrateurs, par la con-
« fiance qu'elles ont en votre justice et en votre
« humanité »¹.

Ce fut, au vrai, beaucoup de bruit pour rien; mais l'indulgence du Directoire se heurta à la rigueur de la commission :

« Extrait de la délibération du 29 septembre 1792,
« l'an quatrième de la liberté et premier de l'éga-
« lité.

« Vu le procès-verbal d'enlèvement d'argenterie de
« la ci-devant maison conventuelle des religieuses
« hospitalières de Sainte-Avoie, en date du 4 de ce
« mois, duquel il résulte que par la déclaration
« qu'elles avaient faite de leurs biens, revenus et
« propriété mobilière et immobilière, le 22 février
« 1790 elles avaient dans leur maison 77 marcs
« 4 onces 4 gros d'argenterie et que lors du transport
« à l'hôtel de la Monnaie le 4 de ce mois il ne s'est
« trouvé en tout que 26 marcs 5 onces, que le déficit
« provient d'une vente particulière et secrète faite
« par elles d'une partie de leur argenterie ainsi qu'il
« est constaté au dit procès-verbal.

« Le comité a arrêté que les opérations relatives
« à l'éviction de ces religieuses de leur maison
« seraient continuées, se réservant de statuer ulté-
« rieurement sur la vente de l'argenterie et sur le
« droit que la nation pourra être dans le cas d'exer-

1. *Archives nationales*, S 4764.

« cer contre les religieuses ou les agents qu'elles ont
« employés pour opérer la dite vente »¹.

On reprend volontiers la lecture de ces rapports écrits par des religieuses qui ignoraient tout de l'esprit des lois, avec un jugement et une méthode en apparence tranquilles et sûrs. Il semble qu'on les voie rassemblées autour d'un petit bureau « en bois de chêne », où l'une d'elles compose leur défense, levant parfois les yeux vers « un Christ en plâtre » ou quelque tableau de piété. Et puis vient l'heure de l'office...

Ce fut peut-être, au mois de septembre 1792, la dernière fois qu'elles célébrèrent dans leurs maisons de Paris la fête de Sainte-Ursule, préparée naguère avec tant d'allégresse. Dans la chapelle, toute réjouie de fleurs et de lumières, les pensionnaires étaient là, dans leur plus beau costume; les maîtresses de classe, auprès d'elles, avaient le grand manteau de cérémonie; et nombre de « personnes de qualité » emplissaient le sanctuaire. Où sont maintenant les belles dames du temps jadis? Pourquoi ces enfants et ces femmes pâlies portent-elles des vêtements tant de fois ravaudés? Bientôt même, elles disparaîtront tout à fait, car les *Archives* ne parleront plus d'elles et les *Chroniques* conservées à Québec les retrouvent à peine dans leurs retraites de Neuilly ou de la rue Notre-Dame-des-Champs.

1. *Archives nationales*, S 4764.

Allons-nous-en, vingt ans après, gravir la montagne Sainte-Geneviève : tout se tait à cette heure matinale, si ce n'est aux Feuillantines deux enfants rieurs auprès de leur mère : un vieux prêtre paraît à la grille qui seule ouvre les hauts murs « aux regards curieux ». Mais nous entrons nous-mêmes, quelques pas plus loin, dans un jardin « semé de fleurs s'ouvrant ainsi que des paupières » : ici, M^{me} de Sainte-Beuve avait un jour conduit les premières Ursulines ; la reine Anne d'Autriche y avait fait visite ; plus tard, le chancelier Séguier avait posé la première pierre de la chapelle ; sous ces arbres, Henriette Valdegrave « petite-fille du roi Jacques, et nièce du duc de Baruc, maréchal de France », avait joué gaiement, et aussi Henriette et Élisabeth de Lorraine d'Harcourt.

Cependant, les petits frères Hugo, insoucians de ces souvenirs, admiraient tout ensemble

*« Tous ces vieux murs croulants, toutes ces jeunes roses,
Tous ces objets pensifs, toutes ces douces choses ».*

(Ce qui se passait aux Feuillantines vers 1813.
LES RAYONS ET LES OMBRES).

Cette étude s'achève sur des ruines. Mais on les oubliera pour garder seulement le souvenir de l'aimable troupe de petites filles modèles qui passa chez les Ursulines : point pédantes et point sottes, les dernières ont traversé en chantant le siècle de Watteau, de Gluck et de Beaumarchais. Regardons-les s'éloigner et disparaître, dans leur joli costume fané, images heureuses ou mélancoliques de ce bon vieux temps ¹.

1. L'Union Romaine de l'ordre de Saint-Ursule réunit, le 28 novembre 1900, la plupart des couvents d'Ursulines, sous l'autorité religieuse et administrative d'une Supérieure générale résidant à Rome. Le pape Léon XIII a promulgué, le 17 juillet 1903, le décret d'approbation de l'Union romaine des Ursulines.

APPENDICE

Bulla erectionis monasterii Sanctæ Ursulæ parisiensis

Paulus Episcopus servus servorum Dei.

Venerabili fratri Episcopo Parisiensi, salutem et Apostolicam benedictionem.

Inter universa opera Divinae placita veritati fundare, et dotare caenobia, in quibus sapientes virgines, accensis lampadibus, obviam exeant Christo sponso, ac gratum, et debitum exhibeant eidem famulatum, non minimum reputamus, cum in eis divinis laudibus glorificetur Altissimus, ac per innocentis vitae merita, gloria aeternae beatitudinis acquiratur; et propterea piis desideriis personarum devotarum quae affectant caenobia hujusmodi fundare et dotare, libenter Nos in his benignos et favorabiles exhibemus, nostram et sedis Apostolicae desuper mandantes interponi auctoritatem; ac pias virgines quae caenobia hujusmodi ingredi, et eidem Christo se devovere proposuerunt, spiritualibus muneribus, indulgentiis videlicet et peccatorum remissionibus, ad id invitamus. Sane exhibita Nobis super pro parte dilectae in Christo filiae Magdalenae Lhuillier mulieri viduae relictæ quondam Claudii le

Roux domini in temporalibus loci de Sainte-Beuve, Parisiensis dioecesis, ac Regii in suprema Curia Parlamenti Parisiensis consilarii, petitio continebat, quod ipsa Magdalena, quae ex primaria Civitatis Parisiensis nobilitate originem duxit, pio Religionis et devotionis zelo ducta, in dicta civitate, seu ejus suburbiis, unam Congregationem seu Monasterium Monialium sub titulo sanctae Ursulae, et Regula Beati Augustini reformata, quarum quidem Monialium praecipuus finis sit, ut puellarum instructioni vacent, illasque in pietate Christiana erudiant, virtutes, bonos mores, laudabilia et suo sexui convenientia opera et exercitia doceant de bonis, et facultatibus sibi a Domino bonorum omnium largitore benigne collatis, fundare, illique in dote, sub hoc principio, pro perpetua duodecim monialium sustentatione et manutentione, redditus annuos, duorum millium librarum turonensium valorem sexcentorum ducatorum auri de camera vel circa constituentium in tot proprietatibus, et bonis stabilibus; assignare, praeter id quod quaedam alia illarum partium matrona pietate, et devotione erga dictam Congregationem propensa, annuensque votis dictae Magdalenae quingentas libras similes annuas, et perpetuas, valorem centum, et quinquaginta ducatorum similium vel circa constituentes, in bonis etiam stabilibus eidem congregationi donavit, ac alia omnia ad piam hanc foundationem, et institutionem illiusque progressum, et conservationem, necessaria, et opportuna proprio sumptu suo facere; et ut illa feliciter succe-

dant, consilio et opera dilectorum filiorum Guillelmi Geslin Andegavensis ac Jacobi Gallemant Rothomagensis et Thomae Gallot Constantiensis diocesis Praesbyterorum, Magistrorum in Theologia de gremio Collegii Sorbonici in Civitate praedicta instituti, et verbi Dei concionatorum, eruditionisque laude, vitae integritate, et observantiae regularis peritia praestantium; qui pro felici principio, et successu, nec non gubernio, et regimine dicti monasterii, si haec cura eis ut infra demandetur, multa utilia, atque fructuosa agere, statuere, et ordinare possunt; quorum quidem primus tamquam praefectus seu Caput, caeteri vero tamquam assistentes, quoad vixerint esse debeant, dictumque monasterium ac illius personas, res et bona spiritualia ac temporalia gerere et administrare, sub auctoritate tamen pro tempore existentis Episcopi Parisiensis, possint et debeant, uti intendit. Si igitur haec fierent, et alia infrascripta ordinarentur, ex hoc profecto non solum divini cultus incremento, sed etiam spirituali multorum Christi fidelium consolationi opportuna ratione consuleretur. Quare pro parte dictae Magdalenae nobis fuit humiliter supplicatum ut ejus votis et piis desideriis hujusmodi favorabiliter annuere, aliasque in praemissis opportune providere de benignitate Apostolica dignaremur. Nos, qui pia et salubria Christi fidelium vota divinique cultus augmentum sinceris desideramus affectibus, ipsam Madgalenam a quibusvis excommunicationis, suspensionis et interdicti, aliisque ecclesiasticis sententiis, cen-

suris et poenis a jure vel ab homine quavis occasione vel causa latis, si quibus quomodo libet innodata existit, ad effectum praesentium duntaxat consequendum, harum serie absolventes et absolutam fore censentes, nec non singulorum bonorum et reddituum assignandorum supradictorum situationes, confines, qualitates, quantitates, vocabula, et denominationes praesentibus pro expressis habentes, hujusmodi supplicationibus inclinati, Fraternitati tuae per Apostolica scripta mandamus, quatenus praedictae Magdalenae in loco decenti, et honesto dictae Civitatis seu illius suburbiorum unum monasterium monialium cum ecclesia seu capella, claustro, dormitorio, refectorio, caemeterio, area, hortis, hortaliis, cellis, aliisque officinis et membris necessariis et opportunis construui, et aedificari faciendi licentiam, et facultatem auctoritate nostra impertiaris; illudque postquam sic constructum, et **debita** convenientique clausura munitum, ac sacra et prophana suppellectili, aliisque ad divini cultus, et monialium inibi introducendarum usum necessariis competenter instructum fuerit, ipsaque Magdalena illi redditus annuos duorum **millium** librarum hujusmodi, dicta autem matrona alios annuos et perpetuos redditus quingentarum librarum similium in tot proprietatibus et bonis stabilibus, realiter et cum effectum, donaverint, et assignaverint, in monasterium monialium sub titulo sanctae Ursulae et regula sancti Augustini hujusmodi reformata, et invocatione praedictae Magdalenae bene visa, ac per eam eligenda,

nec non Guillelmi, ac Jacobi, et Thomae praedictorum, quorum primus tamquam praefectus seu caput, caeteri vero tanquam Assistentes, esse debeant, quoad vixerint, ut praefertur, nec quicquam nisi omnes simul, vel duo saltem decernere possint, *illis autem vel illorum, duobus recedentibus vel decedentibus familiae alicujus ecclesiasticae piorum proborumque virorum, in reformatione viventium, ab episcopo parisiensi pro tempore existente eligendae,* et eorum a dicta familia Ecclesiastica ad tempus sibi bene visum quos ad id deputari, et ab ipso Episcopo approbari contigerit, gubernio, regimine, et administratione, pro perpetuis usu et habitatione unius Praepositae Matris nuncupandae, et undecim tantum sub hoc principio, deinde vero monasterio ipso opibus et facultatibus aucto, plurium aliarum monialium, quae habitum religiosum a praedictis Guillelmo, Jacobo et Thoma, vel illis illorumve duobus recedentibus vel decedentibus, supradictae familiae Patribus praescribendum et eligendum suscipere, et elapso probationis tempore professionem emitte-
re, paupertatis, castitatis, et obedientiae votis se adstringere, nec non dictae puellarum instructioni, eum sibi praecipuum finem et scopum proponentes, in perpetuo cogitantes, ad id omnia et singula munia, et officia disponentes, totis viribus et sedulitate animi in id incumbentes, ea demum ratione se divinae vocationi satisfacere posse credentes, perpetuamque Clausuram ac ritus, mores, consuetudines, et regularia instituta infrascripta, dictamque regu-

lam quoad fieri poterit, servare, in communi et conventualiter vivere, ac divinis laudibus et officiis insistere debeant, sine alicujus praejudicio, dicta auctoritate etiam perpetuo erigas et instituas, illique sic erecto, et instituto pro sua congrua dote, ac illius Praepositae et monialium pro tempore existentium commoda sustentatione, onerumque eis incumbentium supportatione, redditus annuos duorum millium et quingentarum librarum hujusmodi, nec non omnia, et quaecumque alia proprietates, bona, census, redditus, jura, obventiones, et emolumenta tam per dictam Magdalenam quam quoscumque alios, in perpetuum vel ad tempus, pro augmento bonorum et reddituum ipsius Monasterii sic tunc erecti illic sita, omniaque intuitu, et contemplatione in eleemosynam, vel alias quomodocumque, et qualitercumque elargienda, donanda, et eroganda extunc prout postquam largita; donata, et erogata fuerint, ita quod liceat ipsius Monasterii Praepositae et Conventui pro tempore existentibus corporalem, realem, et actuaalem illorum omnium ac jurium, et pertinentiarum suorum quorumcumque possessionem per Procuratores suos, nomine ejusdem Monasterii, propria auctoritate libere apprehendere et apprehensa perpetuo retinere, fructus quoque, redditus et proventus, ac jura, obventiones et emolumenta ex eis provenientia, quaecumque percipere, exigere, levare, recuperare, locare, arrendare, et in hujusmodi Monasterii, illiusque Praepositae, et monialium pro tempore existentium communes usus, et utilitatem con-

vertere, Dioecesani loci vel cujusvis alterius licentia desuper minime requisita, auctoritate praedicta similiter perpetuo applices, et appropries, ipsumque monasterium, et pro tempore existentes illius Praepositam, Conventum, Moniales, Rectores, Officiales, ministros servientes, et personas, ac proprietates, et bona universa mobilia et immobilia praesentia et futura cujuscumque qualitatis, generis, speciei, et naturae existentia, ac ubicumque consistentia visitationi, correctioni, obedientiae, Superioritati et omnimodae jurisdictioni in spiritualibus, et temporalibus, tui et pro tempore existentis Episcopi Parisiensis, et sub te ac dicti Episcopi, praedictorum patrum ecclesiasticae familiae sic eligendae, qui per aliquem pium virum, secularem, sacerdotem aut religiosum, ab ipsis ad tempus sibi benevisum deputandum, et a te ac pro tempore existente Episcopo praedicto approbandum, monasterium praedictum visitare, illudque in capite, et membris sacrorum Canonum, et generalium Conciliorum decretis, et regulae praedictae, ac Constitutionibus ipsius inhaerendo reformare, abusus quoscumque tollere, Regularem observantiam et disciplinam, quoties ibi exciderint, restituere et redintegrare, aliaque necessaria, quae in visitatione monialium fieri solent et possunt, facere et exercere possint. Nec non curae, gubernio, regimini et administrationi Guillelmi, Jacobi et Thomae praedictorum, et illis vel illorum duobus recedentibus, vel decedentibus, virorum a dicta familia ecclesiastica ab ipso Episcopo eligenda

deputandorum et approbandorum sub quorum auctoritate Praeposita, Conventus et Moniales dicti Monasterii, illius proprietates, bona mobilia et immobilia, fructus, redditus, proventus, jura, res, actiones, oblationes et eleemosynas gubernare et administrare possint et debeant. Praeterea eisdem Guillelmo, Jacobo et Thomae, illisque vel illorum duobus recedentibus, vel decedentibus, dictae familiae ab Episcopo eligendae Patribus, quaecumque statuta, ordinationes, capitula, et decreta ad ejusdem Monasterii; illiusque personarum, rerum, et bonorum spiritualium curam, regimen, gubernium, directionem et administrationem, ipsarumque monialium vocationem, admissionem et numerum, aetatem, qualitates, victum, amictum, instructionem, directionem, disciplinam, formam precum, orationum, et aliorum suffragiorum pertinentia, ac alia utilia, et necessaria, licita tamen et honesta, sacrisque Canonibus et constitutionibus Apostolicis ac Concilii Tridentini decretis et regularibus dicti Ordinis institutis non contraria, ac ab Ordinario prius examinanda et approbanda, faciendi et edendi, ac quoties pro rerum et temporum qualitate seu alias expediens videbitur, illa, praevis examine et approbatione hujusmodi, immutandi, corrigendi, moderandi, et in melius reformandi, ac etiam alia ex integro condendi, et illa praepositae conventui ac monialibus aliisque personis pro tempore existentibus ipsius Monasterii, firmiter et inviolabiliter sub poenis in eis infligendis observanda, et adimplenda, proponendi, ita ut sine

Ordinarii, aut Guillelmi, Jacobi et Thomae — et illis vel illorum duobus recedentibus, vel decedentibus, supradictae familiae, eligendae ut praefertur Patrum — licentia augeri vel minui in aliquo non possint. Et pro monialium in ipso Monasterio introducendarum felici directione, ac in ritibus, moribus, disciplina et institutis regularibus, instructione quatuor ad summum Moniales ex aliquibus aliis Monasteriis Monialium dicti seu alterius Ordinis non procul a dicto instituto disjunctis expresse professas, vitaeque integritate, ac regularis disciplinae peritia laudatas, et ad id voluntarias, ex suis Monasteriis, de eorum Superiorum, licentia et consensu educendi, ac in dictum Monasterium, ita ut ad illud se transferre, ibique si ita eis videbitur permanere, et se in habitu, et regularibus institutis dicti Monasterii conformare possint, introducendi, eisque Praepositae ac alia ejusdem Monasterii officia et munia concedenti, et, si ita expedire videbitur, in officiis ipsis finito tempore ad illa gerenda praefixo, confirmandi et continuandi; et dummodo ad confessiones audiendas, ab ordinario approbati fuerint, Praepositam et moniales praedictas, alumnas, puellas caeterasque personas quae in dicto monasterio degent in suis confessionibus audiendi et a quibusvis peccatis, criminibus, excessibus et delictis quantumcumque gravibus, et enormibus, de quibus ore confessae et corde contritae fuerint, injuncta proinde eis pro modo culpa poenitentia salutari, non tamen in casibus contentis in litteris die Coenae Domini legi solitis, absolvendi,

illisque Sacramenta ecclesiastica administrandi, ac Verbum Dei praedicandi, nec non de Capellanis et Confessariis idoneis, secularibus aut regularibus, ab Ordinario loci approbatis vel approbandis, et ad eorum nutum ponendis et amovendis, qui in Ecclesia seu capella ipsius monasterii missas celebrare, ac illis in divinis deservire, easdemque praepositam et Moniales in suis confessionibus audire et absolvere, ac etiam ipsa Sacramenta ecclesiastica administrare valeant, itemque de egregio verbi Dei concionatore ab eodem Ordinario approbando, qui illas spiritualibus monitionibus salutaribusque consiliis in via Domini impensiore studio, et cura instituat, et dirigat, Doctrinamque Christianam doceat, providendi, ita tamen ut ipsi superiore confessionibus audiendis assidue non vacent, sed ii tantum qui ad id munus speciatim deputati fuerint, praeter id quod a Concilio Tridentino circa Monialium Confessores statutum est. Qui quidem Confessores ordinarii non procul a dicto Monasterio commorantes a praedictis Praeposita, Conventu, et Monialibus stipendia habeant, unde sibi victum et vestitum decenter parare possint, nec alantur a monasterio, ac septa dicti monasterii in casibus necessariis et a dicto Concilio Tridentino seu jure, vel constitutionibus ejus Monasterii permissis tantum, ac de tua, et pro tempore existentis Episcopi Parisiensis licencia, ingrediendi. Ad haec praedictae Magdalenae ut ipsa una tantum, aut altera honesta muliere matrona provectae aetatis, seu virgine associata in modesto habitu dictum monaste-

rium toties quoties voluerit ingredi, atque cum ipsis Praeposita et Monialibus colloqui ac conversari, ac corporalem refectionem sumere, ibique dicta Magdalena dumtaxat quandiu in caelibatu vixerit pernoctare libere et licite, ac absque aliquo censurarum vel poenarum incursu possit, et valeat eadem auctoritate concedas, et indulgeas, nonobstantibus Apostolicis, ac in universalibus, et Synodalibus Conciliis edictis specialibus vel generalibus constitutionibus et ordinationibus, etiam de novis locis non nisi infra certas metas erigendis ac Ordinis praedicti, jramento, confirmatione Apostolica, vel quavis firmitate alia roboratis, statutis et consuetudinibus, caeterisque contrariis quibuscumque. Caeterum ut Christi fidelium devotio, magis inibi augeatur, ac virgines ad monasterium ipsum ingrediendum, vitamque Regularem amplexandam per amplius invitentur, quo exinde majora spiritualia dona cognoverint posse adipisci, de Omnipotentis Dei misericordia ac Beatorum Petri et Pauli Apostolorum ejus auctoritate confisi, Omnibus et singulis puellis et quibuscumque mulieribus, quae praedictum monasterium, postquam erectum fuerit, ut praefertur, ad effectum habitum inibi suscipiendi et professionem regularum suo tempore emittendi, pro tempore ingredientur, illarumque et cujuslibet ipsarum parentibus et consanguineis aliisque Christi fidelibus utriusque sexus, die receptionis cujuslibet monialis hujusmodi, si vere poenitentes, et confessae, ac sacra Communione refectae in Ecclesia ipsius monasterii pro Sanctae

Matris Ecclesiae exaltatione, haeresum extirpatione, ac Romani Pontificis, et Francorum Regis Christianissimi salute nec non inter Christianos Principes servanda pace et unione preces ad Deum effuderint, caeterisque ejusdem monasterii monialibus die receptionis, et habitus susceptionis et professionis, votique sollemnis ac mortis, si domi moriantur ante vel post professionem, indulgentiam plenariam, et omnium peccatorum suorum remissionem perpetuis futuris temporibus duraturam, Apostolica auctoritate, tenore praesentium, misericorditer in Domino concedimus et elargimur. Datum Tusculi, anno Incarnationis Dominicae millesimo sexcentesimo duodecimo idib. Junii, Pontificatus nostri anno octavo.

(Annales des Ursulines du premier monastère de la Congrégation de Paris.)

Bulle de Paul V

Qui érige le monastère de Sainte-Ursule à Paris

Paul Evêque, serviteur des serviteurs de Dieu.
A notre vénérable frère l'Évêque de Paris,
salut et bénédiction apostolique.

Entre toutes les œuvres agréables à la divine Majesté, nous faisons grand état de celle qui regarde la fondation des monastères, où de sages vierges soient toujours prêtes d'aller au devant de Jésus-Christ, leur Époux, tenant en mains des lampes ardentes, et de lui rendre un service agréable auquel leur devoir les oblige, puisqu'en ces lieux Dieu est glorifié par les louanges qu'on lui donne, et on acquiert la gloire du bonheur éternel par le mérite d'une vie innocente. C'est pourquoi nous nous rendons débonnaire et favorable aux bons désirs des personnes dévotes qui ont l'intention de fonder et doter des monastères, y interposant notre autorité et celle du Siège apostolique, et y invitons par grâces spéciales, à savoir par indulgences et rémission des péchés, les bonnes et dévotes vierges qui ont proposé d'entrer dans ledit monastère et se vouer à Dieu en iceux.

Sur quoi, Nous ayant été requis de la part de notre

bien-aimée fille en Jésus-Christ, Madeleine Lhuillier, veuve de Claude le Roux, sieur de Sainte-Beuve, conseiller du Roi en la cour du Parlement à Paris, issue de la première noblesse de Paris et des meilleures maisons de la ville, qui, portée d'un saint zèle de piété et dévotion, désirait de fonder une congrégation ou monastère de religieuses sous le titre de Sainte-Ursule et règle de saint Augustin réformée, desquelles le principal but soit de vacquer à l'instruction des petites filles, leur enseigner la piété chrétienne, les vertus et bonnes mœurs, et les œuvres et exercices convenables à leur sexe; y donner des facultés que Dieu, auteur de tout bien, lui a libéralement départies; et y appliquer pour dot en ce commencement pour la nourriture et entretien de douze religieuses, deux mille livres tournois de revenu, montant à six cents ducats d'or de la chambre ou environ, et l'assigner en bien propre et stable; outre cinq cents livres de rente annuelle et perpétuelle revenant à la valeur cent cinquante ducats dont une autre dame de ces quartiers-là, mue de piété et de dévotion envers ladite congrégation et secondant les vœux de ladite Madeleine, a fait donation audit monastère : faire à ses dépens toutes les autres choses nécessaires et requises pour cette pieuse fondation et institution, progrès et conservation d'icelle. Et afin que ces choses succèdent plus heureusement par le conseil de nos chers fils, Guillaume Geslin du diocèse d'Angers, Jacques Gallemant de celui de Rouen, et Thomas Gallot de Coutances, prêtres et

docteurs en théologie de Sorbonne, établis à Paris et prédicateurs éminens en érudition, intégrité de vie, et connaissance de l'observance régulière, lesquels pour donner un heureux commencement et succès pour le gouvernement et conduite du dit monastère, si la charge leur en est commise, comme il est dit ci-après, pourront ordonner et établir plusieurs choses utiles et fructueuses, desquels le premier sera comme préposé et chef, et les autres comme assistans tant qu'ils vivront et conduiront et administreront le dit monastère et les personnes, et les biens spirituels et temporels d'icelui, sous l'autorité toutefois de l'Évêque de Paris présent et à venir ainsi qu'est son intention, et que si ces choses se faisaient et ce qui suit après fût ordonné, il serait utilement pourvu non seulement à l'accroissement de l'honneur de Dieu, mais aussi à la consolation spirituelle d'un grand nombre de fidèles chrétiens.

Pour ce, ladite Madeleine nous a supplié très humblement de nous rendre favorable à ses prières et saints désirs et de pourvoir aux choses ci-devant dites.

Nous qui désirons de toute notre affection seconder les bonnes volontés des fidèles et accroître le service de Dieu, avons absous et absolvons ladite Madeleine, à l'effet de ces présentes seulement, de toute excommunication, suspension, interdiction et autres sentences ecclésiastiques, censures, peines de fait et de droit, données pour quelque cause que ce soit, au cas qu'elle fût en façon quelconque liée par

quelqu'une d'icelle, tenant pour exprimée en ces présentes la situation, confins, qualité, quantité, noms et dénominations de tous les biens qui doivent être assignés au dit monastère ci-dessus mentionnés, inclinans à la susdite supplication, nous mandons à votre fraternité, par cet écrit apostolique, que vous donniez licence, faculté et autorité à ladite Madeleine de faire construire et édifier un monastère de religieuses avec son église ou chapelle, cloître, dortoir, réfectoire, cimetière, cellules et autres offices nécessaires et commodes en quelque lieu décent et honnête de la ville de Paris ou des faubourgs d'icelle. Et après que ledit monastère aura été ainsi construit avec la clôture requise et convenable, garni suffisamment de meubles sacrés et profanes et autres choses nécessaires à l'usage et entretien du service de Dieu et des religieuses qui y seront introduites, et que ladite Madeleine aura donné et assigné réellement et par effet les deux mille livres de rente et revenu annuel, et ladite autre dame les cinq cents livres de rente ci-dessus mentionnées en bien propre et stable et de pareille valeur, vous l'érigiez et instituiez de la même autorité, sans préjudicier à aucun monastère de religieuses, sous le titre de Sainte-Ursule et règle de saint Augustin réformée, comme dit est, et sous l'invocation que ladite Madeleine trouvera bonne et choisira, sous le gouvernement, régime et administration des susdits Guillaume, Jacques et Thomas. Le premier desquels sera comme chef et préposé, les autres comme assistants leur vie durant, comme dit

est. Et ne pourront ordonner aucune chose sinon étant tous ensemble ou deux au moins. Et avenant qu'iceux ou deux d'entre eux venant à décéder ou se retirer de ladite charge, sous le gouvernement et administration de quelque famille ecclésiastique de bons et dévots personnages vivans en réformation qui sera choisie par l'Évêque de Paris présent ou à venir et de ceux qui seront de par ladite famille ecclésiastique, pour le temps qu'elle verra bon être et approuvé par ledit Évêque, pour l'usage et habitation perpétuelle d'une supérieure qui sera appelée Mère et onze Religieuses seulement pour ce commencement (le monastère étant accru de plus grand nombre de Religieuses) lesquelles prendront et recevront l'habit de religion qui sera choisi et ordonné par lesdits Guillaume, Jacques et Thomas ou (eux, ou deux d'entre eux venant à décéder ou se retirer) par les pères de ladite famille ecclésiastique. Et ayant passé le temps de la probation, feront la profession et s'obligeront aux vœux de pauvreté, chasteté, obéissance, et de vacquer à l'instruction des petites filles, se proposant cela pour fin et but principal, y pensant continuellement, disposant pour cela toutes et chacune les charges et offices, s'appliquant à cela de toutes leurs forces et attention d'esprit, et estimant enfin que par ce moyen elles pourront satisfaire à la vocation de Dieu. Et de garder la clôture perpétuelle, les cérémonies, mœurs et coutumes, institutions régulières ci-après mentionnées et ladite règle autant que faire se pourra, vivre en commun et conventuelle-

ment et vacquer à l'office et louanges divines. Assignées et appropriées audit monastère, ainsi que dit est, érigé et institué pour dot d'icelui, entretenement de la Supérieure et Religieuses du couvent y étant et pour satisfaire aux charges de la maison ladite rente et revenu de deux mille cinq cents livres de rente, tous et chacun les autres biens, rentes, revenus, droits, profits et émolumens, situés audit royaume, qui pourront ci-après être donnés et aumônés en quelque sorte et façon que ce soit tant par ladite Madeleine qu'autre quelconque à perpétuité ou à tems, pour l'accroissement des biens et revenus dudit monastère, en sorte que la supérieure et couvent dudit monastère présens et à venir puissent prendre et conserver librement de leur propre autorité par leur procureur général au nom du dit monastère, la possession corporelle, réelle et actuelle de tous lesdits biens, droits et appartenances quelconques, recevoir, lever, bailler à rente et louer les fruits, revenus et émolumens quelconques provenant d'iceux, les convertir et employer à l'usage et utilité commune dudit monastère et de la Supérieure et Religieuses d'icelui, sans pour ce demander la licence et permission de l'Évêque ou d'autres quelconques. Soumettiez ledit monastère, la Supérieure, Religieuses et couvent d'icelui, leurs recteurs, officiers, ministres, serviteurs, personnes, héritages et biens meubles et immeubles présens et à venir de quelque qualité, nature et condition qu'ils soyent et quelque part qu'ils soyent situés et assis audit

monastère appartenant, à la visite, correction, obéissance, supériorité et totale juridiction au spirituel et temporel de vous, et des Évêques de Paris vos successeurs, et sous vous et vos dits successeurs, des pères susdits de ladite famille ecclésiastique qui sera élue comme dit est, lesquels pourront, par quelque bon et pieux personnage prêtre ou séculier, ou religieux qui sera par eux député pour tel tems qu'ils verront être et approuvé par vous et vos successeurs, visiter ledit monastère, et icelui réformer tant au chef comme aux membres, en suivant les saints décrets, canons et conciles généraux, la règle et constitutions susdites, ôter toute sorte d'abus, rétablir et remettre en son entier l'observance régulière et la discipline toutes fois et quante qu'elle viendrait à déchoir; faire et pratiquer toutes les autres choses nécessaires que l'on a coutume de faire en la visite des religieuses.

Commettez le dit monastère au soin et gouvernement, régime et administration des susdits Guillaume, Jacques et Thomas, et eux ou deux d'entre eux venant à décéder ou se retirer, des personnes qui seront députées par ladite famille ecclésiastique et approuvées par ledit Évêque sous l'autorité desquels la Supérieure, Religieuses et couvent dudit monastère puissent gouverner et administrer les biens meubles et immeubles, fruits, héritages, revenus, droits, actions, offrandes et aumônes d'icelui.

Donniez pouvoir auxdits Guillaume, Jacques et Thomas, et eux ou deux d'entre eux venans à décéder

où se retirer, aux pères de ladite famille qui sera élue par l'Évêque, de faire tous statuts, ordonnances, chapitres, décrets, concernant le soin, gouvernement, régime, direction et administration dudit monastère et des personnes et biens spirituels d'icelui, réception, admission, nombre, âge, qualités, vivres et vêtements des dites Religieuses, leur instruction et conduite, discipline, forme de prières et oraisons et tous autres suffrages utiles et nécessaires, permises toutefois, non contraires aux canons et constitutions apostoliques, aux décrets du Concile de Trente et aux constitutions régulières dudit Ordre, ayant été auparavant examinés et approuvés par l'ordinaire, les changer, corriger et modérer, les réformer en mieux, et même en faire d'autres tout de nouveau, toutes et quantes fois qu'il sera jugé expédient selon les conditions des choses et des tems, étant premièrement examinés et approuvés comme dit est; et les bailler à ladite Supérieure, Religieuses et couvent, et autres personnes du dit monastère présentes et à venir, pour être gardés et observés fermement et inviolablement sous les peines y contenues, en sorte qu'on ne puisse rien y augmenter ni diminuer sans la permission de l'ordinaire ou desdits Guillaume, Jacques et Thomas, ou (eux ou deux d'entre eux venant à décéder ou se retirer) des P. P. de ladite famille qui sera choisie comme dit est.

Et pour conduire plus heureusement les Religieuses qui seront introduites audit monastère et les instruire aux cérémonies, mœurs, discipline, et institutions

régulières d'icelui, tirer quatre Religieuses au plus de quelque monastère des Religieuses du même Ordre ou d'autres non éloignés dudit lieu, professes et recommandables d'intégrité de vie et de l'intelligence de la discipline régulière, pourvu que ce soit de leur bonne volonté et avec la permission de leurs supérieurs, et les amener audit monastère auquel il leur sera permis de se transporter et, si bon leur semble, y demeurer et se conformer à l'habit et institution régulière d'icelui, leur donner la charge de supérieure et les autres charges et offices de la maison, même les y confirmer et continuer, après que le temps préfix pour les dits offices sera expiré. Et s'ils ont approbation de l'ordinaire pour confesser, qu'ils puissent ouïr en confession la supérieure, Religieuses, pensionnaires, les autres personnes étant audit couvent, les absoudre de tous péchés, délits et excès, quelques griefs et énormes qu'ils soyent, dont elles se confesseront et auront contrition, leur enjoignant la pénitence salutaire à la mesure de leurs fautes, hormis toutefois les cas contenus aux lettres que l'on a coutume de lire le jour du Jeudi saint. Leur administrer les sacrements de l'Église, leur prêcher et annoncer la parole de Dieu, leur pourvoir de chapelains et confesseurs séculiers ou réguliers pourvu qu'ils soyent approuvés de l'ordinaire, lesquels ils pourront mettre et ôter à volonté, lesquels chapelains et confesseurs pourront célébrer la messe et l'office divin en l'église ou chapelle dudit monastère, ouïr en confession lesdites supérieure et Reli-

gieuses et leur administrer les sacrements de l'Église. Pourront aussi leur pourvoir d'un prédicateur capable et approuvé de l'Ordinaire, lequel les instruisse et dirige dans la voie de Dieu, par admonitions spirituelles et conseils salutaires, et leur enseigner la doctrine chrétienne; en sorte que toutefois les dits supérieurs ne s'employent d'ordinaire ès confessions, mais ceux-là seulement qui seront spécialement députés pour cette charge outre ce qui est ordonné par le concile de Trente touchant les confesseurs des Religieuses, lesquels confesseurs ordinaires demeureront assez proche du dit monastère. Et leur sera baillé par la supérieure, Religieuses et couvent, des gages suffisans pour vivre et s'entretenir honnêtement, et ne recevront leur nourriture du monastère. Pourront aussi entrer au monastère en cas de nécessité permis par le concile de Trente, le Droit ou les constitutions dudit monastère, seulement et par votre permission ou des Évêques, vos successeurs. Concédiez et permettiez à ladite Madeleine, qu'étant accompagnée d'une ou deux au plus honnêtes femmes avancées en âge, ou filles habillées modestement, elle puisse toutes fois et quantes qu'elle voudra, entrer dans ledit monastère, parler et converser avec la supérieure et Religieuses, y prendre ses repas, et en celui ladite Madeleine, seulement tant qu'elle demeurera en état de viduité, puisse coucher et passer la nuit librement et licitement, sans encourir aucunes peines et censures, nonobstant les constitutions et ordonnances apostoliques spéciales ou générales

faites aux conciles universels et sinodaux, mêmes celles qui parlent de bâtir nouvelles maisons sises au dedans de certaines bornes et celles dudit Ordre et fortifiées par serment, confirmation apostolique ou autre fermeté quelconque, statuts, coutumes et autres choses à ce contraires.

Davantage, afin que la dévotion des fidèles chrétiens soit plus augmentée envers ledit monastère, et pour convier les filles à rechercher à être reçues audit monastère, et embrasser la vie régulière d'autant plus volontiers qu'elles connaîtront en pouvoir acquérir de plus grands biens spirituels; nous confiant en la miséricorde de Dieu tout puissant, de l'autorité des apôtres saint Pierre et saint Paul et la nôtre, Nous concédons et donnons miséricordieusement en Notre-Seigneur indulgence plénière et rémission de tous péchés, qui servira à l'avenir perpétuellement à toutes et chacune les filles et femmes qui maintenant et ci après entreront au dit monastère, érigé comme dit est, à l'intention d'y prendre l'habit et y faire profession en son tems, à leurs parens et alliés et à tous les fidèles de l'un et l'autre sexe, lesquels, au jour de la réception de chacune des dites Religieuses, s'étant vraiment repentis et confessés de leurs péchés et reçu la Sainte Communion, visiteront l'église dudit monastère et y feront prières à Dieu pour l'exaltation de l'Église notre Mère, extirpation des hérésies, salut de Notre Saint Père le Pape et du Roi de France très chrétien, et pour la conservation de la paix et union des princes

chrétiens; et à toutes les religieuses dudit monastère au jour de leur réception, prise d'habit, de leur profession et vœux solennels, et de leur décès si elles meurent dans la maison avant ou après la profession.

Donné à Frascati, l'an de l'Incarnation de Notre-Seigneur 1612, au mois de juin, l'an 8^e de notre pontificat.

(Annales des Ursulines du premier monastère de la Congrégation de Paris.)

Bref

Urbanus Papa VIII, venerabili fratri, salutem et apostolicam benedictionem. Alias felicis recordationis Paulus Papa V, praedecessor noster, supplicationibus dilectae in Christo filiae Magdalenae Lhuillier, mulieris viduae, relictæ quondam Claudii Le Roux, Parisiensis dioecesis sibi humiliter porrectis inclinatus, tunc existenti episcopo Parisiensi dedit in mandatis, quatenus eidem Magdalenae in loco decenti et honesto civitatis Parisiensis seu illius suburbiorum, unum monasterium monialium, cum ecclesia seu capella, claustro, dormitorio, caemeterio, area, horto, hortalitiis, cellis aliisque officinis ac membris necessariis et opportunis construi et aedificari faciendi licentiam et facultatem impertiretur; illudque postquam sic constructum ac debita convenientique clausura munitum, ac sacra et profana supellectili aliisque necessariis competenter instructum; nec non certi, annui et perpetui redditus donati et assignati fuissent, in monasterium monialium sub titulo sanctae Ursulae, ursulines, et regula sancti Augustini reformata; nec non dilectorum filiorum Guillelmi Geslin andegavensis, et Jacobi Gallemant rothomagensis, et Thomae Gallot constantiensis dioecesis presbyterorum, in sacra theologia magistrorum de gremio collegii Sorbonici, in dicta civitate instituti; quorum primus tanquam praefectus seu caput, caeteri vero tanquam assistentes esse deberent

quoad viverent; illis autem vel eorum duobus recedentibus vel decedentibus familiae alicujus ecclesiasticae piorum proborumque virorum in reformatione viventium ab Ordinario Parisiensi pro tempore existenti eligendae, vel eorum a dicta familia ecclesiastica ad tempus sibi bene visum quoad id deputari, et ut praefertur approbari contingeret, gubernio, regimine et administratione et alias sub certis modo et forma tunc expressis perpetuo erexerit et instituerit : prout in ipsius Pauli praedecessoris, sub plumbo desuper expeditis litteris, quarum tenor praesentibus pro sufficienter expressis habere volumus plenius continetur. Cum autem sicut pro parte dictae Magdalenae ac dictarum in Christo filiarum praepositae, et monialium monasterii hujusmodi nuper expositum fuit, earum mentis et intentionis nequaquam fuerit, monasterium praedictum et sese resque regimini et gubernio familiae alicujus ecclesiasticae hujusmodi subicere; et propterea ac etiam quia unus ex dictis tribus diem vitae extremum obiit, per nos ut infra opportune provideri summo-pere desiderent : Nos Magdalenae ac praepositae et monialium praedictarum animi quieti felicitique monasterii ejusdem directioni quantum cum Domino possumus prospicere, nec non Magdalenam ac praepositam et moniales praedictas specialibus favoribus et gratiis prosequi volentes, earumque singularum personas a quibusvis excommunicationis, suspensionis et interdicti, aliis ecclesiasticis censuris, sententiis et poenis a jure vel ab homine quavis occa-

sione vel causa latis, si quibus quomodolibet innodatae existant, ad effectum dumtaxat praesentium consequendum, harum serie absolventes et absolutas fore censentes, supplicationibus illarum nomine nobis pro hoc humiliter porrectis inclinati, fraternitati tuae per praesentes committimus et mandamus, veris existentibus narratis, Magdalenae ac praepositae et monialibus praedictis, ut vice et loco familiae hujusmodi, duas personas similiter ecclesiasticas, saeculares vel cujusvis ordinis regularis, quarum alteram tu in ejusdem monasterii ac praepositae et monialium praedictarum, superiorem et administratorem in spiritualibus et temporalibus ab triennium vel sexennium tantum, ac etiam ultra si ita e re dicti monasterii usum in Domino judica veris proficere debeas, nominare, et eligere libere et licite possint et valeant, licentiam concedas, salvo alias in reliquis, in omnibus et per omnia remanentibus litteris praecedentibus, licentiam et facultatem auctoritate nostra concedas. Non obstantibus litteris praecedentibus caeterisque contrariis quibuscumque. Datum Romae apud Sanctam Mariam Majorem sub annulo piscatoris, die 6 novembris, anno 1626, Pontificatus nostri anno quarto.

(Annales des Ursulines du premier monastère de la Congrégation de Paris.)

Bref d'Urbain VIII à l'évêque de Paris

URBAIN, PAPE VIII

Vénérable Frère, Salut et bénédiction apostolique.

Autrefois Paul Pape V, d'heureuse mémoire, notre prédécesseur, incliné aux prières qui lui avaient été humblement faites de bien aimée fille en Jésus-Christ, Madeleine Lhuillier femme demeurée veuve de défunt Claude le Roux, du diocèse de Paris; fit commandement à l'évêque de Paris qui était pour lors, à ce qu'il donnât licence et pouvoir à icelle Madeleine de faire construire et bâtir en lieu honnête et décent de la ville de Paris, ou des faubourgs d'icelle, un monastère avec l'église ou chapelle, cloître, dortoir, réfectoire, cimetière, cour, jardin, herbier, cellules, et autres offices et membres nécessaires et propres, et icelui après qu'il aurait été ainsi construit et fermé de due et convenable clôture et compétamment garni de meubles sacrés et profanes et autres choses nécessaires, et aussi après que certains revenus annuels et perpétuels auraient été donnés et assignés, elle l'érigeât et instituât à perpétuité en un monastère de Religieuses sous le titre de Sainte-Ursule et la règle réformée de saint Augustin, et aussi, selon ce qu'il est porté, sous le gouvernement, régime et adminis-

tration des bien aimés fils Guillaume Geslin du diocèse d'Angers, Jacques Gallemant de celui de Rouen, et Thomas Gallot, de celui de Coutances, prêtres, docteurs en la sacrée Théologie, de la maison du collège de Sorbonne, en ladite ville : le premier desquels devait être comme supérieur ou chef, et les autres comme assistans leur vie durant, et iceux ou deux d'entre eux venant à se retirer ou à décéder, de quelque famille ecclésiastique de personnages pieux et de probité, vivans en reformation, laquelle devait être choisie par l'évêque de Paris qui y était pour lors et de ceux qui pour cet effet seraient députés de la dite famille ecclésiastique pour tel tems que bon leur semblerait et autrement sous certaine manière, forme, pour lors déclarées, selon qu'il est plus amplement contenu ès lettres d'icelui Paul, notre prédécesseur, sur ce expédiées sous le plomb, la teneur nous voulons être suffisamment exprimée par ces présentes.

Mais, selon que depuis peu il nous a été exposé de la part de ladite Madeleine et des bien aimées filles en Jésus-Christ, la supérieure et Religieuses d'icelui monastère, que ce n'avait jamais été leur pensée ni intention de soumettre ledit monastère ni elles respectivement au régime et gouvernement de aucune famille ecclésiastique, et partant à raison même que l'un des dits trois est décédé, elles désirent grandement qu'il y soit par nous, opportunément pourvu comme ci-dessous. Voulant autant que nous le pouvons avec l'aide de Notre-Seigneur, pourvoir

au repos d'esprit des dites Madeleine, Supérieure et Religieuses, et à l'heureuse direction d'icelui monastère, et désirant donner à la dite Madeleine, supérieure, et Religieuses susdites, des faveurs et grâces spéciales, et absolvant et tenant pour absoutes par la teneur des présentes chacune d'icelles en particulier de toute sorte d'excommunication, suspension et interdit et autres sentences ecclésiastiques, censures et peines données de droit et de fait pour quelque cause et occasion que ce soit, si elles sont liées par aucune d'icelles en quelque manière que ce soit pour obtenir l'effet des présentes, Nous, inclinés aux prières, lesquelles nous ont été sur ce humblement présentées de leur part, commettons et mandons à votre fraternité par ces présentes que, les choses susdites étant véritables, vous concédiez licence et pouvoir de notre autorité aux susdites Madeleine, supérieure et Religieuses, à ce que pour et au lieu d'icelle famille ecclésiastique, elles puissent et leur soit permis de librement et licitement nommer et choisir deux personnes semblablement ecclésiastiques, séculiers ou réguliers de quelque ordre que ce soit, l'un desquels vous mettez pour supérieur et administrateur d'icelui monastère, supérieure et Religieuses susdites, au spirituel et temporel, pour trois ans ou pour six seulement ou même au delà s'il est jugé expédient en Notre-Seigneur pour la chose du monastère, demeurant toutefois en toutes et chacune choses les dites saines et entières en tout et par tout, nonobstant les sus-

dites lettres et toutes autres choses contraires quelconques.

Donné à Rome, à Sainte-Marie Majeure, sous l'anneau du Pêcheur, le 6 de 9bre mil six cent vingt-six, l'an quatrième de notre pontificat.

(*Annales des Ursulines du premier monastère de la Congrégation de Paris.*)

**Supérieurs du couvent des Ursulines
du Faubourg Saint-Jacques à Paris.**

Messires Guillaume GESLIN, Jacques GALLEMANT et Thomas GALLOT, ont gouverné de 1620 à 1628.

Messire Jacques CHARTON, docteur de Sorbonne et grand Pénitencier en l'église Notre-Dame de Paris a été élu Supérieur par les vocales et confirmé par l'Archevêque de Paris, ou son Vicaire Général, de 1628 à janvier 1641.

De 1641 à 1650, M. CHARTON fut le Supérieur du Couvent de Paris et de Sainte-Avoye.

M. l'abbé FERET, curé de Saint-Nicolas du Char-donnet, fut le Supérieur des deux Couvents de 1650 à 1669.

De 1669 à 1672, il fut le Supérieur du Couvent de Saint-Jacques et non de Sainte-Avoye.

M. GRANDIN, docteur et professeur de Sorbonne, fut élu Supérieur du Couvent de Paris de 1672 à 1687.

M. PIQUES, docteur de Navarre, Supérieur de 1687 à 1690.

M. l'abbé DE DREUX, docteur de Sorbonne, Chanoine de l'église de Notre-Dame de Paris et Conseiller au Parlement, de 1690 à 1698.

M. l'abbé LE PILEUR, bachelier en théologie, abbé commandataire de l'Abbaye de Bonevaux, Supérieur de 1698 à 1701.

M. LE CHAPELIER, abbé de Bosquen, grand Pénitencier, Grand Maître au Collège Mazarin, Supérieur de 1701 à 1710.

M. VINANT, curé de Saint-Médéric, vicaire général, Supérieur de 1710 à 1714.

M. l'abbé Jacques L'ALLEMANT, abbé de Saint-Martin de Troyes, de 1714 à 1728.

Messire Jean LANGUET DE GERGY, docteur en Sorbonne, curé de Saint-Sulpice, de 1728 à 1734.

M. l'abbé Alexis DE COMBES, de 1734 à 1745, décédé en cette charge le 9 novembre 1745.

M. l'abbé Urbain ROBINET, vicaire général de Monseigneur l'Archevêque de Paris, de 1745 à 1758.

Messire LE SEIGNEUR, principal du Collège de Lisieux, de 1758 à 1761.

Messire HODY, supérieur des Missions Étrangères, de 1761 à 1771.

M. DE MONTY, docteur en Théologie et censeur royal, de 1771 à 1774.

M. l'abbé DE L'ÉCLUSE, vicaire général, de 1774 à 1782.

Messire DE DAMPIERRE, vicaire général, de 1782 à 1788 (ce fut le dernier Supérieur avant la Révolution).

(Archives du Grand Couvent de Paris, conservées au Monastère des Ursulines de Québec.)

Supérieures.

Révérènde Mère Sainte-Anne de ROUCY, abbesse de Saint-Étienne-les-Soissons, du 11 juillet 1612 au 15 février 1613.

Révérènde Mère DE VILLERS SAINT-PAUL dite de l'Incarnation, du 15 février 1613 au 1616 (fév.).

Révérènde Mère Marie LE FEIVRE dite de Sainte-Croix (religieuse de la susdite abbaye), du 17 février 1616 au 13 juin 1620.

En 1620, le 13 juin, la Révérènde Marie LE FEIVRE dite de Sainte-Croix, fut la première Supérieure élue canoniquement par les vocales de la Communauté, de 1620 à 1623.

Révérènde Mère Marie BERON dite de Sainte-Magdeleine, de 1623 à 1626, de 1626 à 1629, de 1635 à 1638, de 1647 à 1653.

Révérènde Mère Marie COTON dite de Sainte-Ursule, de 1629 à 1635, de 1641 à 1647.

Révérènde Mère Marie HUSSON de la Conception, de 1653 à 1656.

Révérènde Mère Magdeleine DE MILLY dite de la Mère de Dieu, de 1656 à 1659.

Révérènde Mère Magdeleine CHASSEBRAS dite de Sainte-Marie, de 1659 à 1665.

Révérènde Mère Élisabeth SANNAT dite de Saint-Dominique, de 1665 à 1671.

Révérènde Mère Marie BAIZELA dite de Saint-Jean Chrysostome, de 1671 à 1677.

Révérènde Mère Magdeleine de BRUSCOLY dite de la Passion, de 1677 à 1683, de 1686 à 1692, de 1695 à 1701.

Révérènde Mère Magdeleine LE PLATRIER dite de Saint-Joseph, de 1683 à 1686, de 1692 à 1693, de 1705 à 1711.

Révérènde Mère Catherine MATHIEU dite de Sainte-Thérèse, de 1701 à 1705.

Révérènde Mère Marie-Françoise SANNAT dite de Saint-Dominique, de 1711 à 1717.

Révérènde Mère Catherine COIGNET dite de Saint-Xavier, de 1717 à 1723.

Révérènde Mère Catherine DE BRUSCOLY dite de Saint-Amant, de 1723 à 1729 et de 1735 à 1741.

Révérènde Mère Marie Nicole ORRY dite de Saint-Bernardin, de 1729 à 1735, de 1741 à 1747, de 1750 à 1751.

Révérènde Mère Anne-Louise ROUSSELET dite de Saint-Étienne, de 1747 à 1750.

Révérènde Mère Catherine DE BOISSERET dite de Sainte-Cécile, de 1751 à 1757.

Révérènde Mère Anne BOREAULD DE VILLIERS dite de Saint-François-Xavier, de 1757 à 1763.

Révérènde Mère Élisabeth BERJONNEAU dite de Saint-Cyprien, de 1763 à 1769.

Révérènde Mère Marie-Marguerite LE FRANÇOIS dite de Sainte-Ursule, de 1769 à 1772.

Révérènde Mère Marguerite LARGIER dite de l'Assomption, de 1772 à 1778.

Révérènde Mère Marie-Thérèse PETIT dite de Saint-Joseph, de 1778 à 1784.

Révérènde Mère Marie-Marguerite de BEAUCOUX dite de l'Assomption, de 1784 à 1790.

Révérènde Mère Anne-Marguerite de LANGE dite de Saint-Augustin, 1790.

(Archives du Grand Couvent de Paris, conservées au Monastère des Ursulines de Québec.)

Visiteurs.

L'Illustrissime et Révérendissime Messire Henry de GONDY, évêque de Paris, donna pour Visiteur :

Le Révérend Père Dom EUSTACHE DE SAINT-PAUL, prieur du Monastère de Saint-Bernard de Paris de la Congrégation de Notre-Dame des Feuillants de l'Ordre de Cîteaux :

1 ^{re}	visite le	16 mars	1617
2 ^e	—	3 fév.	1625
3 ^e	—	9 fév.	1626
4 ^e	—	15 juin	1627
5 ^e	—	12 juin	1628
6 ^e	—	6 nov.	1629
7 ^e	—	14 juill.	1630
8 ^e	—	16 déc.	1632

Révérend Père VIGIER, recteur des Pères de la Doctrine Chrétienne de Paris :

1 ^{re}	visite le	12 mars	1635
2 ^e	—	28 mars	1637

Révérend Père RAYMOND, provincial des Feuillants en la Province de France :

1 ^{re}	visite le	1 ^{er} déc.	1638
2 ^e	—	30 mars	1640
3 ^e	—	27 mars	1642. (Urs. de Sainte-Avoye.)
3 ^e	—	27 mars	1645. (Urs. de Paris.)
4 ^e	—	4 janv.	1646

Révérènd Père Dom RAYMOND DE SAINT-BERNARD, provincial des Feuillants :

1^{re} visite le 29 juillet 1646
 2^e — 31 mars 1648.

Révérènd Père Dom Charles BOURGEOIS, Bernardin, abbé de la Charmoye :

1^{re} visite le 29 août 1649, pour trois couvents : Saint-Jacques, Saint-Denis, et Sainte-Avoye.

2 ^e	visite	28 janvier	1652	} 3 couvents.
3 ^e	—	28 avril	1653	
4 ^e	—	16 mars	1655	

Révérènd Messire de PLANIGNON :

Une seule visite (3 couvents), 1666.

Révérènd Père CHARLES (pour Saint-Jacques et Sainte-Avoye), de la Doctrine Chrétienne :

1 ^{re}	visite le	20 octobre	1670
2 ^e	—	en	1672
3 ^e	—	en	1674.

Le même Visiteur pour le Couvent de Saint-Jacques :

(la dernière) 24 juillet 1673.

Révérènd Père Dominique DE LA MOTHE, provincial des Pères Barnabites :

1 ^{re}	visite le	5 avril	1677
2 ^e	—	—	1679
3 ^e	—	22 août	1681
4 ^e	—	—	1682
5 ^e	—	3 mai	1684.

Révérant Père Thomas CHEVALIER, général des RR. PP. de la Doctrine Chrétienne :

1^{re} visite le 13 mars 1684
 2^e — 28 juil. 1688
 3^e — 2 mai 1695.

Révérant Père TALON, Augustin :

Une seule visite, le 4 janvier 1692.

Révérant Messire Louis MESCHET, abbé de la Charité, Ordre de Cîteaux :

1^{re} visite le 14 juin 1700
 2^e — 26 août 1703.

Révérant Père ANNAT, général des PP. de la Doctrine Chrétienne :

1^{re} visite le 10 sept. 1707
 2^e — 13 sept. 1710.

Révérant Père Charles-Auguste CAPITAIN, Barnabite :

1^{re} visite le 6 nov. 1713
 2^e — 18 janvier 1717.

Révérant Père André BAUCHERON, Augustin de la Reine Marguerite :

1^{re} visite le 3 fév. 1720
 2^e — 4 mars 1723.

Révérant Père Julien DRUGEON, Jacobin, docteur de Sorbonne :

1^{re} visite le 19 août 1724
 2^e — 12 fév. 1728.

Révérènd Père Jean MAUBERT, Théatin :

1^{re} visite le 16 mai 1731

2^e — 16 juin 1734.

Révérènd Père Dom Louis DE LA TASTE, assistant général des Bénédictins de Saint-Maur, et évêque de Bethléem :

1^{re} visite le 26 juillet 1737

2^e — 29 — 1740.

Révérènd Père Ls. Franç. MARELIER, prieur des Jacobins :

1^{re} visite le 16 août 1743

2^e — 15 février 1747

3^e — 4 nov. 1754.

Révérènd Père Claude DE HÉRICOURT, supérieur des Théatins :

Une seule visite, le 31 août 1751.

Révérènd Père Dom Germain DE NOGUÈS, supérieur des Barnabites :

1^{re} visite le 8 février 1758

2^e — 10 juin 1761

3^e — 26 nov. 1764

4^e — 26 août 1777

5^e — 30 nov. 1780.

Révérènd Père COLONNE, provincial des Barnabites :

1^{re} visite le 14 février 1771

2^e — 20 mai 1774.

Messire Holleville, supérieur des Lazaristes :

Une seule visite, le 31 août 1785.

Messire BEYRIER, supérieur des Missions Étrangères :

Une seule visite, le 24 août 1788.

*(Archives du Grand Couvent de Paris, conservées
au Monastère des Ursulines de Québec.)*

Lettres d'institution

en plusieurs villes d'une congrégation de filles et de femmes veuves sous le nom d'Ursulines, pour se livrer à l'instruction des jeunes filles.

Paris, décembre 1611, registrées au Parlement le 15 septembre 1612.

Louis, par la grâce de Dieu roi de France et de Navarre, à tous présents et à venir, salut. Le règne de feu de très bonne et heureuse mémoire le roi Henri, notre très honoré seigneur et père, avait, entre autres grâces qui sont rendues remarquables, été signalé par le rétablissement de l'ancienne dévotion en plusieurs ordres religieux et par plusieurs institutions très utiles et de grande édification. Le progrès de ces bonnes dispositions fait qu'il présente journellement des occasions qui nous portent à l'imitation de son zèle pour nous rendre autant héritier de sa piété que successeur de sa couronne. A quoi nous nous portons volontiers, favorisant ces desseins que nous croyons utiles et profitables à l'avancement de la gloire de Dieu et au bien de nos sujets. A ces causes avons été bien et dûment informés par plusieurs personnes de vertu et probité, du grand profit et utilité spirituelle et temporelle qu'apportent à nos sujets les congrégations assemblées depuis quelques années en plusieurs nos bonnes villes sous le nom de la bienheureuse sainte Ursule pour vaquer

à l'instruction des petites filles à la piété, aux bonnes mœurs et aux honnêtes exercices et occupations convenables à leur sexe. Et reconnaissant le grand fruit qui doit réussir de la dite institution par le moyen de laquelle les sentences de piété et de vertu jetées de bonne heure dans les jeunes âmes, fortifiées et habituées en icelles par la bonne nourriture et éducation, épandront puis après des fruits de bonne odeur en tous endroits selon les diverses conditions auxquelles il plaira à la divine Providence, et réussiront à un très grand bien pour toute la chose publique de cestuy notre royaume; désirant qu'un si bon œuvre soit avancé et autorisé par tous moyens, savoir faisons qu'inclinant libéralement à la très humble supplication de plusieurs nos sujets, de notre grâce spéciale, pleine puissance et autorité royale, et de l'avis de la reine régente, notre très honorée dame et mère, par ces présentes signées de notre main nous avons permis et permettons l'établissement des congrégations de filles et femmes veuves sous le nom de la bienheureuse sainte Ursule pour vaquer à laquelle institution en nos villes de Paris, Lyon, Orléans, Troyes, Pontoise et Compiègne, du consentement des évêques et ordinants des lieux, et prier Dieu pour nous, notre dite très honorée dame et mère, et pour la paix et prospérité de l'église et de cet État, auxquelles congrégations nous avons permis et permettons de bâtir et construire les maisons ès lieux qui les conviendront recevoir, et accepter tous dons, donations, legs et fondations en rentes,

héritages ou autrement, en quelque sorte et manière que ce soit, et toutes dispositions faites à leur profit suivant nos ordonnances et les coutumes des lieux, sans qu'elles y puissent être troublées ou empêchées; ci donnons en mandement à nos aimés et féaux les gens de notre cour de Parlement à savoir bailli, prévôt, maire, échevins, et tous autres nos juges et officiers qu'il appartiendra, que ces présentes lettres ils fassent lire, publier et enregistrer, et de tout le contenu en icelles jouir et user lesdites congrégations et ceux de nos dits sujets qui feront les dites constructions, fondations et arentages, cessant et faisant cesser tous troubles et empêchements au contraire, lesquels si faits, mis ou donnés, étant en ces façons incontinent réparés et mettre au premier état; car tel est notre plaisir, et afin que ce soit chose ferme et stable à toujours, nous avons fait mettre notre scel à ces présentes données à Paris au mois de décembre, l'an de grâce 1612, et de notre règne le deuxième.

Signé : Louis,

Et sur le repli : par le roi, la reine régente sa mère, présente. Phélypeaux.

(Archives nationales : X^{1a} 8647 : registres du Parlement.)

Lettres patentes

pour l'établissement dans la chapelle de Sainte-Avoye, à Paris, de la congrégation des Ursulines.

Paris, février 1623. registrées au Parlement le 15 mars 1624.

Louis, par la grâce de Dieu roi de France et de Navarre, à tous présents et à venir, salut. Comme nos prédécesseurs rois, par un très grand zèle et affection à l'observance de la discipline régulière pour la plus grande gloire de Dieu, manutention et accroissement de la vraie religion catholique, apostolique et romaine, avaient voulu et ordonné que tous religieux seraient tenus élire une règle certaine et se réduire à quelque congrégation d'ordre certain en ce royaume, en laquelle congrégation seraient dressés statuts et commis visiteurs pour exécuter, garder et observer ce qui aurait été arrêté, sans faire aucun préjudice à la juridiction ordinaire des prélats, aussi de l'observation et de l'exécution de nos ordonnances serait ensuivi un effort admirable tant en la fondation de plusieurs couvents et monastères de religieux et religieuses qu'en la réformation et réduction des anciens, et spécialement au mois de décembre 1621, de la mère et sœurs de la maison appelée Sainte-Avoye en la paroisse Saint-Médéric à Paris, lesquelles se seraient réduites, associées et agrégées à la congrégation des religieuses de Sainte-Ursule.

sous la règle et ordre de saint Augustin, dès longtemps fondée et établie au faubourg Saint-Jacques de la dite ville par notre autorité et lettres patentes vérifiées en notre cour du Parlement, et partout ailleurs où besoin a été, pour y prendre l'habit, faire l'an de noviciat et probation et, iceluy passé, la profession et vœux ordinaires et accoutumés, garder ladite règle, statuts, constitutions et ordonnances de la maison et couvent de Sainte-Ursule au dit faubourg Saint-Jacques, par concordat et traité fait entre le curé de la dite paroisse Saint-Médéric, patron et fondateur de la dite maison et chapelle Sainte-Avoye, avec réserve expresse pour lui et ses successeurs curés à perpétuité de ses droits de fondation et patronage, suivant le dit concordat, et les dites mère et sœurs de la dite maison appelée Sainte-Avoye et les Supérieures et religieuses de la dite maison de Sainte-Ursule du faubourg Saint-Jacques, homologué par feu notre cousin le cardinal de Retz, évêque de Paris, sous l'autorité de Notre Saint Père le Pape et la nôtre. A ces causes, après avoir fait voir à notre conseil le dit traité et concordat et homologation d'iceluy attaché sous le contre scel des présentes et qu'en iceux n'a été trouvé chose contraire ou aucunement préjudiciable aux saints décrets et constitutions canoniques, droits de l'église gallicane, lois et ordonnances de notre royaume, nous, de pleine puissance et autorité royale avons iceluy traité et concordat agréé, approuvé et confirmé, agréons, approuvons et confirmons pour de tout le

contenu en iceluy jouir par les dites religieuses de la congrégation de Sainte-Ursule ès dites deux maisons et couvents de Sainte-Ursule et Sainte-Avoye unies et agrégées sous la dite congrégation de Sainte-Ursule et ordre de Saint-Augustin, et posséder les biens et revenus tant de leur ancienne fondation que de la nouvelle, et mille livres de rentes faites au profit de la dite maison de Sainte-Avoye en faveur du dit traité et concordat, par la demoiselle de Sainte-Beuve au nom et sous le bénéfice de la demoiselle Feydeau sa nièce, et acceptons toutes autres fondations, dons et aumônes qui pourraient être faits ci-après aux dites deux maisons ou l'une l'icelles, soit à la faveur de la dite réduction, agrégation et union, ou autrement, sans préjudice des dits droits de fondation et patronage des dits curés de Saint-Médéric en la dite maison et chapelle de Sainte-Avoye et de la juridiction de l'archevêque de Paris. Ci donnons en mandement à nos aimés et féaux conseillers les gens de notre cour de Parlement, chambre de nos comptes, trésoriers et sénéchaux de France, prévôt de Paris et son lieutenant, et tous autres nos justiciers et officiers qu'il appartiendra, que ces présentes ils aient à faire lire et registrer, et du contenu en icelles fassent, souffrent et laissent jouir pleinement et paisiblement les dites religieuses de Sainte-Ursule des dites deux maisons et couvents unis, faisant cesser tous troubles et empêchements au contraire, car tel est notre plaisir et afin que ce soit chose ferme et stable à toujours nous avons fait mettre notre

scel aux dites présentes données à Paris au mois de février l'an 1623 et de notre règne le treizième.

Signé: Louis.

Et sur le repli : par le roi, Loménie.

(Archives nationales : X^{1a} 8650, registres du Parlement.)

AVANT-PROPOS. — De l'éducation des filles.....	11
CHAPITRE I. — Les premières Ursulines en Italie et en Provence.....	17
CHAPITRE II. — La fondatrice des Ursulines de Paris : Sa famille, sa politique.....	23
Ses œuvres de charité.....	27
CHAPITRE III. — Les années d'apprentissage : La construction des monastères..	33
Lettres patentes et bulle romaine.	34
La mort de M ^{me} de Sainte-Beuve.	41
CHAPITRE IV. — Les Ursulines dans le siècle.....	47
CHAPITRE V. — La religieuse Ursuline.....	53
CHAPITRE VI. — La vie dans le cloître.....	61
CHAPITRE VII. — Le quatrième vœu des Ursulines : de l'instruction de la jeunesse.....	71
La Maîtresse Générale des pen- sionnaires	91
Les Maîtresses des classes.....	96
Les Maîtresses de l'écriture, des ouvrages, du jet et de l'ortho- graphe	99

CHAPITRE VIII. — L'instruction religieuse chez les Ursu-	
lines.....	109
La vie religieuse des pension-	
naires	111
L'instruction religieuse.....	112
Les fêtes liturgiques.....	118
CHAPITRE IX. — Les hôtes du couvent.....	121
CHAPITRE X. — Les domaines des monastères :	131
Une mitoyenneté.....	131
Des immeubles.....	138
Revenus et charges.....	144
CHAPITRE XI. — Les Ursulines pendant la Révolution.	149
Au faubourg Saint-Jacques.....	151
Rue Saint-Avoye.....	161
APPENDICE. — Bulle de Paul V qui érige le Monastère	
de Sainte-Ursule à Paris.....	171
Bref d'Urbain VIII à l'évêque de Paris.	195
Supérieurs du Couvent des Ursulines	
du faubourg Saint-Jacques à Paris.	202
Supérieures du Couvent des Ursulines	
du faubourg Saint-Jacques à Paris.	205
Visiteurs du Couvent des Ursulines du	
faubourg Saint-Jacques à Paris...	208
Lettres d'institution de la Congrégation des Ursulines.....	213
Lettres patentes pour l'établissement	
de Sainte-Avoye.....	216

VU, LE 28 JUIN 1935

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris.*

H. DELACROIX

VU ET PERMIS D'IMPRIMER

Le Recteur de l'Académie de Paris,

S. CHARLÉTY

